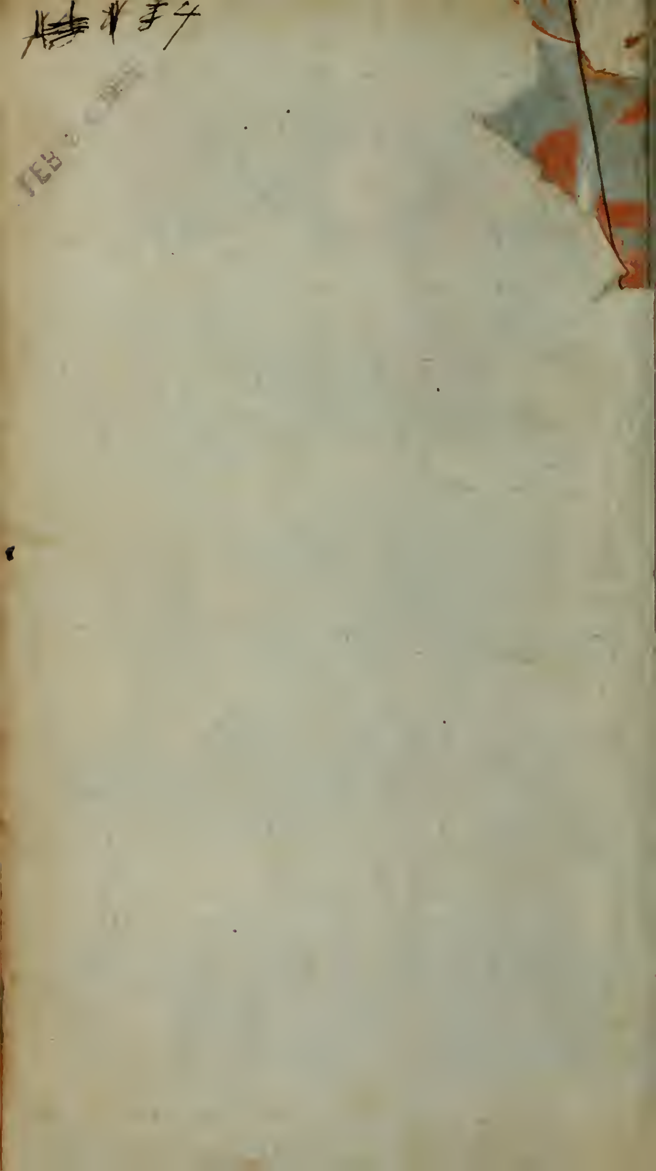








N° 118

ESSAIS

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS.

TOME PREMIER.



DISTRIBUTION DES OUVRAGES DE M. DE V***.

ÉDITION DE NEUCHATEL.

Essais sur les Mœurs & l'Esprit des Nations, 8 vol.

Le Siècle de Louis XIV ; suivi du Précis du Siècle de Louis XV, 4

Histoire de Charles XII, 1

Histoire de Russie, sous Pierre-le-Grand, 1

Le Recueil des Romans Philosophiques, 2

Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, &c. 6

Mélanges de Poésie, 2

Les Œuvres de Théâtre, 8

La Henriade, 1

Élémens de Philosophie de Newton, divisés en trois Parties, 1

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE V***.

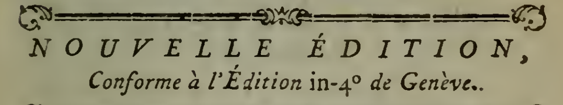
ESSAIS

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS;

Et ſur les principaux faits de l'Hiſtoire, depuis Charlemagne juſqu'à Louis XIII.



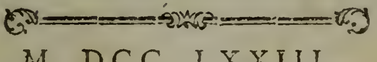
NOUVELLE ÉDITION,

Conforme à l'Édition in-4° *de Genève*..

TOME PREMIER.



A NEUCHATEL.



M. DCC. LXXIII.

D
18
.V64E3
#1
1773



AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

*Nous offrons au Public une nouvelle Édition de l'*Essai sur les Mœurs & l'Esprit des Nations ; *nous ne doutons pas qu'elle n'en soit favorablement reçue.*

Cet Ouvrage a essuyé, il est vrai, quelques critiques ; mais ces critiques, quoique récentes, sont déja ensevelies dans l'oubli, tandis que le mérite de cet Essai est chaque jour plus reconnu, plus généralement senti.

En effet, quoi de plus intéressant que le sujet de ce Livre ? Ce ne sont pas tous les évènemens arrivés depuis le règne de Charlemagne *jusqu'à nos jours ; ce sont seulement ceux qui sont les plus propres à nous faire connaître les Mœurs & l'Esprit des Nations : seul but, unique fruit de l'étude de l'Histoire.*

Nous avions déja quelques Histoires Universelles ; mais, de ces Histoires, les unes ne remplissent qu'imparfaitement leur

titre ; on ne trouve pas dans les autres cet intérêt, cet eſprit philoſophique que M. DE VOLTAIRE a ſu répandre dans tout le cours de ſon Eſſai.

CE qui caractériſe ſur-tout cet Ouvrage, ce qui le diſtingue ſingulièrement de tout ceux de ce genre ; c'eſt l'impartialité avec laquelle il eſt écrit : on dirait que ſon Auteur n'a adopté aucun ſiècle, aucun Peuple, tant il les apprécie tous avec juſteſſe, avec équité.

LE deſir de voir les hommes plus heureux eſt le ſeul ſentiment qui paraît l'avoir animé, & c'était le ſeul qui convînt dans un pareil Ouvrage.

LES crimes y ſont peints de couleurs propres à en éloigner les hommes ; les actes de vertu y reçoivent le juſte tribut d'éloges qui leur eſt dû : preſqu'à chaque page on trouve des maximes ſolides, de profondes réflexions.

QUANT à la certitude des faits que renferme cette Hiſtoire, ſi nous avouons de bonne-foi ne les avoir pas tous vérifiés, nous devons auſſi à la vérité, à la juſtice, de dire que nous avons trouvé notre Auteur vrai, exact ſur tous ceux dont nous avons pu nous inſtruire par nous-mêmes : rien donc ne nous a paru moins mérité que le reproche qu'on lui fait à ce ſujet.

Eh ! comment a-t-on pu taxer d'Hiſtorien ſuſpect un Auteur qui a eu conſtamment la vérité pour but dans ſes Ouvrages hiſtoriques ? Ne craignons pas de le dire, les ſeuls ennemis de ſa gloire ont oſé lui faire une pareille imputation ; des gens incapables d'en reconnaître la fauſſeté y ont trop facilement ajouté foi.

Non-seulement M. de Voltaire s'eſt propoſé de n'écrire que des faits vrais ; mais aucun Hiſtorien n'a apporté plus de ſagacité que lui, à démêler la vérité de l'erreur, à dépouiller l'Hiſtoire de ce qu'elle a quelquefois d'invraiſemblable, de fabuleux : c'eſt-là, du moins, la juſtice que lui rendent tous les Lecteurs inſtruits ; les ſeuls dont un Auteur eſt jaloux d'obtenir les ſuffrages.

Après avoir dit franchement ce que nous penſons de cet Ouvrage ; nous ſera-t-il permis d'ajouter un mot ſur cette nouvelle Édition ?

Plusieurs conſidérations doivent lui donner la préférence ſur celles qui l'ont précédée.

Elle eſt la plus complette ; car, indépendamment de quelques nouveaux chapitres dont ſon Auteur l'a augmentée, il a encore étendu, remanié pluſieurs de ceux

qui avaient déja paru : c'est de quoi on peut s'assurer par la comparaison.

Quoique cette Édition ne se soit pas faite sous les yeux de M. de Voltaire, nous pouvons pourtant avancer qu'il a concouru, en quelque sorte, à sa perfection ; toutes les fois que nous avons eu des doutes, soit sur un fait, soit sur le sens de quelque passage, nous avons pris la liberté de les lui communiquer, & il a bien voulu nous donner les éclaircissemens demandés.

Enfin nous n'avons rien négligé pour la rendre aussi correcte que possible. Nos soins, à cet égard, ont été jusqu'au scrupule : deux hommes de Lettres se sont chargés d'en revoir les feuilles, & ils ont apporté à ce travail la plus grande exactitude.

Ce n'est donc pas sans fondement que nous nous flattons de la voir accueuillie, recherchée par le Public.

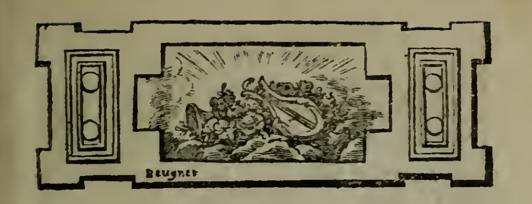
Outre la Table des Chapitres, qui termine chaque Volume, on trouvera à la fin du Tome VIII, celle de tous les noms des personnes dont il est fait mention dans cet Essai.

ESSAI

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

INTRODUCTION.

VOus voudriez que des Philoſophes euſſent écrit l'Hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en Philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelques monumens précieux ſous les ruines des ſiécles.

COMMENÇONS par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

IL ſe peut que notre monde ait ſubi autant de changemens que les États ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terreins immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait

éloigné ou rapproché de la mer.

Les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés, quand la mer s'eſt peu-à-peu retirée? *Herodote*, qui ne ment pas toujours, nous dit ſans doute une très-grande vérité, quand il raconte que, ſuivant le récit des Prêtres de l'Égypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la Mer Baltique? Les Cyclades n'atteſtent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent?

Le Détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le Mont Véſuve & le Mont Etna ont les mêmes fondemens ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dange-

reux, que quand l'Etna cessa de l'être; l'un des deux soupiraux jette encor des flammes quand l'autre est tranquile. Une secousse violente abîma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encore au-dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du temps des croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septième des Pleyades est disparue depuis long-temps, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voie lactée, devons-nous être surpris que notre petit globe subisse des changemens continuels?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé, ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement de petits testacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont disparu par des tremblemens de terre, se seront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopêtres, m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopêtres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leurs *conchas veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai ; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions serait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût existé. Il est

vraiſemblable que cette terre n'était autre choſe que l'Iſle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enſuite, & enfin retrouvée au commencement du quinziéme ſiécle de notre ére vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels ſemés au milieu des eaux, que les deux hémiſphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrein d'un côté; & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

Des différentes races d'hommes.

Ce qui eſt le plus intéreſſant pour nous, c'eſt la différence des eſpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui, en paſſant par Leyde, n'ait vu la

partie du *reticulum mucoſnm* d'un Nègre diſſéqué par le célèbre *Ruish*. Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eſt noire, & c'eſt elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ſes cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

LEURS yeux ronds, leur nez épaté, leurs lévres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des Nègres & des Négreſſes tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce, & que les Mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

LES Albinos ſont, à la vérité, une Nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faibleſſe ne leur permet guères de s'é-

carter des cavernes où ils demeurent; cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiofité. J'en ai vu deux, & mille Européens en ont vû. Prétendre que ce font des Nègres nains, dont une efpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eft comme fi l'on difait que les noirs eux-mêmes font des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne reffemble pas plus à un Nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Efpagnol. Leur blancheur n'eft pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'eft une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie, leurs cheveux, leurs fourcils font de la plus belle & de la plus douce foie; leurs yeux ne reffemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reffemblent aux Lapons par la taille, à aucune Nation par la tête, puifqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la ftature du corps, avec la faculté de la parole & de la penfée, dans un dégré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle

tombe du nombril à la moitié des cuiſſes ; le mammelon noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains ? Il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des terres Auſtrales ? & on a déja répondu que la Providence, qui a mis des hommes dans la Norvège, en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

PLUSIEURS ſavans ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri ; les Albinos ſont en petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encore longtems.

IL eſt parlé de Satyres dans preſque tous les Auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on

étouffe en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que, dans les pays chauds, des ſinges aient ſubjugué des filles. *Herodote*, au livre II, dit que, dans ſon voyage en Égypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendes; & il appelle toute l'Égypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique, au chapitre 17, de commettre des abominations avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens aient été communs; &, juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pû naître de ces amours abominables; mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre-humain; &, ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendans d'*Adam*, conſacrée par les livres Juifs,) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près auſſi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les pro-

ductions de la nature ont toujours eu la même durée.

MAIS il faut obferver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre-humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuftes & plus laborieux dans la fimplicité d'un état champêtre pour lequel ils font nés, ils ont dû jouir d'une fanté plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molleffe, ou dans les travaux mal fains des grandes villes; c'eft-à-dire que, fi dans Conftantinople, Paris & Londres, un homme fur vingt mille arrive à cent années, il eft probable que vingt hommes fur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'eft ce qu'on vit dans plufieurs endroits de l'Amérique où le genre-humain s'était confervé dans l'état de pure nature.

LA pefte, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Afie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainfi le genre-humain en Afie, & dans les beaux climats de l'Europe, fe multipliait plus aifément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plufieurs blef-

ſures ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui : mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature ; de ſorte qu'à tout prendre il eſt à croire que le genre-humain dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie beaucoup plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands Empires.

De l'antiquité des Nations.

PRESQUE tous les peuples, mais ſurtout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiécles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner ſi leurs idées ſur cette antiquité étaient deſtituées de toute vraiſemblance.

POUR qu'une Nation ſoit raſſemblée en corps de peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie, ſavante, il eſt certain qu'il faut un tems prodigieux. Voyez l'Amérique ; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte continent était partagé, &

l'eſt encore, en petites ſociétés à qui les Arts ſont inconnus. Toutes ces peuplades vivent ſous des huttes, elles ſe vétiſſent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres de racines qu'elles paitriſſent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie; parce qu'on *ne deſire point ce qu'on ne connait pas*. Leur induſtrie n'a pu aller au-delà de leurs beſoins preſſans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres ſont plongés dans la même ſtupidité.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiècles, pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas, ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle, au bout de quelque temps, que par imitation; & il ne s'é-

nonceraiт qu'avec une extrême difficulté, ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps pour que les hommes doués d'un talent ſingulier, aient enſeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des Nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier, & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodites, au rapport de *Pline*; tels ſont encore ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encore de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brute, où le genre-humain a été long temps, dut rendre l'eſpèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins; &, ne s'entendant pas, ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnacières, ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défen-

dre contre les animaux féròces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de grosses branches d'arbres; & de-là, peut-être, vint cette notion confuse de l'antiquité, que les premiers Héros combattaient contre les lions & contre les sangliers avec des massues.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

De la connaissance de l'ame.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne, avant qu'ils aient entendu le Catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop

de bonté pour eux pour en faire des Métaphyſiciens ; cette nature eſt toujours & par-tout la même. Elle fit ſentir aux premières ſociétés qu'il y avait quelque être ſupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit ſentir de même qu'il eſt dans l'homme quelque choſe qui agit & qui penſe. Elles ne diſtinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels dégrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être phyſique un autre être métaphyſique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs beſoins n'étaient pas philoſophes.

Il ſe forma dans la ſuite des temps des ſociétés un peu policées, dans leſquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loiſir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme ſenſiblement frappé de la mort de ſon père, ou de ſon frère, ou de ſa femme, ait vu dans un ſonge la perſonne qu'il regrettait. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, & cependant ce mort, rongé des vers, eſt toujours en la même place.

C'eſt donc quelque choſe qui était en lui, qui ſe promène dans l'air. C'eſt ſon ame, ſon ombre, ſes mânes; c'eſt une figure légère de lui-même. Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance qui commence à raiſonner. Cette opinion eſt celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été, par conſéquent, celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu ſe préſenter à des eſprits qui ne connaiſſaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il ſe trouvât un homme qui eût aſſez de loiſir pour méditer. Tous les arts de la main ont ſans doute précédé la métaphyſique de pluſieurs ſiècles.

Remarquons, en paſſant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'ame n'était autre choſe qu'une image aërienne du corps. *Ulyſſe* voit dans les enfers des ombres, des mânes; pouvait-il voir des-eſprits purs?

Nous examinerons dans la ſuite comment les Grecs empruntèrent des Égyptiens l'idée des enfers & de l'apothéoſe des morts; comment ils crurent, ainſi que d'autres peuples, une ſeconde vie, ſans ſoupçonner la ſpiritualité de l'ame;

au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être ſans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne ſais ſi *Platon* n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt-la peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en ſommes pas à ces temps ſi nouveaux, & nous ne conſidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroſſi.

De la religion des premiers hommes.

LORSQU'APRÈS un grand nombre de ſiécles quelques ſociétés ſe furent établies, il eſt à croire qu'il y eut quelque religion, quelque eſpèce de culte groſſier. Les hommes, alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie ; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux ſages un éternel architecte.

LA connaiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiécles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire; car ils ne nient point l'Être ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un inſecte, les Nègres un ſerpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Pluſieurs n'ont abſolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le ſoleil. Ou *Mango Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aſtre, ou leur raiſon commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaiſſance à l'aſtre qui anime la nature.

Pour ſavoir comment tous ces cultes ou ces ſuperſtitions s'établirent, il me ſemble qu'il faut ſuivre la marche de l'eſprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes preſque ſauvages voit périr les fruits qui la nourriſſent: une inondation détruit quel-

ques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs concitoyens ; car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrette ; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout ? En la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire ; il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'AUTRES petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître, le Seigneur, le Chef, le Dominant.*

CETTE idée, étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la Nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de Nations

n'ont eu d'autre Dieu que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonai* chez les Phéniciens, *Baal*, *Melkom*, *Adad* chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne ſignifient que *le Seigneur, le Puiſſant.*

Chaque État eut donc avec le temps ſa Divinité tutélaire, ſans ſavoir ſeulement ce que c'eſt qu'un Dieu ; & ſans pouvoir imaginer que l'État voiſin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penſer, lorſqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en euſſent pas auſſi ? Il s'agiſſait ſeulement de ſavoir lequel de tant de maîtres, de ſeigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les Nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, ſans doute, l'origine de cette opinion ſi généralement, & ſi long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la Divinité qu'il avait choiſie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des temps très-poſtérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephté* dit aux Ammonites : *Ne poſſédez-vous pas de droit ce que votre Seigneur* Chamos *vous a donné ? Souffrez donc que nous poſſédions la terre*

que notre Seigneur Adonaï *nous a promiſe.*

Il y a deux autres paſſages non moins forts, ce ſont ceux de *Jérémie* & d'*Iſaïe*, où il eſt dit : *Quelle raiſon a eu le Seigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad ?* Il eſt clair par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'*Adonaï*, reconnaiſſaient pourtant le Seigneur *Melkom* & le Seigneur *Chamos.*

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Égyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *Saint Étienne*, nous aſſurent que, dans le déſert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan* & *Kium* ; qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne préſentèrent aucune offrande au Seigneur *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il ſuffit de révérer également *Moïſe*, *Jérémie*, *Amos*, & *Saint Étienne*, qui ſemblent

ſe contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'obſerve ſeulement, c'eſt qu'excepté ces temps de guerre & de fanatiſme ſanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple, l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les Nations trouvèrent très-bon que leurs voiſins euſſent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent ſouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs, malgré leur horreur pour le reſte des hommes, qui s'accrût avec le temps, imitèrent la circonciſion des Arabes & des Égyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la diſtinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les proceſſions, les danſes ſacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rouſſe*. Ils adorèrent ſouvent le *Baal*, le *Belphégor* de leurs autres voiſins; tant la nature & la coutume l'emportent preſque toujours ſur la loi, ſur-tout quand cette loi n'eſt pas généralement connue du peuple. Ainſi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'epouſer deux ſœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un pere idolâtre. *Moïſe* même épouſa la fille d'un

d'un prêtre, Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres ſacrés l'idolatre *Nabucodonoſor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, auſſi l'oint du Seigneur. Un de leurs Prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Éliſée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le Temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contredisent toujours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverſes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Aſie en-deçà de l'Euphrate adorèrent les aſtres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroaſtre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphère. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de ſectateurs dans l'Aſie & dans l'Amérique. Une Nation petite & à demi ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe : elle augmente le nombre de ſes Dieux. Les Égyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Iſis*, & ils

finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant *Cicéron* & tous les Philosophes & tous les initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les Nations après les révolutions de plusieurs siécles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre-humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fiévre, & aller à la garderobe; mais les enthousiastes se persuadèrent, qu'ayant

des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu : ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde ; car, sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Persée*, *Hercule*, *Castor* & *Pollux* furent fils de Dieu ; *Romulus* fils de Dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Égypte ; un certain *Odin*, chez nos Nations du Nord, fils de Dieu; *Mango Capac*, fils du Soleil au Pérou. L'historien des Mogols, *Abulgazi* rapporte qu'une des ayeules de *Gengis-Kan* nommée *Alanku*, étant fille fut grosse d'un rayon céleste. *Gengis-Kan* lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le Pape *Innocent* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des Visirs, lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu : le Ministre répondit, ce Vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* son maître ?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son père ; ainsi des temples furent élevés avec le temps à

tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

ON pourrait faire des volumes ſur ce ſujet ? mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots : c'eſt que le gros du genre humain a été très-long-temps inſenſé & imbécile ; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

Des uſages & des ſentimens communs à preſque toutes les Nations anciennes.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivait dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil, qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le ſerpent dut leur paraître doué d'une intelligence ſupérieure, parce que, voyant muer quelquefois ſa peau, ils dûrent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc, en changeant de peau, ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpens qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On penſa bien-tôt qu'ils gardaient les tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides; un autre veillait autour de la toiſon d'or; & dans les myſtères de *Bacchus* on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux; de là cette ancienne fable Indienne, que Dieu, ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & lon-

gue ; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait ; de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes de ſerpens & d'ânes.

Ces ſerpens faiſaient du mal; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée* le grand ſerpent, fit la guerre aux Dieux long-temps avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* rapporte que cette fable du grand ſerpent, ennemi des Dieux, était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vu que les ſonges, les rêves, dûrent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet pendant la veille de la ſanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon ſommeil, ils meurent quelques jours après: il n'eſt pas douteux que les Dieux ne m'aient envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-

t-il pas été accompli : c'eſt un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainſi dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur au chef des Grecs *Agamemnon*. Tous les ſonges vrais ou faux viennent du Ciel. Les Oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des Mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon ; ſi le mari vit, la femme garde le ſilence ; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le Mage qui a prédit cette mort eſt un Prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Égyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Joſeph* dans ſon diſcours contre *Appien*.

Il y avait des Voyans en Chaldée, voyans en Syrie. Chaque Temple eut ſes Oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi grand crédit, que *Rollin*, dans ſon hiſtoire ancienne, répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créſus*. Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui

répond que ſon règne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions, dignes de *Noſtradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des Prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les Payens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes Nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers Théologiens de toutes les Nations dûrent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans : Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Égyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromaſe*, & y fit entrer le péché. On connait la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus

belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'ALLÉGORIE de *Job* fut certainement écrite en Arabe, puisque les traductions Hébraïques & Grecques ont conservé plusieurs termes Arabes. Ce livre qui est d'une très-haute antiquité, représente le *Sathan*, qui est l'*Ariman* des Perses, & le *Typhon* des Égyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au Seigneur d'affliger *Job*. *Sathan* paraît subordonné au Seigneur; mais il résulte que *Sathan* est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

IL se trouva, au fond, que tant de peuples, sans le savoir, étaient d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples dûrent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société? Et où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau & le feu purifiassent les ames.

Auſſi n'y eut il aucun temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les Prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs Temples eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſymboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les Nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

Des Sauvages.

Entendez-vous par ſauvages des ruſtres vivant dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groſſiers,

parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, sur-tout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plus d'appeller sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, & cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même l'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des Souverains qui reçoivent des Ambaſſadeurs de nos Colonies, que l'avarice & la légéreté ont tranſplantées auprès de leur territoire. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des Traités; ils ſe battent avec courage, & parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les grands-hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une Nation Européane propoſait de lui céder ſon patrimoine: *Nous ſommes nés ſur cette terre, nos peres y ſont enſevelis; dirons-nous aux oſſemens de nos peres: levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchant ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auſquelles ils ſe ſont joints, ne

connoiſſant ni leurs fils ni leurs peres ; vivant en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes ? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire attribuée à nos premiers peres ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré ?

TOUT animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement ? Qu'eſt-ce que cet inſtinct ? L'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le temps. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. Instinct

Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin :
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.

Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,
Les eſſains bourdonnans de ces filles du Ciel,
Qui paîtriſſent la cire, & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
Chaque être a ſon objet, &, dans l'inſtant marqué,
Marche & touche à ſon but par le Ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce ? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé ? S'il eût été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaciers, aurait-il pu contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſociété ? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de baſſe cour & tant d'autres, eût il pu d'abord pervertir ſa deſtinée juſqu'à vivre pendant des ſiécles en ſolitaire ? Il eſt perfectible ; & de-là on a conclu qu'il s'eſt perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'eſt perfectionné juſqu'au point où la na-

ture a marqué les limites de ſa perfection ?

Tous les hommes vivent en ſociété : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? N'eſt-ce pas comme ſi on concluait que, ſi les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'eſt parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'HOMME en général a toujours été ce qu'il eſt : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques & des couvens de religieuſes : mais il a toujours eu le même inſtinct qui le porte à s'aimer dans ſoi-même, dans la compagne de ſon plaiſir, dans ſes enfans, dans ſes petits-fils, dans les œuvres de ſes mains.

VOILA ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la ſociété exiſtant toujours, il y a donc toujours eu quelque ſociété ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

ON a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivant comme des brutes ; mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oies ; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſociété humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiècles, comme ſont encore aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blé-raux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encore formé un langage?... C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſem-

blable à lui ; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme ; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue ; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une maniére bien différente ?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages & barbares ? Elles ſeront ſans doute très long-temps ſans en parler aucune ; elles s'entendront très-bien par des cris & par des geſtes. Toutes les Nations ont été ainſi des ſauvages ;

à prendre ce mot dans ce ſens ; c'eſt-à-dire, il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un inſtinct de méchanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les ſavans. Le payſan le plus ignorant ſait par-tout remuer le plus gros fardeau par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance faiſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait fallu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiècles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pû déranger une groſſe pierre de ſa place !

Proposez à des enfans de ſauter un foſſé ; tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en

arriere, & en courant enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force en ce cas eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur vîteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentimens qui ſont le fondement de la ſociété, la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites; il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes; il ſecourra, s'il peut, celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant, ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les Légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourrure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang,

malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien, à la longue, des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

langage.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une Nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation, on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées; les mères, ſur-tout, auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiôme commençant aura été compoſé de monoſyllabes, comme plus aiſé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les Nations les plus anciennes, qui ont conſervé quelque choſe de leur premier langage, expriment encore par des monoſyllabes les choſes les plus familières, & qui tombent le plus ſous nos

ſens : preſque tout le Chinois eſt fondé encore aujourd'hui ſur des monoſyllabes.

CONSULTEZ l'ancien Tudeſque, & tous les idiômes du Nord ; vous verrez à peine une choſe néceſſaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout eſt monoſyllabe, *zon*, le ſoleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *kof*, la tête ; *boum*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher ; *shlaf*, dormir, &c.

C'EST avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compoſés que longtemps après s'être réunis en corps de peuple.

MAIS par quelle ſagacité avons-nous pu marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choſes poſitives, les choſes conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les Nations déja les plus policées, qu'on ſoit parvenu, avec le temps, à rendre ſenſibles par des mots compoſés ces opérations ſecrettes de l'eſprit humain. Auſſi voit-on que chez les Bar-

bares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préſent & le futur. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

De l'Amérique.

Se peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les Nations des terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chiſtophe Colomb*, que ne le ſont les iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable. Qui les y a mis ? On l'a déja dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le Jéſuite *Lafiteau* prétende, dans ſa Préface de l'*Hiſtoire des Sauvages Américains*, qu'il n'y a que des Athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'Ancien Monde, où l'Amé-

rique paraît ſous le nom d'iſle Atlantique. Les iſles du Cap-Vert y ſont ſous le nom des Gorgades ; les Caraïbes, ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des iſles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent preſque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

LAISSONS le Père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cauſe de la conformité du nom, ſurtout, parce que les femmes Caraïbes faiſaient la cuiſine de leurs maris, ainſi que les femmes Cariennes ; laiſſons-le ſuppoſer que les Caraïbes ne naiſſent rouges, & les Négreſſes noires, qu'à cauſe de l'habitude de leurs premiers pères de ſe peindre en noir ou en rouge.

IL arriva, dit-il, que les Négreſſes voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination ſi frappée, que leur race s'en reſſentit pour jamais. La même choſe arriva aux femmes Caraïbes, qui, par la même force d'imagination, accouchèrent d'enfans rou-

ges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adreſſe qu'avait eu ce Patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraiſſant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent auſſi deux couleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le Jéſuite devait ſavoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ſes brebis, voyant toujours de l'herbe, ne faiſaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarraſſé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire, ſur les Nations du Nouveau Monde, une réflexion que le Père *Lafiteau* n'a point faite ; c'eſt que

les peuples éloignés des Tropiques ont toujours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des Tropiques ont presque tous été soumis à des Monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguer le Méxique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-malsain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons: les flèches trempées dans les sucs de ces herbes venimeuses, font des plaies toujours mortelles. La nature enfin avoit donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de notre univers si long-temps inconnue, la plus singulière peut-

être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe ; ce ſont les Eſquimaux ; ils habitent au nord vers le cinquante-deuxième dégré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixième de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Dariens. v. les albinos p. 8.

VERS l'iſthme de Panama eſt la race des Dariens preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes ; race faible, & par conſéquent en très-petit nombre.

LES lions en Amérique ſont chétifs & poltrons ; les moutons y ſont grands & ſi vigoureux qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne ſont pas celles de notre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié ; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocerot & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

De la Théocratie.

Il ſemble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une eſpèce de Théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-temps ſouverains ; en Perſe les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en réſulte toujours que c'était un mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Égypte preſcrivaient aux Rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient Rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calchas* avait aſſez de pouvoir dans l'armée pour ſacrifier la fille du Roi des Rois ?

Descendez encore plus bas chez des nations ſauvages poſtérieures aux Grecs; les druides gouvernaient la nation Gauloiſe.

Il ne paraît pas même poſſible que dans les premières peuplades on ait eu

d'autres gouvernemens que la Théocratie ; car dès qu'une nation a choiſi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent ſur l'eſprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ſes oracles, & c'eſt par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'EST de cette ſource que ſont venus les ſacrifices de ſang humain qui ont ſouillé preſque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de préſenter ſon fils ou ſa fille à un prêtre pour être égorgés ſur un autel, ſi on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce ſacrifice ?

NON ſeulement la Théocratie a longtemps régné, mais elle a pouſſé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puiſſe parvenir : & plus ce gouvernement ſe diſait divin, plus il était abominable.

PRESQUE tous les peuples ont ſacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

PARMI les peuples qu'on appelle ſi improprement civiliſés, je ne vois guè-

res que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs abſurdes. La Chine eſt le ſeul des anciens États connus qui n'ait pas été ſoumis au ſacerdoce ; car les Japonois étaient ſous les loix d'un prêtre ſix cents ans avant notre ère. Preſque par-tout ailleurs la Théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles des Dieux mêmes qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, diſaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Égypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le Dieu *Adad* gouverna la Syrie ; la Déeſſe *Cybèle* avait été ſouveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même eſprit préſide à toutes ces fables : c'eſt par-tout une confuſe idée chez les hommes que les Dieux ſont autrefois deſcendus ſur la terre.

Incarnations

Des Chaldéens.

LES Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraiſſent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Chal-

déens ; elle ſe trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone par *Calliſthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables aſtronomiques remontent préciſément à l'anné 2234 avant notre ère vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge univerſel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre eſprit borné aux lumières d'un ordre ſupérieur.

Déluge.

D'ANCIENS Auteurs, cités dans *George de Sincelle*, diſent que, du temps d'un Roi Chaldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate ſe débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Chaldéens n'auraient pu ſavoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût ſubmergé toute la terre habitable. Encore une fois, je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il eſt clair que, ſi les Chaldéens n'avaient exiſté ſur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre Ere, ce court eſpace ne leur eût pas ſuffi pour trouver le véritable ſyſtème de notre univers ; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Ariſtarque* de Samos nous apprend que les Sages de Chaldée avaient connu combien il eſt impoſſible que la terre occupe le centre du monde planétaire ; qu'ils avaient aſſigné au ſoleil cette place qui lui appartient ; qu'ils faiſaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux eſt ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçues ſi tyrannique, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans, eût pu parvenir à ce haut dégré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Auſſi les Chaldéens comptaient quatre cent ſoixante & dix mille ans. Encore cette connaiſſance du vrai ſyſtême du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des Philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les

grandes vérités ; & les Grecs, qui vinrent enſuite, n'adoptèrent que le ſyſtême commun, qui eſt le ſyſtême des enfans.

(1) QUATRE cent ſoixante & dix mille ans, c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier ; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en eſt moqué,

---

(1) Notre ſainte religion, ſi ſupérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'eſt que depuis environ ſix mille années, ſelon la Vulgate ; ou environ ſept mille, ſuivant les Septante. Les Interprètes de cette religion ineffable nous enſeignent qu'*Adam* eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'Égliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte Égliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'Empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur, & ſa ſcience, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & moderé *Saint Cyrille*, que, ſoit qu'*Adam* eût la ſcience infuſe, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal ; que Dieu devait, au contraire, lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe, s'il l'avait ; & de l'acquérir, s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe *Saint Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune maniere aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

qu'il eſt exorbitant, & que ſur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Beroſe*, mais encore une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes : le ſecond, de former un langage ; ce qui certainement demande un eſpace de temps très conſidérable : le troiſième, de ſe bâtir quelques huttes : le quatrième, de ſe vêtir. Enſuite, pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie !

LONG-TEMPS les Chaldéens gravèrent leurs obſervations & leurs loix ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, uſage que les Égyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

hiéroglyphes.

alphabet.

Il eſt à croire, qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſoit-on auparavant ? dira-t-on. Comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis ?* eſt-ce *Bélus ?* eſt-ce *Nabonaſſar ?* Il n'y a jamais eu dans l'Aſie, ni de femme appellée *Sémiramis*, ni d'homme appellé *Bélus*. C'eſt comme ſi nous donnions à des villes Grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots Grecs, dénaturèrent tous les noms Aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble, en tout, aux contes Orientaux.

Nabonassar, ou plutôt *Nabonaſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit, à la fin, une ville ſi ſuperbe. Celui-là

eſt un véritable Monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très-moderne par rapport au nombre des ſiècles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît, par le nom même de Babylone, qu'elle exiſtait long-temps avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du pere *Bel*. *Bab* ſignifie *père* en Chaldéen, comme l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou, ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul Prince Aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, à quarante lieues ſeulement de Babylone, une ville appellée Ninive, d'une étendue auſſi grande, c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſans Empires,

qui subsistaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Assyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable ; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissans Empires, dont les capitales, Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le Prophète *Jonas* lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu Empire d'Assyrie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place *Jonas* ; car il prophétisait, dit-on, sous le Melk ou roitelet Juif *Joas* ; & *Phul*, qui est regardé dans les livres Hébreux comme le premier Roi d'Assyrie, ne régna, selon eux, qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dates, on trouve partout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit, dans le livre de *Jonas*, qu'il y avait à Ninive cent vingt mille

enfans nouveaux nés ; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans, selon le calcul assez juste de ces dénombremens, fondés sur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encore bâtie, sont quelque chose d'assez rare.

J'AVOUE que je ne comprends rien aux deux Empires de Babylone & d'Assyrie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Assyrie & la Chaldée n'étaient que le même Empire, gouverné quelquefois par deux Princes, l'un résidant à Babylone, l'autre à Ninive ; & ce sentiment raisonnable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

CE qui contribue à jetter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. *tour de Babylone.* Presque tous les Commentateurs, ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les Commentateurs entendent par le ciel :

eſt-ce la lune ? eſt-ce la planète de Vénus ? Il y a loin d'ici là.

observatoire (handwritten margin note)

QUOI qu'il en ſoit, ſi *Nabonaſſar* éleva cet édifice pour ſervir d'obſervatoire, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un obſervatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiècles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à dreſſer un tel monument aux ſciences.

lenteur des progrès de l'esprit. v. p. 55, 112. (handwritten margin note)

Zodiaque. (handwritten margin note)

CE fut en Chaldée, & non en Égypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes ; la premiere, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Égypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable ; la ſeconde, que les ſignes du Zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, & non à celui d'Égypte. Les Égyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du taureau au mois d'Avril, puiſque ce n'eſt pas en cette ſaiſon qu'ils labourent ; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *Août*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épics de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce temps qu'ils font la moiſſon. Ils ne pouvaient figurer Février par une cru-

che d'eau, puiſqu'il pleut très-rarement en Égypte, & jamais au mois de Février. La troiſième raiſon, c'eſt que les ſignes anciens du Zodiaque Chaldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient ſous le gouvernement de douze Dieux ſecondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux préſidait à une de ces conſtellations, ainſi que nous l'apprend *Diodore de Sicile*, (livre II.) Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabiſme*, c'eſt-à-dire, l'adoration d'un Dieu ſuprême, & la vénération des aſtres & des intelligences céleſtes qui préſidaient aux aſtres. Quand ils priaient, ils ſe tournaient vers l'étoile du nord : tant leur culte était lié à l'aſtronomie. Sabisme.

VITRUVE dans ſon neuvième livre, où il traite des cadrans ſolaires, des hauteurs du ſoleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, & non les Égyptiens. C'eſt, ce me ſemble, une preuve aſſez forte qu'on regardait la Chaldée, & non pas l'Égypte, comme le berceau de cette ſcience; de ſorte que rien n'eſt plus vrai que cet ancien proverbe latin : Cadrans.

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

Des Babyloniens devenus Perſans.

A l'orient de Babylone étaient les Perſes. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babylone, lorſque *Koresh*, que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le ſecours des Mèdes établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xenophon*, qui ſe contrediſent en tout, & que mille Écrivains ont copiées indifféremment.

HÉRODOTE ſuppoſe un Roi Mède, c'eſt-à-dire, un Roi d'Hircanie, qu'il appelle *Aſtyage*, d'un nom Grec. Cet Hircanien *Aſtyage* commande de noyer ſon petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille *Mandane*, mère de *Cyrus*, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'aventure eſt à-peu-près dans ce goût; c'eſt une hiſtoire de *Gargantua* écrite ſérieuſement.

Cyropédie. *XÉNOPHON* fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près ſemblable à notre *Télémaque*. Il commence par ſuppoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux

plongés dans la mollesse. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut assurer de *Cyrus*, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fond de son histoire est très-vrai ; les épisodes sont fabuleux ; il en est ainsi de toute histoire.

Rome

Rome existait du temps de *Cyrus* : elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins : mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & les boucliers descendus du Ciel, & la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babylonie & ailleurs ; mais, humainement parlant, on pourrait douter que l'ange *Raphael* fût descendu *du Ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xé-*

nophon, concernant la vie & la mort de *Cyrus* ; mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien *Zerdust*, un Prophète, qui leur avait appris à être justes, & à révérer le Soleil, comme les anciens Chaldéens avaient révéré les Étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Chaldéens fussent si justes, & de savoir précisément en quel temps vint leur second *Zerdust* qui rectifia le culte du Soleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du Soleil & des Étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parsis dispersés aujourd'hui dans l'Asie révèrent comme leur bible : ce livre est peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois ; il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Chaldéens ; & M. *Hide*, qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend* qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Par-

ſis croyaient depuis long-temps un Dieu, un Diable, une réſurrection, un Paradis, un enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées; c'eſt le ſyſtême le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des ſiècles, puiſque les Phariſiens chez les Juifs ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenſes après la mort, que vers le temps d'*Hérode*. Phariſiens.

VOILA peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiſtoire du monde. Voilà une religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur la connaiſſance de l'Etre créateur. Ne ceſſons de remarquer par combien de dégrés il fallut que l'eſprit humain paſsât pour concevoir un tel ſyſtême. Remarquons encore que le baptême, l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eſt un des préceptes du *Zend* (p. 251.) La ſource de tous les rites eſt venue peut-être des Perſans & des Chaldéens juſqu'aux extrémités de l'Occident. Baptême. Zend.

JE n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des Dieux ſecondaires en reconnaiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtême, ou plutôt

ce cahos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre-humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis : mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité : on voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des aîles, symboles de l'émigration d'une vie passagère à la vie immortelle.

Instinct.

PASSONS aux usages purement humains. Je m'étonne qu'*Herodote* ait dit devant toute la Grèce dans son premier livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de se prostituer, au moins une fois dans leur vie, aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encore plus que dans toutes les histoires faites pour l'instruction de la Jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une Eglise des marchands de chameaux,

prostitution des babyloniennes.

de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Est-il possible que les magistrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police; que les maris aient consenti de prostituer leurs femmes; que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Asie? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Cassius*, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel *César* âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir, ou qu'*Hérodote* débitait des fables, ou plutôt que son texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisannes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus*

Empiricus, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*; & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

STRABON dit que les Perses épousaient leurs mères ; mais quels sont ses garans ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle : Non magus ex matre & nato nascatur oportet ?* Tout mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable ; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puis qu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

De la Syrie.

Je vois, par tous les monumens qui nous reſtent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Syrie; que l'alphabet de ces peuples fut toujours Syriaque; que c'eſt-là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était ſi ancienne que les Perſes prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puiſſant Empire d'Aſſyrie dont on a tant parlé, ſi ce n'eſt dans le pays des fables?

Les Gaules, tantôt s'étendirent juſqu'au Rhin, tantôt furent plus reſſerrées; mais qui jamais imagina de placer un vaſte Empire entre le Rhin & les Gaules; qu'on ait appellé les nations voiſines de l'Euphrate *Aſſyriennes*, quand elles ſe furent étendues vers Damas; & qu'on ait appellé *Aſſyriens* les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate? C'eſt-là où ſe

peut réduire la difficulté. Toutes les nations voiſines ſe ſont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lors qu'une fois il s'eſt élevé des villes capitales, ces villes établiſſent une différence marquée entre deux nations. Ainſi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue Syriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les ſuperſtitions; les loix, bonnes ou mauvaiſes; les uſages biſarres ne furent point les mêmes. La Déeſſe de Syrie ſi ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les mages Chaldéens, Babyloniens, Perſans, ne ſe firent jamais eunuques comme les Prêtres de la Déeſſe de Syrie. Choſe étrange! les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les Prêtres ſe dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population conſidérable? Il n'eſt pas poſſible qu'on eût voulu attenter ainſi contre la nature dans un pays où l'eſpèce aurait été rare.

Les

Les Prêtres de *Cybèle* en Phrygie ſe rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de ſacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne ſe point expoſer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner, après de tels ſacrifices, de celui que l'on faiſait de ſon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des nations Africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne ſont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* ſon père. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

prêtres eunuques.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Égypte était la ville de Dieu,

Magog.

Thèbes.

Babylone la ville de Dieu ; Apamée en Phrygie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auſſi les Scythes qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, & qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reſte, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Égyptiens, par la raiſon évidente, que les pays les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuplés, & les premiers floriſſans.

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton.

Les Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple auſſi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terreins ingrats. Le commerce maritime a tou-

jours été la derniere ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime, ont bien-tôt cette industrie, fille du besoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Égyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faisant; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaisseaux équipés par *Sésostris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadiz fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par *Eziongaber*, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

commerce maritime.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement

qu'on eût des regiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte, avec des ſignes aiſés & durables pour établir ces regiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique eſt donc très-vraiſemblable. Je n'aſſurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens: mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puiſqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, compoſé de leurs deux premiers caractères, dépoſe en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Égyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple: au contraire, les Phéniciens tranſmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens!

SANCHONIATON, Phénicien, qui écrivait, long-temps avant la guerre de Troye, l'hiſtoire des premiers âges, & dont *Euſebe* nous a conſervé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos; *Sanchoniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient ſacri-

fié de temps immémorial aux élémens & aux vents; ce qui convient, en effet, à un peuple navigateur. Il voulut dans ſon hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers Écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Égypte & *Héſiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuſe antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'eſt qu'on en liſait les premieres lignes dans les myſtères d'*Iſis* & de *Cérès*, hommage que les Égyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu à un Auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premieres ſources des connaiſſances humaines.

SANCHONIATON n'écrivit rien de lui-même; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſur-tout le Prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniaton*, ſignifie en ancien Phénicien, *Amateur de la vérité*. *Porphyre*, *Théodoret*, *Euſèbe* l'avouent. La Phénicie était appellée *le pays des Archives*, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage,

comme on le voit dans *Josué* & dans *les Juges.*

JEROMBAL, consulté par *Sanchoniaton*, était Prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé sacré, adopté chez les Égyptiens, & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encore à être une ville puissante.

CE mot *El*, qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes ; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composerent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloïm*, dont les Hébreux se servirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'EST de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iaho*, *Adonaï* ; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long-temps en Canaan que la langue Phénicienne.

CE mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient ja-

mais, était si commun dans l'Orient, que *Diodore* dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que Minos *se vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus; Zamolxis *avec la Déesse* Vesta; *& le Juif* Moïse *avec le Dieu* Iaho, &c.

Ce qui mérite sur-tout d'être observé, c'est que *Sanchoniaton*, en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du cahos enveloppé d'un air ténébreux, *Chautereb.* L'Erèbe, la nuit d'*Hésiode*, est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du cahos sortit *Muth* ou *Moth*, qui signifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'est *Colpi Iaho*, l'Esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent sa langue, ils suivent une partie de ses rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les

origines Chaldéennes, Syriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques, ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec ſûreté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babylone exiſtait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem, qu'il y avait des Rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham*; nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières ; mais pour ſavoir préciſément quel fût le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités, & de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-temps leur pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue Phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert au milieu de quelques hordes d'Arabes?

La langue Phénicienne pût-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Josué* parmi des dévastations & des massacres continuels ? Les Hébreux, après *Josué*, devenus long-temps esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de Chaldéen quand ils furent esclaves à Babylone ?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de temps immémorial, & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'authenticité des fragmens de *Sanchoniaton*, conservés par *Eusèbe* ? ou peut-on imaginer, avec le savant *Huet*, que *Sanchoniaton* ait puisé chez *Moïse*, quand tout ce qui reste de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à-peu-près du temps de *Moïse* ?

Nous ne décidons rien ; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

Des Scythes, & des Gomérites.

LAISSONS *Gomer*, preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

POURQUOI *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue

philoſophique dans la bouche de ces Barbares? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi long temps avant lui? pourquoi enfin, *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en declamateur.

Si *Horace*, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces Barbares; s'il dit:

Campeſtres meliùs Scythæ,
Quorum plauſtra vagas ritè trahunt domos,
Vivunt, & rigidi Getæ.

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie,
Qui vivent ſur des chars:
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars.

c'eſt qu'*Horace* parle en Poète un peu ſatyrique, qui eſt bien-aiſe d'élever des

étrangers aux dépens de ſon pays.

C'EST par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules, & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* reſſemblent à ces pédagogues, qui, pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelque groſſiers qu'ils puiſſent être.

LES Scythes ſont ces mêmes Barbares que nous avons depuis appellés Tartares; ce ſont ceux-là même qui, longtemps avant *Alexandre*, avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité, quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix & ſans jugement; on les lit à-

Monguls,
Huns.

peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européane; ce sont eux qui ont fourni à l'Histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévastations; mais qu'un seul homme ait, en vingt années, changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste Empire de la terre; que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le Grand* avait commencé. Une autre femme (*Elisabeth*) étendit encore ces nobles commencemens. Une autre Impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres; son génie s'est communiqué à ses sujets; les révolutions du Palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire; & enfin, on a vu en un demi-siècle la Cour de Scythie plus éclai-

Russes

rée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

De l'Arabie.

Si l'on eſt curieux de monumens, tels que ceux de l'Égypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le tems d'*Abraham*; mais elle eſt dans un terrein ſi ſabloneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs, appellés conquérans juſqu'à *Mahomet;* ou plutôt elle fut la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa canelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, & même de ſon caffé, qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déſerte eſt ce pays malheureux habité par quelques Amalécites,

Moabites, Madianites ; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſſèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie ; & ce pays eſt ſouvent appellé déſert de Syrie.

L'ARABIE pétrée n'eſt ainſi appellée que du nom de *Pétra*, petite forteresse, à qui ſûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

POUR cette vaſte partie appellée *heureuſe*, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans

culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du ſoleil ſous des ombrages toujours verds.

C'EST ſur-tout dans ces pays que le mot de *jardin*, *paradis*, ſignifia la faveur céleſte.

LES jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les Grecs. Et cet *Aden* ou *Eden*, était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brulans était l'ombrage.

CE vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon Empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des Rois d'Égypte, qui joignait le Nil à la mer rouge; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute l'hiſtoire ancien-

ne eſt remplie. Il eût fallu, à la vérité, ſubjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre.* Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point ; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Égypte & la Perſe.

Les Arabes, défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmael.* Les Iſmaélites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Céthura*, étaient des Tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian ; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de *Mahomet*, quand elles embraſſèrent ſa religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'eſt-à-dire, qui de temps

immémorial habitaient ce beau pays, ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes ; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient, ſous un Ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes ; mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au-deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils dûrent être néceſſairement moins méchans & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vu ni envahir le bien de leurs voiſins, comme des bêtes carnacières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puiſſans, en les flattant par de faux oracles. Leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares,

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre occident. Je le crois bien ; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui eſt devenue l'objet & le fondement de nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs, ſe copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.

De Bram, Abram, Abraham.

Il ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enſeigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans ſe l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs Patriarches. Les Arabes, qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appellaient

leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes, *Kish Ibrahim.* Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un Prophète de la religion de l'ancien *Zoroastre.* Il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres sacrés.

Des savans ont cru que le nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appellaient brames, brachmanes, & que plusieurs de leurs instrumens sacrés ont un rapport immédiat à ce nom; au lieu que chez les Asiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'*Abram*, ou *Abraham.* Nulle société ne s'est jamais nommée *Abramique.* Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puisque les livres Juifs disent qu'*Abraham* est la tige des Hébreux, il faut les croire sans difficulté.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes histoires Arabes; mais il en dit très-peu de chose. Elles pretendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, &

non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voisins de la Chaldée; l'Inde, & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples; &, la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les sciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Palestine, de compter un ancien sage reputé Chaldéen au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres Judaïques par les mêmes régles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il se trouve dans le Pentateuque, serait sujet à quelques difficultés, s'il se trouvait dans une autre histoire.

bible ou livres judaïques.

La Genèse dit qu'*Abraham* sortit d'Aran âgé de soixante & quinze ans, après la mort de son père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* son père l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusques à deux cent-cinq. Ainsi *Abraham* avait cent trente-cinq ans, quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour

aller à trois-cents milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix-cents milles; &, dès qu'il arrive, le Roi devint amoureux de ſa femme âgée de ſoixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* reçut de grands préſens du Roi d'Égypte. Ce pays était dès-lors un puiſſant État: la Monarchie était établie: les arts y étaient donc cultivés, le fleuve avait été dompté, on avait creuſé par-tout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé s'il n'avait pas fallu des ſiècles pour établir un tel Empire dans un pays longtemps inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertiliſèrent? *Abram*, ſelon la Geneſe, arriva en Égypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manethons*, aux *Hèrodotes*, aux *Diodores*, aux *Ératoſthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au

Royaume d'Égypte ; & cette antiquité devait être très-moderne en comparaiſon de celle des Chaldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Égypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cent dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Loth* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un Roi de Babylone, un Roi de Perſe, un Roi de Pont, & un Roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Loth* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands Rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans Monarques avec trois-cents valets de campagne, ni comment il les pourſuivit juſques par-delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas* ; mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de *Moïſe*, encore moins du

temps d'*Abraham*. Il y a, de l'extrémité du lac Asphaltide où Sodome était située, jusqu'à Damas, plus de trois-cents milles de route. Tout cela est au-dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'histoire des Hébreux. Nous l'avons déja dit, & nous redisons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, sans aucun examen.

De l'Inde.

S'IL est permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange sont peut-être les hommes les plus anciennement rassemblés en corps de peuple. Il est certain que le terrein où les animaux trouvent la pâture la plus facile est bientôt couvert de l'espèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'espèce humaine ait sous sa main des alimens plus sains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange; le riz y croît sans culture; l'ananas, le coco, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronier, fournissent à la fois des boissons rafraîchissantes avec quelque nourriture. Les cannes de sucre sont sous la main. Les palmiers,

palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les éleve encore aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point diſputé un terrein aride pour y établir de maigres troupeaux; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les brames ſe vantent; il ſuffit de ſavoir que les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eût dans ſon Palais étaient Indiennes: il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois: & c'eſt probablement des In- monnaies indiennes.

diens que les Rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes & des ſept métaux ſont encore dans preſque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain nous vient inconteſtablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve.

Planètes.

Échecs.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Égyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

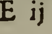
Épiceries.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Égypte, ou d'une contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus*, quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent

l'Inde que parce qu'elle était riche, & sûrement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le temps jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce systême de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par *Visnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bien-tôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens Empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers législateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévère.

Transmigration des ames. v. p. 101.



Les Indiens eurent un ſrein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe ; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

Quakers.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces Chrétiens primitiſs appellés Quakers, auſſi pacifiques que les Indiens ; ils ſeraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étoient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne que ces ſeuls primitiſs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du

ſang que la Pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais obſervé leur religion, & les anciennes caſtes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'eſt que le Pythagoriſme eſt la ſeule religion au monde qui ait ſu faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un ſentiment religieux. La tranſmigration des ames eſt un ſyſtême ſi ſimple, & même ſi vraiſemblable aux yeux des peuples ignorans, il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans les uns des autres. Cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle. On tremblait de bleſſer un être qui était de la famille : en un mot, l'ancienne religion de l'Inde, & celle des lettrés à la Chine, ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment peut-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes qui ſe faiſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que les femmes ſe brûlaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître

dans des corps plus beaux & plus heureux ? C'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'appanage de la nature humaine.

Fanatisme.

abstinence de la chair des animaux, et des liqueurs fortes.

Il faut ſur-tout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bien-tôt la viande, elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais ſi les Druïdes avaient ajoûté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des Brames conſervés juſques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit* qu'ils ont encore dans cette ancienne langue ſacrée : leurs *Védams* ont été auſſi long-temps inconnus que le *Zend* des Perſes, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que 120 ans que les Européans eurent les premieres notions des cinq *Kings*: & le *Zend* n'a été vu que par le célèbre

Docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète; & par le Marchand *Chardin*, qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du *Zend*, ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la Bibliothèque de Paris un ancien livre des Brames, c'eſt l'*Ezourvedam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Bracmanes, intitulé le *Chormo-Vedam* : ce manuſcrit, traduit par un Brame, n'eſt pas, à la vérité, le *Védam* lui-même : mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des trois plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Égyptiens; leurs livres ſont perdus; leur religion s'eſt anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des Bibliothèques immenſes, a péri pour jamais; & nous avons trouvé au bout du mon-

de des monumens non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

Bracmanes. On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des Bracmanes dont je parle. L'Auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa miſère. Si les Brames obſervaient toutes les loix de leur *Védam*, il n'y a point de Moine qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix-réſine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum*; on invoque vingt Divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais auſſi on lui dit: *Vivez pour commander aux hommes*; & dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les Bracmanes furent longtemps ſouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

BIEN-TÔT on expose l'enfant à la lune : on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours : on adresse des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des Brames.

DÈS que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières. Il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

ON fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au Dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

NULLE fonction de la nature, nulle action chez les Brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement : *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le Soleil & le Dieu Indro.* Il se pourrait, après tout, que le Dieu *Indro* eût été autrefois rasé : mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à

moins que les Brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous repréſentons encore ſans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ſerait auſſi ennuyeux qu'elles nous paraiſſent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en diſent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence : c'eſt le *Matricha Machom*. On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſuppoſée être dans la poitrine, & c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit ainſi ſon ame à ſon cerveau ; quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'Être ſuprême, & dit : *Je ſuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus reſpectables Philoſophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins* ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie

de la Divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Bracmanes dix commandemens, & ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péches de la parole; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des miſéres d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, & que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paraiſſent aux autres ou extravagans ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit. Rites et morale.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les Bracmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon* dans ſon quinzieme livre dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême, qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler, qu'ils ſont ſobres,

chaſtes, tempérans ; qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent *Saint Clément d'Alexandrie*, *Apulée*, *Porphyre*, *Pallade*, *Saint Ambroiſe.* N'oublions pas ſur-tout qu'ils eurent un Paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce Paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiècles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le *Védam* des anciens Bracmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti. Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie* ; comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la *vie* ou le *Serpent.* Cette conformité mérite une grande attention.

De la Chine.

Oserons-nous parler des Chinois ſans nous en rapporter à leurs propres

annales? Elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, Jacobins, Jéſuites, Luthériens, Calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'Empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fable du déluge de *Deucalion*, & de la chûte de *Phaéton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déja dit ailleurs, l'hiſtoire du Ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos aſtronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écri-

virent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve pas d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui ſe contrediſent. Nos voyageurs miſſionnaires rapportent avec candeur que, lorſqu'ils parlèrent au ſage empereur *Cam-hi* des variations conſidérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, *Cam-hi* leur répondit: eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez ſe combattent?

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient encore que ſur la brique; & ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celles de leurs empereurs; point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu, comme chez les Égyptiens & chez les Grecs: dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il diffère ſur-tout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé ſur les loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux temps ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur hiſtoire par l'origine du monde; le *Zend* des Perſes, le *Shaſta* & le *Védam* des Indiens, *Sanchoniaton*, *Manéthon*; enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur hiſtoire n'eſt que celle des temps hiſtoriques.

C'est ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte Empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiècles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de 4000 ans écrit journellement ſes annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait fallu

plus de temps que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières observations Babyloniennes envoyées en Grèce par *Callisthène*. De bonne-foi sied-il bien à des lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine ?

Lenteur des progrès. p. 62.

Les premiers rudimens sont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous.

Ecriture.

Ces tailles dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteste encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il

Tailles.

n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-ſiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des Barbares juſqu'au quatorzième ſiècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences. morale.

Leur vaſte & populeux Empire était déja gouverné comme une famille, dont le Monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des *Teutates* à qui des Druïdes ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'Univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année ; & de quelles récoltes encore ? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut deshonorée par des impoſtures, jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'Empire, jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là ſurtout que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'Univers.

Leur *Confutſée* n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inſpiré ni le Prophète. C'était un Magiſtrat qui enſeignait les anciennes loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius* ; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous

les tribunaux, point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre que, pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger : dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute : le troiſiéme eſt un recueuil de maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un *Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'occident de vouloir juger de cette Cour orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un Empire dont preſque toutes les loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Être ſuprême, rémunérateur & vengeur ? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont : *Au premier principe, ſans com-*

mencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il règle toute la nature.

On a reproché en Europe aux Jéſuites, qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français, nommé *Maigrot*, Évêque de Conon, qui ne ſavait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès ſur les lieux; il traita *Coufucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand-homme: *le Ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos Saints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton* & le Chancelier de l'*Hôpital* l'étaient auſſi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Repétons encore que les lettrés Chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſti-

tions des Bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium* & celle de *Fo*, & pluſieurs autres. Les Magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'État, comme il a une nourriture plus groſſière; ils ſouffrirent les Bonzes, & les continrent. Preſque par-tout ailleurs, ceux qui faiſaient le métier de Bonzes avaient l'autorité principale.

En Chine le peuple a ses superstitions.

Bonzes.

Il eſt vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenſes après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne ſavaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés eſt très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admiſe. Ils ſe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le Ciel, & à être juſtes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours préſente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en ſon temps d'un autre peuple, infiniment moins conſidérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut con-

Paradis.

Enfer.

duit par des voies inconnues aux autres hommes.

RÉSUMONS ici ſeulement que l'Empire Chinois ſubſiſtait avec ſplendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'obſervations aſtronomiques envoyées en Grèce par *Calliſthène.* Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perſes avaient leurs loix; les Arabes au midi, les Scythes au ſeptentrion, habitaient ſous des tentes. L'Égypte, dont nous allons parler, était un puiſſant Royaume.

De l'Égypte.

IL me paraît ſenſible que les Égyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très-long-temps après tous les peuples qui ont paſſé en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Égypte, juſqu'au Delta, eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Éthiopie du midi au ſeptentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ſes embouchures en ligne droite, que cent ſoixante lieues de

trois mille pas géométriques, & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Égypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde, & à la gauche les ſables inhabitables de la Lybie, juſqu'au petit pays où fut bâti le Temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent pendant des ſiècles écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, dûrent longtemps faire un marais de toute l'Égypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, & d'aures rivières qui ſe débordent auſſi, preſque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Observons ſur-tout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Égypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive, quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoûtaient leur in-

fection à cette contagion horrible ; & ainsi la population de l'Égypte dut être très-faible pendant bien des siècles.

L'ORDRE naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Égypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites, nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles pour creuser des canaux qui reçussent le fleuve, pour élever des cabannes & les rehausser de vingt-cinq pieds au-dessus du terrein. C'est-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de songer à construire des pyramides. Il est bien étrange qu'aucun historien n'ait fait une réflexion si naturelle.

Nous avons déja observé que, dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Égypte était un puissant royaume. Ses Rois avaient déja bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plusieurs siècles avant *Abraham*. On ne sait en quel temps fut construite la fameuse Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dios-*

polis.

polis. Il paraît que dans ces temps reculés les grandes villes portaient le nom de *Villes de Dieu* comme Babylone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il ſortait deux cents charriots armés en guerre, & cent mille combattans ? Cela ferait vingt mille charriots, & dix millions de ſoldats ; &, à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinquante millions de têtes pour une ſeule ville, dans un pays qui n'eſt pas ſi grand que l'Eſpagne ou que la France, & qui n'avait pas, ſelon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. *Diodore* dit (livre premier) que l'Égypte était ſi peuplée, qu'autrefois elle avait eu juſqu'à ſept millions d'habitans, & que de ſon temps elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séſoſtris* qu'aux dix millions de ſoldats qui ſortent par les cent portes de Thèbes. Ne penſez-vous pas lire l'hiſtoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous diſent que le père de *Séſoſtris*, fondant ſes eſpérances ſur un ſonge & ſur un oracle, deſtina ſon fils à ſubjuguer le monde ; qu'il fit élever à

ſa Cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils ; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues ; & qu'enfin *Séſoſtris* partit avec ſix cent mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin ; & qu'il ſubjugua la Mingrélie & la Géorgie appellées alors la Colchide ? *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés, avec des cheveux crépus, reſſemblans aux Égyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes des bords de la mer noire & de la mer caſpienne, vinrent rançonner les Égyptiens quand ils ravagèrent ſi long-temps l'Aſie avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves d'Égypte, ce vrai pays d'eſclaves, dont *Herodote* put voir, ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Égypte, comme il arriva preſque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincues.

JAMAIS les Égyptiens dans les temps connus ne furent redoutables ; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent ; aprés les Schytes vint *Nabuchodonoſor*, qui conquit l'Égypte ſans réſiſtance. *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans. Révoltée ſous *Cambyſe*, il ne fallut qu'une campagne pour la ſoumettre : & ce *Cambyſe* eut tant de mépris pour les Égyptiens, qu'il tua leur Dieu *Apis* en leur préſence. *Ochus* réduiſit l'Égypte en province de ſon royaume. *Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, le calife *Omar* conquirent l'Égypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos ſous le nom de Mammelucs revinrent encore s'emparer de l'Égypte du temps des croiſades ; enfin *Sélim* conquit l'Égypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés ; il n'y a jamais eu que nos ſeuls croiſés qui ſe ſoient fait battre par ces Égyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

IL eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins

les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris* n'ait pû avoir une guerre heureuse contre quelques Éthiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénûment aux Grecs ce que les Égyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que des prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Égypte, de ce combat magique entre les sorciers de *Pharaon* & le Ministre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer rouge sous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux; lesquelles, en retombant, submergèrent les Égyptiens? C'était assurément le plus grand évènement dans l'histoire du monde: ni *Hérodote*, ni *Manéthon*,

ni *Ératoſthènes*, ni aucun des Grecs ſi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correſpondance avec l'Égypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Égyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas, ſans doute, qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

De la langue des Égyptiens, & de leurs ſymboles.

Le langage des Égyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonai*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui ſignifient le Seigneur; ni de *Mitra*, qui était le Soleil chez les Perſes; ni de *Melch*, qui ſignifie Roi, en Syrie; ni de *Shak*, qui ſignifie la même choſe chez les Indiens & chez les Perſans. Vous voyez, au contraire, que *Pharao* était le nom Égyptien qui répond à *Roi*. *Oshireth* (*Oſiris*) ré-

pondait au *Mitra* des Persans ; & le mot vulgaire *On* signifiait le soleil. Les prêtres Chaldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Égyptiens *Choen*, au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Égypte que le temps a épargnés & que nous voyons encore gravés sur les obélisques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

AVANT que les hommes eussent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des signes représentatifs ; car, en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place ? Qu'un enfant se trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par signes ; si on ne l'entend pas, il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin, pour peu qu'il ait la moindre sagacité.

ON peignit donc d'abord grossièrement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Méxicains & les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps

on inventa les figures ſymboliques : deux mains entrelacées ſignifièrent la paix ; des flèches repréſentèrent la guerre ; un œuil ſignifia la Divinité ; un ſceptre marqua la royauté ; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel, en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles ? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des Anciens ſur cet art, qui éterniſe tous les arts ; je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiècles pour y arriver.

Les Choen, ou Prêtres d'Égypte, continuèrent long-temps d'écrire en hiéroglyphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Égypte eurent des caractères alphabétiques, les Choen en prirent de différens qu'ils appellèrent ſacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les Mages, les Brames en uſaient de

même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces Choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux; mais ils avaient encore conſervé l'ancienne langue de l'Égypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

MANÉTHON, cité dans *Euſèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Toth*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue ſacrée. Mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien *Hermès?* Il eſt très-vraiſemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le tems où l'on place *Moïſe*: car *Sanchoniaton* dit avoir lu les écrits de *Toth*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or, *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voiſin de la petite contrée Cananéenne, miſe à feu & à ſang par *Joſué*, ſelon les livres Juifs; s'il avait été contemporain de *Moïſe*, ou s'il était venu après lui, il aurait, ſans doute, parlé d'un homme ſi extraordinaire, & de ſes prodiges épouvantables; il aurait rendu témoignage à ce fameux légiſlateur Juif, & *Euſèbe* n'aurait pas manqué de ſe prévaloir des aveux de *Sanchoniaton*.

Quoi qu'il en ſoit, les Égyptiens gardèrent ſur-tout très-ſcrupuleuſement leurs premiers ſymboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queue, figurant les douze mois de l'année; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne ſont pas ceux du Zodiaque, que nous connaiſſons. On voit encore les cinq jours ajoûtés depuis aux douze mois ſous la forme d'un petit ſerpent, ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes; c'eſt un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit deſſinés dans *Kirker*, d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi preſque tout eſt ſymbole & allégorie dans l'antiquité.

+ Voyez la roue Chronologique des Méxicains, Hist. des Voyag. T. XII. p. 528.

Des monumens des Égyptiens.

Il eſt certain qu'après les ſiècles où les Égyptiens fertiliſèrent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur. Alors il ſe trouva des ſouverains qui employèrent leurs ſujets, &

quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Égypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proportion. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte que, dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Égypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le cahos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiècles, pour que leurs Princes euſſent le temps & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des

années & bien des dépenſes ; il fallut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût long-temps employée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un Roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Égypte ; un Roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part, ſans doute ; c'était, chez les anciens Rois d'Égypte, à qui éleverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même ; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et, quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux, on ſait que les Chochamatim ou Choen d'Égypte, c'eſt-à-dire, les Prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; &, pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une

maſſe de pierre ſans iſſue. Les Rois, les Grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Résurrection

CETTE opinion d'une réſurrection après dix ſiècles, paſſa depuis chez les Grecs, diſciples des Égyptiens; & chez les Romains, diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixième livre de l'Énëïde, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Éleuſine.*

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Letheum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

ELLE s'introduiſit enſuite chez les Chrétiens, qui établirent le règne de mille ans; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit

ſur leur architecture & ſur leurs dimenſions ; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Des rites Égyptiens, & de la circonciſion.

Premièrement, les Égyptiens reconnurent-ils un Dieu ſuprême ? Si on eût fait cette queſtion aux gens du peuple, ils n'auraient ſu que répondre ; ſi à de jeunes étudians dans la théologie Égyptienne, ils auraient parlé longtemps ſans s'entendre ; ſi à quelqu'un des Sages conſultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu ; il ſe ferait fondé ſur l'ancienne inſcription de la ſtatue d'*Iſis : Je ſuis ce qui eſt ;* & cette autre : *Je ſuis tout ce qui a été & qui ſera ; nul mortel ne pourra lever mon voile ;* il aurait fait remarquer le globe placé ſur la porte du temple de Memphis, qui repréſentait l'unité de la nature divine ſous le nom de *Knef*. Le nom même le plus ſacré parmi les Égyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent *Y ha ho*. On le prononce diverſement ; mais *Clément d'Alexandrie* aſſure dans ſes ſtromates,

que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis*, étaient obligés de porter ſur eux le nom de *Y ha ho*, ou bien celui de *Y ha hou*, qui ſignifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la ſyllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encore plus de reſpect que le mot *allah*; car ils ſe ſervent d'*allah* dans la converſation, & ils n'emploient *hou* que dans leurs prières. Diſons ici en paſſant que, quand l'Ambaſſadeur Turc *Saïd Effendi* vit repréſenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

REVENONS. Les Prêtres d'Égypte nourriſſaient un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré : oui ; & les Romains eurent des oies ſacrées ; ils eurent des Dieux de toute eſpèce ; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaiſe percée, *Deum ſtercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum* : mais en reconnaiſſaient-ils moins le *Deum optimum maximum*,

le Maître des Dieux & des hommes ? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages ?

Ce qu'on doit ſur-tout remarquer de l'Égypte & de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la géométrie ; tout le reſte eſt une variation continuelle.

Les ſçavans diſputent & diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs Dieux dans pluſieurs ſimulacres. Ils ont tous raiſon ; il n'y a qu'à diſtinguer les temps & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf Apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Égyptiens adoraient des oignons : mais aucun hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon ſacré & un oignon Dieu ; on n'adore pas tout ce

qu'on place, tout ce que l'on conſacre ſur un autel. Nous liſons dans *Cicéron* que les hommes qui ont épuiſé toutes les ſuperſtitions ne ſont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux, & que c'eſt la ſeule abſurdité qui leur manque.

communion.

LA circonciſion vient-elle des Égyptiens, des Arabes, ou des Éthiopiens? Je n'en ſais rien. Que ceux qui le ſavent le diſent. Tout ce que je ſais, c'eſt que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient ſur le corps des marques de leur conſécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des ſoldats Romains. Là des ſacrificateurs ſe tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone*: ici ils ſe faiſaient Eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

CE n'eſt point du tout par un principe de ſanté que les Éthiopiens, les Arabes, les Égyptiens ſe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais ſi on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Éthiopien, qui, né hors de ſa patrie, n'avait point été circoncis: je peux aſſurer que ſon prépuce était préciſément comme les nôtres.

JE ne ſais pas quelle nation s'aviſa la

première de porter en proceſſion le *Kteis* & le *Phallum*, c'eſt-à-dire la repréſentation des ſignes diſtinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois ſacrée. Les Égyptiens eurent cette coutume ; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juſte que les prêtres offriſſent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Éthiopiens, les Arabes circoncirent auſſi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie ; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

QUAND les prêtres d'Égypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi ; mais avec le temps on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Égyptiens, avec une partie de leurs cérémo-

nies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Éthiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

Des mystères des Égyptiens.

Je suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Égyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse, *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car *Celse* dit aux chrétiens (1) : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choses des Égyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, le *lac* dont ils firent

(1) *Origene*, livre 8.

l'Achéron, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Égyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans les cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Égyptiens, ayant une fois établi ces myſtères, en conſervèrent les rites; car, malgré leur extrême légèreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*†, doit être l'ancienne prière.† *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'Univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.* ‡ V.p.218

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul Dieu reconnu par

‡ Te Superi colunt; observant inferi; tu rotas orbem; luminas solem; regis mundum; calcas Tartarum; tibi respondent sidera, gaudent lumina, redeunt tempora, serviunt elementa, tuo nutu spirant flamina, nutriuntur nubila, germinant semina, crescunt germina. Lib. XI. T.2.p.408.

les Égyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables ?

Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les iſles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſſène, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi

nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Égypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savans que moi le soin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puissans Empires, & que *Javan*, son petit-fils, peupla la Grèce en passant en Italie : que c'est de-là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure ; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croient rien.

Nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* est placé communément environ douze cents années avant la premiere olympiade. Le premier qui en parle est *Arcésilas*, cité par *Eusèbe*, dans sa *préparation évangélique*, & par *George le Sincelle.* La Grèce, dit-on, resta presque déserte deux

cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même temps il y avait un gouvernement établi à Sicyone, & dans Argos; on cite même les noms des premiers Magiſtrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Baſileis*, qui répond à celui de Princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion*, fils de *Prométhée*. La fable ajoûta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que *Deucalion*, & *Pyrrha*, qui refirent des hommes en jettant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le Jéſuite, un ſeul fils de *Noé* produiſit une race, qui, au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que, de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères,

C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reſte à peine ſix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plume, auſſi-bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pyrrha* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables, & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver, dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un évènement, était une démonſtration de la vérité de cet évènement? Quoi! parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi! *Cadmus* & ſa femme avaient été changés en ſerpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faiſaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Caſtor* & de *Pollux* à Rome démon-

trait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

SOYEZ ſûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiècles ; elle devient enfin ſacrée ; & on bâtit des temples à des chimères.

DANS les temps hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs ; les plus grands-hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, les *Phocions* ſont perſécutés, tandis que *Perſée*, *Bacchus*, & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

ON peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ſes récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

LES Athéniens, qui étaient épars dans un terrein très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Égyptien nommé *Cécrops*, chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premieres inſtitutions. Cela pa-

raît ſurprenant, puiſque les Égyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres Égyptiennes, à qui les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoûtèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une Nation a tiré ſes premières connaiſſances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des Marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis inſtruiſirent tant d'autres Nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au tems d'*Ogigès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux Arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne ſais quoi de plus aptitudes des grecs.

fin & de plus délié ; leur langage en eſt un témoignage ; car avant même qu'ils ſuſſent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mêlange harmonieux de conſonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

CERTAINEMENT le nom de *Knath*, qui déſigne les Phéniciens ſelon *Sanchoniaton*, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graïos*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olympie, ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Réhéboth. *Sophia*, la ſageſſe, eſt plus doux que *Shochemath* en Syriaque & en Hébreu. *Baſileus*, Roi, ſonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohaſduch*, *Niricaſſolahſſar*. *Joſeph* lui-même, dans ſon livre contre *Appien*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jéruſalem* ; c'eſt que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le goſier d'un Athénien ; & ce furent les *Grecs* qui changèrent *Hershalaïm* en *Jéruſalem*.

LES Grecs transformèrent tous les noms rudes Syriaques, Perſans, Égyp-

tiens. De *Coresh* ils firent *Cyrus* ; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Iſis* & *Oſiris* ; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les Barbares à prononcer comme eux, de ſorte que, du temps des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Égypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce ſont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des Brames ; l'Indus, *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs, en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle Architecture, la Sculpture perfectionnée, la Peinture, la bonne Muſique, la vraie Poëſie, la vraie éloquence, la maniere de bien écrire l'Hiſtoire, enfin la Philoſophie même, quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux Nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leurs maîtres.

L'Égypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne

Palmire en Arabie, n'eurent ces Palais, ces Temples réguliers & magnifiques, que lorſque les Souverains de ces pays appellèrent des Artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déja dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis, bâtie par les Perſes ; & les monumens de Balbek & de Palmire ſont encore, ſous leurs décombres, des chef-d'œuvres d'Architecture.

Des Légiſlateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'ame.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus ; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut Roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Machabées*, il eſt dit qu'*Alexandre* ſortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

MINOS vivait, à-peu-près, au tems où nous plaçons *Moïſe* ; & c'eſt même ce qui a donné au ſavant *Huet*, Evêque d'Avranche, quelque faux prétexte de ſoutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïſe* né ſur les confins de l'Égypte,

étaient la même perſonne ; ſyſtême qui n'a trouvé aucun partiſan, tout abſurde qu'il eſt.

Ce n'eſt pas ici une fable grecque ; il eſt indubitable que *Minos* fut un Roi légiſlateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'Antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent ſa naiſſance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homere* l'appelle dans l'Odyſſée *le ſage confident de Dieu. Flavien Joſeph* ne balance pas à dire qu'il reçut ſes loix d'un Dieu. Cela eſt un peu étrange dans un Juif qui ne ſemblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le ſien, à moins qu'il ne penſât comme les Romains ſes maîtres, & comme chaque premier peuple de l'Antiquité, qui admettait l'exiſtence de tous les Dieux des autres nations. marbres de Paros.

Il eſt ſûr que *Minos* était un légiſlateur très-ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers ; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi

réel que *Minos :* il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention ; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce, proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Cicéron*, dans ſon excellent livre ſur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les myſtères qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que longtemps après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'OPINION vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, mânes, ſouffle léger,

ame inconnue, ame incompréhensible, mais existânte; & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étoient admises dans toute la Grèce, dans les isles, dans l'Asie, dans l'Égypte.

LES Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'*Exode*: Ch. XX. v. 12.
*Honore ton père & ta mère, afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours sur la terre*; & le livre du Zend (porte 11) dit: *Honore ton père & ta mère, afin de mériter le Ciel.*

L'ÉVÊQUE *Warburton*, qui a démontré que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. *Arnauld*, dans son apologie de Port-Royal, s'exprime ainsi : *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est des plus communes, & qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'Ancien Testament n'étaient que temporelles & terrestres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que, si les Perses, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Égyptiens, les Grecs, croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire; que, si tous les législateurs de l'Antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, *Moïse* pouvait bien en user de même; que, s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que, s'il les savait, & les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que Dieu, dont *Moïse* était l'organe, daignait se proportionner à la grossièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse; &, respectant toujours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'histoire des hommes.

Des Sectes des Grecs.

Il paraît que chez les Égyptiens, chez les Persans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de Philosophie. Les Prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appellait

la ſageſſe n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce, plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'eſſor à ſes idées; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que, de nos jours, la nation Anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Liberté de conscience.

Les Stoïques admîrent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les Épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes; & on laiſſa les Épicuriens en paix, comme ils y laiſſaient les Dieux.

Ame universelle.

Les écoles retentirent, depuis *Thalès* juſqu'au temps de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes Philoſophiques, qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième ſiècle où

nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas ; tous les Philoſophes étaient inintelligibles : il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon-ſens, & s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée : *De la ſubſtance indiviſible & de la diviſible, Dieu compoſa une troiſième eſpèce de ſubſtance au milieu des deux, tenant de la nature* du même & de l'autre ; *puis prenant ces trois natures enſemble, il les mêla toutes en une ſeule forme, & força la nature de l'ame à ſe mêler avec la nature* du même ; *& les ayant mêlées avec la ſubſtance, & de ces trois ayant fait un ſuppôt, il le diviſa en portions convenables ; chacune de ces portions était mêlée* du même & de l'autre ; *& de la ſubſtance il fit ſa diviſion.*

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raiſonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à ſon école.

Ce galimathias du bon *Platon* n'em-

pêche pas qu'il n'y ait de temps en temps de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encore moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la Philosophie, mais à toutes les Religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée*; on la retrouve cent fois dans *Homère*: tous les autres Dieux

ſont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perſes, aux Génies des autres nations orientales. Tous les Philoſophes, excepté les Stratoniciens & les Épicuriens, reconnurent l'Architecte du monde, le *Demiurgos.*

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelque être qu'on croyait au-deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le ſoleil, ſoit la lune, ou les étoiles; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême maître des élémens & des autres Dieux; & que toutes les nations policées, depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de Philoſophes euſſent une opinion contraire.

De Zaleucus & de quelques autres Légiſlateurs.

J'OSE ici défier tous les Moraliſtes & tous les Légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait avant

Pythagore, & qui fut le premier Magiſtrat des Locriens.

TOUT Citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'Univers, pour être convaincu que le haſard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal, perſuadé que Dieu ne peut être bien ſervi par les pervers, & qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de ſomptueuſes offrandes. La vertu ſeule, & la diſpoſition conſtante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juſte dans ſes principes & dans la pratique; c'eſt ainſi qu'on ſe rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur Citoyen celui qui abandonne la fortune pour la juſtice; mais ceux que leurs paſſions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des Dieux, & de penſer ſouvent aux jugemens ſévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils

aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

CHACUN doit donc ſe conduire, à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie; mais, ſi un mauvais Génie le porte au crime, qu'il fuye aux pieds des Autels; qu'il prie le Ciel d'écarter loin de lui ce Génie malfaiſant; qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras des gens-de-bien, dont les conſeils le rameneront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple & ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé d'enthouſiaſme & de ces figures giganteſques, que le bon-ſens déſavoue.

CHARONDAS, qui ſuivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platons*, les *Cicérons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien*, qui eut le malheur d'abandonner la Religion Chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien*,

le ſcandale de notre Egliſe & la gloire de l'Empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir ; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un Empereur eſt d'imiter Dieu : l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'Antiquité apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables ; qu'ils ſachent diſtinguer les loix des plus ſages Magiſtrats, les uſages ridicules des peuples ; qu'ils ne diſent point : on inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges ; donc tous les Magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés, & des trompeurs. C'eſt comme s'ils diſaient : il y a des Bonzes à la Chine qui abuſent la populace ; donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays le vulgaire eſt imbécile,

ſuperſtitieux, inſenſé ? N'y a-t-il pas eu des convulſionnaires dans la patrie du chancelier de *l'Hôpital*, de *Charron*, de *Montagne*, de *la Motte le Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu?* N'y a-t-il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands-hommes ?

De Bacchus.

Excepté les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zephire* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité ; c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionyſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de nations

en parlent, ainſi que d'*Hercule*; on à cé-lébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus*, ainſi qu'un *Hercule*.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Égypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, *Bacchus*, ainſi qu'*Hercule*, était reconnu pour un demi-Dieu; qu'on célébrait leurs fêtes; qu'on leur attribuait des miracles; qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres Juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du temps de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cent trente ans avant notre ère. Or avant ce temps l'orient & l'occident retentiſſaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne, que les pères de l'Égliſe ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* paſſent tous deux pour avoit cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* était un Égyptien élevé dans l'Arabie heureuſe. Les vers orphiques diſent qu'il fut

ſauvé des eaux dans un petit coffre; qu'on l'appella *Miſem* en mémoire de cette aventure, qu'il fut inſtruit des ſecrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait, qu'il paſſa la mer rouge à pied ſec, comme *Hercule* paſſa depuis dans ſon gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que, quand il alla dans les Indes, lui & ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit, qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il écrivit ſes loix ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant, après cela, que pluſieurs ſavans hommes, & ſur-tout *Bochart* & *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* eſt une copie de *Moïſe* & de *Joſué*. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance: car *Bacchus* s'appellait chez les Égyptiens *Arſaph*; & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïſe*, on y trouve celui d'*Oſaſirph*.

ENTRE ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de *Moïſe* ne ſoit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations longtemps avant que l'hiſtoire de *Moïſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïſe* avant *Longin* qui vivait ſous l'Empereur *Aurélien* ; & tous avaient célébré *Bacchus*.

IL paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi Juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance ; livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le Roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire ; livre preſqu'entièrement perdu pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Chaldée & dans le reſte de l'Aſie ; livre reſtauré enſuite par *Eſdras* dans les temps floriſſans d'Athènes, & des autres républiques de la Grèce ; temps où les myſtères de *Bacchus* étaient déja inſtitués. ##

DIEU permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de

Les payens opposèrent Bacchus à Moïse, ainsi qu'ils opposèrent Appollonius de Tiane à Jésus.

Moïse à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le savant Évêque d'Avranche, frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïse* était non-seulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Osiris* des Égyptiens. Il ajoûte même (1), pour allier les contraires, que *Moïse* était aussi leur *Typhon*; c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le diable reconnus en Égypte.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que *Zoroastre*. Il est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Persée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'est que *Virgile* a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïse* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* est encore meilleure : c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent pour adorer un

---

(1) Proposition 4, pag. 79 & 87.

âne. *Huet* ajoûte, pour dernière confirmation, que la verge de *Moïſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape* (1).

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voila ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas, à la vérité, géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit les dernières années de ſa vie, & qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes connaiſſances.

Des métamorphoſes chez les Grecs, recueillies par Ovide.

L'opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déja vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bien-tôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de

(1) *Huet*, pag. 110.

peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déja dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pythagoricien, un brame, un Chaldéen, un Égyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Égypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie ; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des temps très-poſtérieurs écrivent que *Nabuchodonoſor* fut changé en bœuf ; ſans compter la femme de *Loth* tranſformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies ſous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guères ſe communiquer à nous qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pout jouir de *Léda*. Mais ces cas ſont rares ; & dans toutes les religions la Divinité prend toujours la figure humaine, quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des Dieux, s'ils ſe préſentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux ſe métamorphoſèrent preſque par-tout ; &, dès que nous fûmes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteſte encore parmi-nous cette métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : un Dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère, qui a oſé en douter, a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraie. Vous n'auriez d'autre reſſource que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle ; qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture : mais

la famille ne s'expoſera pas à cet examen ; elle vous ſoutiendra avec les Prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puis qu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête : &, ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux Dieux qui engroſſent les filles.

De l'idolâtrie.

Après avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au haſard. Le terme qui répond à *idolâtrie* ne ſe trouve dans aucune langue ancienne ; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu ſuprême de la nature.

nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Égyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis*, qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, faiſait aux hommes ; pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des Sculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer

des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues; & leurs peuples, adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

MAIS, en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babylone était le maître, le Dieu, le Créateur du monde? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même? n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte Religion avec les uſages antiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? Ce ſont des ornemens emblématiques dans nos Temples. Nous les adorons ſi peu, que, quand ces ſtatues ſont de bois, on s'en chauffe, dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les Réformés croient que les Catholiques ſont idolâtres; mais les Catholiques ne ceſ-

Catholiques.

ſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croye que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce *Jupiter*, qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olympe. Toutes les prières étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent, que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la Religion de l'État. Quelque vieille imbécile n'aura pas diſtingué la ſtatue & le Dieu; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les Magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces

ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent Dieu le père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que Dieu n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas Dieu le père.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les dèmi-Dieux, les Dieux, & le maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la Chrétienté eſt donc idolâtre auſſi; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul Poète, un ſeul Philoſophe, un ſeul homme d'État qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables : les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace*, en faiſant parler cet épouvantail, lui fait dire : *J'étais au-*

trefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu, &c. Le commentateur cite le Prophète *Baruch*, pour prouver que, du temps d'*Horace*, on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes, en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois, dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

IL est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les Prêtres d'Égypte portaient en procession ; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple +; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc, dans le temple des Juifs, & dans les nôtres, on a respecté des sta-

+ c'était violer la lettre du décalogue.

tues ſans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations? Ou nous devons les abſoudre, ou elles doivent nous accuſer.

Des Oracles.

Il eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un évènement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée, conduite par un Chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un Capitaine imprudent, ſuivi de peu de troupes mal armées, mal poſtées, & dont vous ſavez que la moitié le trahit; vous prédiſez que ce Capitaine ſera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement; vous les avez obſervé ſortans l'un & l'autre de la maiſon paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille ſera enceinte; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions ſe réduiſent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui ſe ſont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée eſt celle que fit

ce traître *Flavien Joſephe* à *Veſpaſien* & *Titus* ſon fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Veſpaſien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, & *Néron* déteſté de tout l'Empire. Il oſe, pour gagner les bonnes graces de *Veſpaſien*, lui prédire, au nom du Dieu des Juifs (1), que lui & ſon fils ſeront Empereurs. Ils le furent en effet; mais il eſt évident que *Joſephe* ne riſquait rien. Si *Veſpaſien* ſuccombe un jour en prétendant à l'Empire, il n'eſt pas en état de punir *Joſephe*; s'il eſt Empereur, il le récompenſe, &, tant qu'il ne règne pas, il eſpère régner. *Veſpaſien* fait dire à ce *Joſephe*, que, s'il eſt Prophète, il devait avoir prédit la priſe de Jotapat, qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Joſephe* répond, qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien ſurprenant. Quel Commandant, en ſoutenant un ſiége dans une petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place ſera priſe?

Il n'était pas bien difficile de ſentir qu'on pouvait s'attirer le reſpect &

(1) *Joſeph*, liv. 3, chap. 28.

l'argent de la multitude en faiſant le Prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque ſaurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas aſſez de ne prédire qu'en ſon propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité: & depuis les Prophètes de l'Égypte, qui s'appellaient *les voyans*, juſqu'à *Ulpius*, Prophète du mignon de l'Empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de Charlatans ſacrés, qui firent parler les Dieux pour ſe moquer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir, tantôt par une réponſe ambiguë qu'ils expliquaient enſuite comme ils voulaient; tantôt en corrompant des domeſtiques, en s'informant d'eux ſecrettement des aventures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces Prophètes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir; c'eſt l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajoûterai rien ici à ce que le ſavant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* ſon rédacteur, ont dit des oracles. Ils

ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie ; & le Jéſuite *Balthus* montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contre eux la vérité des oracles payens, par les principes de la Religion Chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les Diables de l'Enfer, pour venir faire ſur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces Diables diſaient vrai, & en ce cas il était impoſſible de ne les pas croire ; & Dieu lui-même appuyant toutes les fauſſes religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'univers entre les bras de ſes ennemis : ou ils diſaient faux ; & en ce cas Dieu déchainait les Diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus abſurde.

L'ORACLE le plus fameux fut celui de Delphes. On choiſit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inſpirées, c'eſt-à-dire, à proférer de bonne-foi le galimathias que les Prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait ſur un trépied poſé dans l'ouverture d'un trou dont il

ſortait une exhalaiſon prophétique. L'eſprit divin entrait ſous la robe de la Pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'eſt la raiſon pour laquelle l'Oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de ſon crédit.

Les divinations, les augures, étaient des eſpèces d'oracles, & ſont, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin, qui ne pouvait ſe paſſer de temple & de Prêtres ; & rien n'était plus aiſé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons ; on prédit par le vol des oiſeaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par de petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & ſouvent même par un pur enthouſiaſme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? Ce fut le premier frippon qui rencontra un imbécile.

La plupart des prédictions étaient

comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourrait-il dans l'année : c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite. Une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée : voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas ; car ſi quelque évènement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée : ſi les évènemens ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'ALMANACH de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point : mais un vent du nord fait geler quelques vignes ; c'eſt ce qui a été prédit par *Matthieu Laenſberg*. Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir : auſſi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les aſtrologues le traitent même de petit eſprit, & de méchant raiſonneur.

LES ſunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du *Koran* de *Mahomet*. L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vé-

nération chez les Arabes, elle signifie l'œuil du taureau; cela voulait dire que l'œuil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que, comme un taureau, il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'ARBRE acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; *Mahomet* est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bétises subtiles; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croient; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leurs temps dans l'*Iliade* & dans l'*Odyssée*; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'*Alcoran*.

LA plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu, qui avait été trompé, attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu; il

eſpérait qu'une autrefois l'oracle s'accomplirait. Ainſi preſque toute la terre s'eſt nourrie d'illuſion. Il n'y eut preſque point de peuple qui ne conſervât dans ſes archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'aſſurait de la conquête du monde, c'eſt-à-dire, des nations voiſines ; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, auſſi-tôt après ſa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre preſque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déſerte, & la Pétrée, eſpérèrent, comme les autres peuples, d'être les maîtres de l'Univers, fondés ſur mille oracles que nous expliquons dans un ſens myſtique, & qu'ils entendaient dans le ſens littéral.

Des Sibylles chez les Grecs, & de leur influence ſur les autres nations.

LORSQUE preſque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui, ſans être attachées à aucun temple, s'aviſèrent de prophétiſer pour leur compte. On les appella *Sibylles*, mot grec de la dialecte de Laconie, qui ſignifie conſeil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays:

On ſait aſſez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jetta au feu les ſix premiers livres, & exigea autant d'argent des trois reſtans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conſervés à Rome, juſqu'au temps de *Sylla*, & furent conſumés dans un incendie du Capitole.

MAIS comment ſe paſſer des prophéties des Sibylles ? On envoya trois Sénateurs à Érytre, ville de Grèce où l'on gardait précieuſement un millier de mauvais vers grecs, qui paſſaient pour être de la façon de la Sibylle *Érytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La Sibylle *Érytrée* avait tout prédit. Il en était de ſes prophéties comme de celles de *Noſtradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque évènement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la Sibylle.

AUGUSTE, qui craignait avec raiſon qu'on ne trouvât dans cette rapſodie quelques vers qui autoriſeraient des conſpirations, défendit ſous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des

vers Sibyllins; défenſe digne d'un tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les vers Sibyllins furent reſpectés plus que jamais, quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans ſon églogue ſur la naiſſance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Druſus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant, qui mourut bien-tôt après, ramenerait le ſiècle d'or. La Sibylle *Érytrée* avait, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguſte*, ou à ſon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la Sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les grands; les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles de Sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers Chrétiens, trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *S. Juſtin* paſſent pour être les premiers qui eurent le malheur de

soutenir cette imposture. *S. Justin* cite des oracles de la Sibylle de Cumes, débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'*Istape*, & prétendait que sa Sibylle avait vécu du temps du déluge (1). *S. Clément d'Alexandrie*, dans ses Stromates, assure que l'Apôtre *S. Paul* recommande dans ses Épitres *la lecture des Sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.*

Il faut que cette Épitre de *S. Paul* soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des Épîtres de *S. Paul.* Il courait, dans ce temps-là, parmi les Chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les Prophéties de *Jaldabasth*, celles de *Seth*, d'*Énoch* & de *Kam*; la pénitence d'*Adam*, l'histoire de *Zacharie*, père de *S. Jean*; l'Évangile des Égyptiens; l'Évangile de *S. Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; l'Évangile d'*Ève*, l'Apocalypse d'*Adam*, les lettres de *Jésus-Christ*, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragmens ensevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'Église Chrétienne était alors par-

(1) *Strom.* Liv. 6.

tagée en ſociété judaïſante, & ſociété *judaisam, non—* non judaïſante. Ces deux étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante *50 évangiles* Évangiles juſqu'au Concile de Nicée ; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *l'enfance*, & de *Nicodème*. On forgea ſur-tout des vers attribués aux anciennes Sibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles Sibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le Chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs Sibyllins, qui annonçaient *Jéſus-Chriſt* ; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Ieſous Chriſtos uïos Soter*, étaient, l'une après l'autre, le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert ;
Et, en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner, en faveur du Chriſtianiſme, le ſens des vers de

la quatrième églogue de *Virgile :*

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les temps de la Sibylle enfin ſont arrivés :
Un nouveau rejetton deſcend du haut des Cieux.

CETTE opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'Égliſe, que l'Empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un Empereur parlait, il avait ſûrement raiſon. *Virgile* paſſa long-temps pour un Prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des Sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet ſæclum in favillâ,
Teſte David cum Sibyllâ.

Il mettra l'Univers en cendres,
Témoin la Sibylle, & David.

PARMI les prédictions attribuées aux Sibylles, on faiſait ſur-tout valoir le règne de mille ans, que les Pères de l'Égliſe adoptèrent jùſqu'au temps de *Théodoſe ſecond.*

CE règne de *Jéſus-Chriſt*, pendant mille ans ſur la terre, était fondé d'abord ſur la prophétie de *S. Luc*, (ch. 21.) prophétie mal entendue, que *Jéſus-Chriſt viendrait dans les nuées,*

dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée. La génération avait passé; mais *S. Paul* avait dit aussi dans sa première Épître aux Thessaloniciens, ch. 4.

NOUS vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déja dans le sommeil.

CAR, aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'Archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jésus-Christ, *ressusciteront les premiers.*

PUIS, nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

IL est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des disciples de *Christ*, avait été long-temps un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse

avait dit aussi, chap. 20, que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jésus-Christ.*

On s'attendait donc à tout moment que *Jésus-Christ* descendrait du Ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les Chrétiens devaient se réjouir avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse. *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du Ciel parée comme une épousée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte.... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau.... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de douze mille stades ; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur sont égales.... Il en mesura aussi la muraille, qui est de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction : mais on voulut encore avoir pour garant une Sibylle, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *Saint Justin* dans son

dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en eſt convenu*, *& que* Jéſus *doit venir dans cette Jeruſalem boire & manger avec ſes diſciples.*

SAINT *Irénée* ſe livra ſi pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *Saint Jean l'*Evangéliſte ces paroles : *Dans la nouvelle Jeruſalem chaque ſep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raiſin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des ſaints vendangeurs cueillera un raiſin, le raiſin voiſin lui dira : prends-moi, je ſuis meilleur que lui* (1).

CE n'était pas aſſez que la Sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accompliſſement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jéruſalem nouvelle deſcendre du Ciel pendant quarante nuits conſécutives.

TERTULLIEN s'exprime ainſi (2) : *Nous confeſſons que le royaume nous eſt promis pour mille ans en terre, après la réſurrection, dans la cité de Jéruſalem apportée du Ciel ici-bas.*

---

(1) *Irénée*, ch. 35, liv. 5.
(2) *Tert.* contre *Marcion*, liv. 3.

C'EST ainſi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choſes extraordinaires, a perverti le ſens-commun dans tous les temps. C'eſt ainſi qu'on s'eſt ſervi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion Chrétienne fut d'ailleurs ſoutenue par des raiſons ſi ſolides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Égliſe parvint par dégrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Des miracles.

REVENONS toujours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire: & cela eſt ſi vrai que, ſi-tôt que le beau, le ſublime eſt commun, il ne paraît plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, & à ce pot plus grand qu'une Égliſe, fait pour cuire ce chou.

QUELLE idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait *choſe admirable*? Nous avons dit: c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi

l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficuté aux vrais miracles, opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bonſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que Dieu dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'Univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que Dieu, étant immuable, ſes loix le ſont auſſi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter*, en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorſqu'elle devait être de dou-

ze, il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais, comme les mêmes phénomènes du Ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent ſe remettre chacune à leur place, que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort : ſans quoi, ce ne ſerait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encore, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si l'Être éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut-être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le Créateur & le maître de tout puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Être éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolite*, *Herès*, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'Univers oublie le soin de cet Univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de notre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux

Égyptiens, aux nations Asiatiques : les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées ; si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous ; si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends garde à toi. Pline*, dans son livre 8, dit qu'un chien parla, lorsque *Tarquin* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suetone*, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner *Domitien : estai panta kalos*, c'est fort bien fait, *tout est bien.* C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olympe. Ainsi, au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation ; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le

champ une fauſſe quittance.

Il eſt vrai que nous ne voyons guères de morts reſſuſcités chez les Romains ; ils s'en tenaient à des guériſons miraculeuſes. Les Grecs, plus attachés à la métempſycoſe, eurent beaucoup de réſurrections. Ils tenaient ce ſecret des Orientaux, de qui toutes les ſciences & les ſuperſtitions étaient venues.

De toutes les guériſons miraculeuſes les plus atteſtées, les plus authentiques ſont celles de cet aveugle à qui l'Empereur *Veſpaſien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'uſage de ſes membres. C'eſt dans Alexandrie que ce double miracle s'opère ; c'eſt devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Égyptiens. C'eſt ſur ſon tribunal que *Veſpaſien* opère ces prodiges. Ce n'eſt pas lui qui cherche à ſe faire valoir par des preſtiges, dont un Monarque affermi n'a pas beſoin. Ce ſont ces deux malades, eux-mêmes, qui, proſternés à ſes pieds, le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guériſon n'eſt pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés inſiſtent : *Sérapis* leur eſt apparu ; *Sérapis* leur a dit qu'ils ſeraient guéris par *Veſpaſien*. Enfin il

ſe laiſſe fléchir, il les touche ſans ſe flatter du ſuccès. La Divinité, favorable à ſa modeſtie & à ſa vertu, lui communique ſon pouvoir; à l'inſtant l'aveugle voit & l'eſtropié marche. Alexandrie, l'Égypte, tout l'Empire, applaudiſſent à *Veſpaſien* favori du Ciel. Le miracle eſt conſigné dans les archives de l'Empire, & dans toutes les hiſtoires contemporaines. Cependant, avec le temps, ce miracle n'eſt cru de perſonne, parce que perſonne n'a intérêt de le ſoutenir.

Si l'on en croit je ne ſais quel Écrivain de nos ſiècles barbares, nommé *Helgaut*, le Roi *Robert*, fils de *Hugues-Capet*, guérit auſſi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompenſe de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confeſſeur de ſa femme & des Chanoines d'Orléans, accuſés de ne pas croire l'infaillibilité & la puiſſance abſolue du Pape, &, par conſéquent, d'être Manichéens: ou, ſi ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit, pour avoir couché avec la Reine ſa femme.

Les Philoſophes ont fait des mira-

cles comme les Empereurs & les Rois. On connaît ceux d'*Apollonios* de *Thyane*; c'était un Philoſophe Pythagoricien, tempérant, chaſte, & juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les Mages & chez les Bracmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant toujours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux Dieux eſt admirable. *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul enthouſiaſme; ſes diſciples en eurent : ils lui ſuppoſèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate*. Les Thyanéens le mirent au rang des demi-Dieux, & les Empereurs Romains approuvèrent ſon apothéoſe. Mais, avec le temps, l'apothéoſe d'*Apollonios* eut le ſort de celui qu'on décernait aux Empereurs Romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut auſſi déſerte que le *Socrateion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Apollonius de Thyane.

Les Rois d'Angleterre, depuis *Saint Edouard*, juſqu'au Roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle,

celui de guérir les écrouelles que les Médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

Des temples.

On n'eut pas un temple, si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Persans qui révéraient les astres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le Ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone passe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les Brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne parait pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire ; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à

celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique, lorſque *Salomon*, aidé par *Hiram*, bâtit le ſien. *Hérodote*, qui voyagea chez les Tyriens, dit que de ſon temps les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Égypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Ménès* vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Égyptiens euſſent élévé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Iſis* leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes ce que dit *Hérodote* au livre ſecond ; il prétend qu'excepté les Égyptiens & les Grecs, tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maitreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guères poſſible que chez tant

de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les Prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en uſaient les Prêtres Juifs, & d'autres; mais que les Prêtres Égyptiens, n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps ſans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déja vu que, quand les Juifs habitèrent les déſerts à l'orient du lac Aſphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Rempham*, du Dieu *Moloc*, du Dieu *Kium*, comme le diſent *Jérémie*, *Amos* & *Saint Étienne*.

C'est ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites nations du déſert. Cet uſage doit être le plus ancien de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux

portatifs que vint la coutume des pro- *processions.*
ceſſions qui ſe firent chez tous les peuples : car il ſemble qu'on ne ſe ſerait pas aviſé d'ôter un Dieu de ſa place dans ſon temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un ſacrilège, ſi l'ancien uſage de porter ſon Dieu ſur un charriot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſûreté les choſes ſacrées. Ainſi le palladium était dans la fortereſſe de Troye, les boucliers deſcendus du Ciel ſe gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſième livre des Rois que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large ; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maiſon, étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en-dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les Prêtres logeaient

dans des appentis de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris *Michel Ange* & *Bradamante.* Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs dégrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le sanctuaire, long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples ; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations ; le plus beau des temples est celui où les hom-

mages les plus purs lui ſont offerts.

La plupart des commentateurs ſe ſont donné la peine de deſſiner cet édifice chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que, les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait ſe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'un peuple privé des Arts, ne tint pas contre *Nabuzardam*, l'un des Capitaines du Roi de Babylone, que nous nommons *Nabuchodonoſor.*

Le ſecond temple, bâti par *Néhémie*, fut moins grand & moins ſomptueux. Le livre d'*Eſdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reſte était de ſimple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie fortereſſe. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joſephe*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée. Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée

d'un très-gros mur ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia, qu'il fortifia encore, de ſorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs oſèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, juſqu'à ce qu'un ſoldat Romain ayant jetté une ſolive enflammée dans l'intérieur de ce Fort, tout prit feu à l'inſtant; ce qui prouve que les bâtimens, dans l'enceinte du temple, n'étaient que de bois du temps d'*Hérode*, ainſi que ſous *Néhémie*, & ſous *Salomon*.

Ces bâtimens de ſapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joſephe*. Il dit que *Tite*, étant entré dans le ſanctuaire, l'admira, & avoua que ſa richeſſe paſſait ſa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant ſur des monceaux de morts, s'amuſât à conſidérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long, tel qu'était le ſanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le Capitole fût ſurpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très-ſaint, ſans doute; mais un ſanctuaire de vingt coudées de long n'avait

pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Éphèſe, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

JOSEPHE, dans ſa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raiſonnement ne paraît pas concluant; car ſi les Juifs avaient eu ſept ou huit cent milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils paſſaſſent leur vie à voyager pour aller ſacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il ſuit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne ſuit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La ſuperſtition a toujours une mauvaiſe logique.

D'AILLEURS, comment *Joſephe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorſqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolomée Philométor* le temple aſſez connu de l'*Onion*, à Bubaſte en Égypte?

De la magie.

QU'EST-CE que la magie? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature; c'eſt la choſe impoſſible: auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le

mot eſt venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Chaldée. Ils en ſavaient plus que les autres ; ils recherchaient la cauſe de la pluie & du beau temps ; & bien-tôt ils paſſèrent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient Aſtronomes ; les plus ignorans & les plus hardis furent Aſtrologues. Un évènement arrivait ſous la conjonction de deux planètes : donc ces deux planètes avaient cauſé cet évènement ; & les Aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en ſonge leurs amis mourans ou morts ; les magiciens faiſaient apparaître les morts.

Astrologues

AYANT connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils fiſſent deſcendre la lune ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en faiſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. *Clément d'Aléxandrie*, dans ſes Stromates, livre 5, dit que, ſuivant un ancien Auteur, *Moïſe* prononça le nom *Ihaho*, ou *Jehovah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du Roi d'Égypte *Phara Nekefr*, que ce Roi en mourut ſur le champ.

ENFIN, depuis *Jannès* & *Membrès*,

qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la Maréchale d'*Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul temps ſans ſortilège.

LA Pythoniſſe d'Endor, qui évoqua l'Ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue; il eſt vrai qu'il eſt fort étrange que ce mot de *Python*, qui eſt grec, fût connu des Juifs du temps de *Saül*. Pluſieurs Savans en ont couclu que cette hiſtoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs, après *Alexandre*; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici.

REVENONS à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le Sabbath des ſorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert; ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique (chap. 17.) Sabbath.

IL n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

LES Romains, tout éclairés qu'ils

étaient du temps d'*Auguste*, s'infatuaient encore des sortilèges tout comme nous. Voyez l'Églogue de *Virgile*, intitulée *Pharmaceutria.*

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

* * *

His ego sæpè lupum fieri & se condere silvis
Mœrin, sæpè animas imis exire sepulcris.

Mœris devenu loup, se cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un sorcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette Églogue.

HORACE reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles sortilèges. Les premières têtes de la République furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Philtre

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce; les Juifs étaient en possession de les vendre aux Dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un ſiècle qu'elles ſont décréditées. Des Miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh! mes amis, que ne reſtiez-vous dans votre patrie? Vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de ſottiſes.

Jugemens contre des sorciers.

Vous auriez vu des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire ſorciers, & des Juges aſſez imbéciles & aſſez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vu une juriſprudence établie en Europe ſur la magie, comme on a des loix ſur le larcin & ſur le meurtre ; juriſprudence fondée ſur les déciſions des Conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'eſt que les peuples, voyant que la Magiſtrature & l'Égliſe croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement perſuadés de ſon exiſtence ; par conſéquent, plus on pourſuivait les ſorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur ſi funeſte & ſi générale ? De l'ignorance ; & cela prouve que ceux qui dé-

trompent les hommes ſont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le conſentement de tous les Sages était, non pas une preuve, mais une eſpèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! tous les Sages ne croyaient-ils pas, avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde ?

Aucun peuple n'eſt en droit de ſe moquer d'un autre peuple. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend Père en diable*, parce qu'on enſeignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Eſpagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs ſorciers.

La France eſt peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui penſaient être ſorciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlaſſent.

Des victimes humaines.

Les hommes auraient été trop heureux, s'ils n'avaient été que trompés ; mais le temps, qui tantôt corrompt les uſages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le ſang des animaux ſur les autels, des Prêtres bouchers, accoutumés au ſang, paſſèrent des animaux aux hommes ; & la ſuperſtition, fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de ſa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, ſous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier ſacrifice de cette nature, ſi l'on en croit les fragmens de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jéhud*, chez les Phéniciens, qui fut immolé par ſon père *Hillu*, environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands États étaient déja établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Égypte étaient très-floriſſantes ; & déja, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauſtes s'établirent dans preſque toute la terre. *Pau-*

ſanias prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet uſage fût reçu du temps de la guerre de Troye, puiſqu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'Ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il oſé dire une choſe ſi horrible ; n'aurait-il pas craint de révolter tous ſes lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage ?

Je ne parle pas du ſacrifice d'*Iphigénie*, & de celui d'*Idamante*, fils d'*Idoménée* : vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolaſſent des étrangers.

Si nous deſcendons à des temps plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie ; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une veſtale. C'eſt *Plutarque* qui nous l'apprend dans ſes queſtions ſur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druïdes brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'oſier : des ſorciè-

res, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du ſang qui coulait de la bleſſure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les Prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille, ou le fils aîné de la maiſon pour lui arracher le cœur ſaintement ſur une pierre conſacrée, on aurait bientôt fini par immoler les Prêtres eux-mêmes. Il eſt très-probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, & où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne ſe brulaient pas toujours ſur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de temps immémorial, & font encore cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* dit qu'on

les empalait autour du cadavre royal ; mais il ne parait point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré long-temps.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Égypte, qui ſoit venu par ordre exprès de Dieu immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas, égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réſerver que les petites filles ; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon Dieu, quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été inſpirés. Notre ſainte Égliſe, qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres Juifs ont été dictés par le Dieu créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

Il eſt vrai que notre faible entende-

ment ne peut concevoir dans Dieu une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu : ce n'eſt pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, le Prêtre *Samuel* couper en morceaux le Roi *Agag*. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraélites ayant trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles Vierges, *Moïſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moïſe* était gendre du grand Prêtre des Madianites *Jéthro*,

qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

LE même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jéricho dévoué a l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes; qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde*, & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple; que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï; qu'il immola au Seigneur trente & un Rois du pays, tous ſoumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers temps, ſi ce n'eſt peut-être la Saint-Barthelemi & les maſſacres d'Irlande.

CE qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs aient trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu des rochers, & que perſonne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumières de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les étranges évènemens

de

de l'antiquité, & ſur les raiſons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

Des myſtères de Cérès Éleuſine.

DANS le cahos des ſuperſtitions populaires qui auraient fait de preſque tout le globe un vaſte repaire de bêtes féroces, il y eut une inſtitution ſalutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiſſement ; ce fut celui des myſtères & des expiations. Il était impoſſible qu'il ne ſe trouvât des eſprits doux & ſages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eut des Philoſophes qui tâchaſſent de ramener les hommes à la raiſon & à la morale.

CES ſages ſe ſervirent de la ſuperſtition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morſures : on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

ON ne connaît plus les myſtères de *Zoroaſtre*. On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis* ; mais nous ne pouvons

douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future ; car *Celſe* dit à *Origène* (livre 8) : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles ! & tous les Miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'UNITÉ de Dieu était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encore la prière des Prêtreſſes d'*Iſis* conſervée dans *Apulée*. *Les puiſſances* v.p. 139. *Céleſtes te ſervent ; les Enfers te ſont ſoumis ; l'Univers tourne ſous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les Aſtres répondent à ta voix ; les ſaiſons reviennent à tes ordres ; les Élémens t'obéiſſent.*

LES cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confeſſaient & les expiaient : on jeûnait , on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrettes ſous la religion du ſerment pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de Tragédies , dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands-hommes de

l'Antiquité, les *Platons*, les *Cicérons* ont fait l'éloge de ces myſtères, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-ſavans hommes ont prouvé que le ſixième livre de l'*Énéïde* n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Demiourgos*, qui repréſentait le Créateur; mais il fait voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfans que leurs parens avaient laiſſé périr; & c'était un avertiſſement aux pères & aux mères. *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens, &c.* Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les champs Élyſées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les Héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au Ciel. Toute Religion adopta un jardin pour la demeure des Juſtes; & même quand les Eſſéniens, chez le peuple Juif, reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer:

car pour les Pharisiens, ils adoptèrent la métempsycose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'Histoire sacrée de *Jésus-Christ* parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant : Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin (1). Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien ; c'est une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un Dieu suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéïsme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *S. Joseph*, aux autres saints le même culte qu'à Dieu le père. Il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup ; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus

(1) *Luc.* chap. 23. v. 43.

raiſonnables, la diſtance infinie qui eſt entre Dieu & les créatures. C'eſt préciſément ce que firent les myſtagogues. Les participans aux myſtères s'aſſemblaient dans le Temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur apprenait, qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduiſant *Triptolème* ſur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* miſſent l'agriculture en honneur.

Cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée*. *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'Univers; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux des mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère*; il faut convenir que, du moins pour le ſens, ils valent beaucoup mieux que l'*Iliade* & l'*Odyſſée* entière.

Le ſavant Evêque *Warburton*, quoique très-injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup

de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du polythéïſme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure* dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre*, lui-même, ayant obtenu en Égypte de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même temps de brûler ſa lettre après l'avoir lûe, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infâmes, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore ſans réplique, que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes,

c'eſt la formule par laquelle on congédiait l'aſſemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots Phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & ſoyez purs*. Enfin pour dernière preuve, c'eſt que l'Empereur *Néron*, coupable de la mort de ſa mère, ne put être reçu à ces myſtères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout Empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozime* dit auſſi que *Conſtantin* ne put trouver de Prêtres Payens qui vouluſſent le purifier & l'abſoudre de ſes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme Payens, Gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les Prêtres avaient des uſages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils verſaient quelquefois le ſang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, mépriſés & déteſtés par les ſages.

Cette religion pure conſiſtait dans l'aveu de l'exiſtence d'un Dieu ſuprême, de ſa providence & de ſa juſtice. Ce qui défigurait ces myſtères, c'était, ſi l'on en croit *Tertullien*, la cérémo-

nie de la régénération. Il fallait que l'initié parût reſſuſciter ; c'était le ſymbole du genre nouveau de vie qu'il devait embraſſer. On lui préſentait une couronne, il la foulait aux pieds ; l'hiérophante levait ſur lui le couteau ſacré : l'initié qu'on feignait de frapper feignait auſſi de tomber mort ; après quoi, il paraiſſait reſſuſciter. Il y a encore chez les Francs-Maçons un reſte de cette ancienne cérémonie.

PAUSANIAS, dans ſes arcadiques, nous apprend que dans pluſieurs Temples d'*Eleuſine* on flagellait les pénitens, les initiés ; coutume odieuſe, introduite long-temps après dans pluſieurs Égliſes Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces myſtères, dont le fond était ſi ſage & ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin, de tous ces anciens myſtères, que des troupes de gueux que nous avons vu, ſous le nom d'Égyptiens & de Bohêmes, courir l'Europe avec des caſtagnettes, danſer la danſe des Prêtres d'*Iſis*, vendre du baume, guérir la galle & en être couverts, dire la bonne aventure & voler des

poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.

Des Juifs, au temps où ils commencèrent à être connus.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs ; ou, ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un rapport eſſentiel à la ſuite des évènemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'Égliſe ſubſtituée à la Synagogue ; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en peſant les probabilités & en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruiſiſſent leur État, il faut ne conſulter que leurs annales.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le temps où elle forme

un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du temps de *Salomon*, qui était à-peu-près celui d'*Hésiode* & d'*Homère*, & des premiers Archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman*, est fort connu des Orientaux ; mais celui de *David* ne l'est point, *Saül* encore moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissans que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues, & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allassent à leurs Maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce ; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoûtent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philistins ; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes, il eſt dit au chapitre précédent (1), que *Saül* avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entiérement les Ammonites ; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands Rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs, qui ſemblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente mille ſoldats ? Il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des Auteurs ſavans & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaître ; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

Des Juifs en Égypte.

Les annales des Juifs diſent que cette

(1) 1 Rois, chap. 2.

nation habitait ſur les confins de l'Égypte dans les temps ignorés, que ſon ſéjour était dans le petit pays de Goſſen, ou Geſſen, vers le Mont Caſſius & le lac Sirbon. C'eſt-là que ſont encore des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la baſſe Égypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cent cinq années produiſit un peuple de deux millions de perſonnes; car pour fournir ſix cent mille combattans que la Genèſe compte au ſortir de l'Égypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'EST en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le Roi d'Égypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du Roi, qui demeurait à Memphis, ſoit venue ſe baigner loin de Memphis, dans un bras du Nil où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moïſe* était déja parvenu avant d'entreprendre de

conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Égypte ; ils diſent que les magiciens du Royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'Envoyé de Dieu ; & que, ſi Dieu leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième & ſixième plaie ? Ils demandent pourquoi ſix cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Égyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encore pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Égypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts ?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; & cette réponſe eſt, Dieu l'a voulu ; l'Egliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt

en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple Juif; & cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par Dieu même. Il eſt clair que l'hiſtoire de Dieu ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits ſurnaturels dont il n'appartient qu'à l'Eſprit-Saint de parler; encore moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'évènemens qui peuvent être ſoumis à la critique.

De Moïſe conſidéré ſimplement comme chef d'une nation.

Le Maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel dans *Moïſe*. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine daigne ſe ſervir pour faire le deſtin des Empires. Qu'eſt-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple ſur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut com-

battre; & ſa langue ne peut articuler. Il eſt peint décrépit & bègue. Il ne conduit ſes ſuivans que dans des ſolitudes affreuſes pendant quarante années. Il veut leur donner un établiſſement, & il ne leur en donne aucun. A ſuivre ſa marche dans les déſerts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadés-Barné, & à le voir rétrograder juſques vers l'endroit d'où il était parti, il ſerait difficile de le regarder comme un grand Capitaine. Il eſt à la tête de ſix cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement, ni à la ſubſiſtance de ſes troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vétit le peuple par des miracles. *Moïſe* n'eſt donc rien par lui-méme, & ſon impuiſſance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puiſſant; auſſi nous ne conſidérons en lui que l'homme, & non le Miniſtre de Dieu. Sa perſonne, en cette qualité, eſt l'objet d'une recherche plus ſublime.

Il veut aller au pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui eſt en effet le ſeul bon terroir de cette province; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient, entre Eſiongaber & la Mer morte, pays

ſauvage, ſtérile, hériſſé de montagnes ſur leſquelles il ne croît pas un arbuſte, ſans aucun ruiſſeau, ſans ſources, excepté quelques petits puits d'eau ſalée. Les Cananéens ou Phéniciens, ſur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déſerts vers Cadés-Barné. Comment ſe laiſſe-t-il battre à la tête de ſix cent mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans, il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation: lui & ſon peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer.

Un légiſlateur, ſelon nos notions communes, doit ſe faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les Miniſtres de la loi quelques ſupplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de ſa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix-vingts ans *Moïſe*, n'étant conduit que par lui-même, eût été ſi inhumain, ſi endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de maſſacrer, ſans diſ-

tinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action, son frère est grand Pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés !

MOÏSE avait épousé une Madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts ; par quelle cruauté opposée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïse était le plus doux de tous les hommes ?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais, si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander

compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

SI *Moïse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thauth*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-temps en Égypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde ? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Égyptiens, vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Égyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée longtemps après vous ; du moins elle fut adoptée en partie par les Esséniens & les Pharisiens au bout de mille années.*

immortalité de l'ame.

CETTE objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force, quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même,

qui, ayant daigné être le Roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ses décrets. Presque tout évènement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au-dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïse*; sa vie, qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus* (1). Ils ne savent en quel temps placer *Moïse*; le nom même du *Pharaon* ou Roi d'Égypte sous lequel on le fait vivre est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que *Moïse* ait gouver-

Doutes sur l'exis-tence de Moïse.

---

(1) Voyez l'article *Bacchus*.

né deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déſerts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne compoſent pas trois à quatre mille hommes. Nous ſommes bien loin d'adopter ce ſentiment téméraire qui ſapperait tous les fondemens de l'hiſtoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Eſra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte *Le Clerc*, *Middleton*, les ſavans connus ſous le titre de Théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, aient fortifié ce ſentiment. Ces illuſtres ſavans prétendent que ni *Moïſe*, ni *Joſué* ne purent écrire les livres qui leur ſont attribués : ils diſent que leurs hiſtoires & leurs loix auraient été gravées ſur la pierre, ſi en effet elles avaient exiſté ; que cet art exige des ſoins prodigieux, & qu'il n'était pas poſſible de cultiver cet art dans des déſerts. Ils ſe fondent, comme on peut le voir ailleurs, ſur des anticipations, ſur des contradictions apparentes. Nous embraſſons, contre ces grands-hommes, l'opinion commune, qui eſt celle de la

ſynagogue, & de l'Égliſe dont nous reconnaiſſons l'infaillibilité.

Ce n'eſt pas que nous oſions accuſer les *Le Clerc*, les *Middleton*, les *Newton* d'impiété : à Dieu ne plaiſe ! Nous ſommes convaincus que, ſi les livres de *Moïſe* & de *Joſué* & le reſte du Pentateuque ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces Héros Iſraélites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la *Genèſe*, dans *Joſué*, dans *Samſon*, dans *Ruth*. L'écrivain juif n'a été, pour ainſi dire, que le ſecrétaire de Dieu ; c'eſt Dieu qui à tout dicté. *Newton* ſans doute n'a pu penſer autrement, on le ſent aſſez. Dieu nous préſerve de reſſembler à ces hypocrites pervers qui ſaiſiſſent tous les prétextes d'accuſer tous les grands-hommes d'irreligion, comme on les accuſait autrefois de magie ! Nous croirions non-ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la religion chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes & les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais chrétiens. Plus nous reſpectons

l'Église à laquelle nous sommes soumis ; plus nous pensons que cette Église tolére les opinions de ces savans vertueux avec la charité qui fait son caractère.

Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül.

Je ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué*, capitaine des Juifs, faisant passer sa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho, a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes ; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le Roi ; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient : nous descendons d'*Abraham* ; *Abraham* voyagea chez

vous il y a quatre cent quarante années : donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

FABRICIUS & *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante. Que dirait-on, ſi un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemans : il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne ; ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs conſidèrent que le temps de *Joſué* n'eſt pas le nôtre, que ce n'eſt pas à nous à porter un œuil profane dans les choſes divines ; & ſur-tout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

IL eſt dit qu'à peine Jéricho eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions Juifs ; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir ?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une ayeule de *David*, & même du Sauveur du monde. Tous ces évènemens ſont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce ſont encore une fois des myſtères auſquels nous ne touchons pas.

Le Livre de *Joſué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ſes Rois au nombre de trente & un, c'eſt-à dire, trente & un chefs de bourgades, qui avaient oſé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut ſe proſterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces Rois par le glaive de *Joſué*.

Il n'eſt pas bien étonnant que les peuples voiſins ſe réuniſſent contre les Juifs, qui ne pouvaient paſſer que pour des brigands exécrables dans l'eſprit des peuples aveuglés, & non pour les inſtrumens ſacrés de la vengeance divine & du futur ſalut du genre humain. Ils furent réduits en eſclavage par *Cuſan*, Roi de Méſopotamie. Il y a loin, il eſt vrai, de la Méſopotamie à Jéricho; il fallait donc que *Cuſan* eût conquis

la

la Syrie & une partie de la Paleſtine. Quoi qu'il en ſoit, ils ſont eſclaves huit années, & reſtent enſuite ſoixante & deux ans ſans remuer. Ces ſoixante & deux ans ſont une eſpèce d'aſſerviſſement, puiſqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée juſqu'à l'Euphrate, que tout ce vaſte pays (1) leur était promis, & qu'aſſurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils ſont eſclaves dix-huit années ſous *Églon*, Roi des Moabites, aſſaſſiné par *Aod*; ils ſont enſuite pendant vingt années eſclaves d'un peuple Cananéen, qu'ils ne nomment pas, juſqu'au temps où la Prophèteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils ſont encore eſclaves pendant ſept ans juſqu'à *Gédéon*.

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à *Jephté*. Ils ſont encore eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du temps même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple mâ-

(1) Genèſe, ch. 15, v. 18. Deuter. ch. 1, v. 7.

choire d'âne pour tuer mille Philiſtins ; & que Dieu opérait par les mains de *Samſon* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour obſerver combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans les déſerts juſqu'au temps où ils eurent un Roi élu par le ſort.

Les Lévites, après l'adoration du veau d'or jetté en fonte par le frère de *Moïſe*, égorgent.	23000 Juifs.
Conſumés par le feu pour la révolte de *Coré*.	250
Égorgés pour la même révolte.	14700
Égorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites.	24000
Égorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*.	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait.	40000
Benjamites tués par	
	143950

	143950
les autres Tribus.	45000
Lorſque l'Arche fut priſe par les Philiſtins, & que Dieu, pour les punir, les ayant affligés d'hémorrhoïdes, ils ramenèrent l'Arche à Bethſamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethſamites frappés de mort pour avoir regardé l'Arche, au nombre de	50070

Somme totale, 239020 Juifs.

VOILA deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, ſans compter ceux qui périrent dans le déſert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

SI on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race aſſez nom-

breuſe pour ſupporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduiſait, Dieu qui les éprouvait & les puniſſait, rendit cette nation ſi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reſte de la terre, & ne point juger de ces évènemens comme on juge des évènemens ordinaires.

Des Juifs depuis Saül.

LES Juifs ne paraiſſent pas jouir d'un ſort plus heureux ſous leurs Rois que ſous leurs Juges.

LEUR premier Roi *Saül* eſt obligé de ſe donner la mort; *Isboſeth* & *Miphiboſeth* ſes fils, ſont aſſaſſinés.

DAVID livre aux Gabaonites ſept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* ſon fils, de faire mourir *Adonias* ſon autre fils, & ſon général *Joab*. Le Roi *Aſa* fait tuer une partie du peuple dans Jéruſalem. *Baaſa* aſſaſſine *Nadab*, fils de *Jéroboam*, & tous ſes parens. *Jéhu* aſſaſſine *Joram* & *Ochoſias*, ſoixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochoſias*, & tous leurs amis. *Athalie* aſſaſſine tous ſes petits-fils, excepté

Joas ; elle eſt aſſaſſinée par le grand-prêtre *Joïadad. Joas* eſt aſſaſſiné par ſes domeſtiques ; *Amaſias* eſt tué ; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Sellum*, qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes dans Tapſa. *Phacïa*, fils de *Manahem*, eſt aſſaſſiné par *Phacée*, fils de *Roméli*, qui eſt aſſaſſiné par *Oſée*, fils d'*Éla. Manaſſé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs aſſaſſinent *Ammon*, fils de Manaſſé, &c.

Au milieu de ces maſſacres, dix Tribus enlevées par *Salmanaſar*, Roi des Babyloniens, ſont eſclaves & diſperſées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encore deux Tribus, qui bien-tôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante & dix ans : au bout de ces ſoixante & dix ans, les deux Tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permiſſion de retourner à Jéruſalem. Ces deux Tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſtés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, ſont toujours ſujettes des Rois de Perſe.

Quand *Alexandre* s'empare de la Per-

ſe, la Judée eſt compriſe dans ſes conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent ſoumis tantôt aux *Séleucides*, ſes ſucceſſeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées*, ſes ſucceſſeurs en Égypte; toujours aſſujettis, & ne ſe ſoutenant que par le métier de courtiers qu'ils faiſaient dans l'Aſie. Ils obtinrent quelques faveurs du Roi d'Égypte *Ptolomée Épiphane*. Un Juif, nommé *Joſeph*, devint Fermier général des impôts ſur la baſſe Syrie & la Judée qui appartenaient à ce *Ptolomée*. C'eſt-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſième partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du Roi *Ptolomée* ils repaſſent à celui du Roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & ſe révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'eſt le temps des *Machabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Épiphane*, ne fît raſer les murailles du temple, en

laiſſant ſubſiſter ſeulement le ſanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

JAMAIS les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que ſous les Rois de Syrie ; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères ; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours ſur leur délivrance, ſur les promeſſes de leurs Prophètes, ſur le ſecours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne ſont pas connus des hommes.

ILS reſpirèrent quelque temps par les guerres inteſtines des Rois de Syrie. Mais bien-tôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de Rois, & que la dignité de grand ſacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au ſanctuaire que ſur les cadavres de ſes rivaux.

HIRCAN, de la race des *Machabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours ſujet des Syriens, fit ouvrir le ſépulcre de

David, dans lequel l'exagérateur *Joſephe* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtiſſait le temple ſous *Néhémie* qu'il eût fallu chercher ce prétendu tréſor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le tréſor du tombeau de *David* n'avait pas été conſidérable.

Il eſt à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était ſaducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; ſujet nouveau de querelle qui commençait à diviſer les Saducéens & les Phariſiens. Ceux-ci conſpirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la priſon & au fouet. Il ſe vengea d'eux, & gouverna deſpotiquement.

Saducéens et pharisiens.

Son fils *Ariſtobule* oſa ſe faire Roi pendant les troubles de Syrie & d'Égypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. *Ariſtobule*, exact, à la vérité, à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean*, ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit Roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le Temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu Roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour Roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que *Saint Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un Roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainsi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus* les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuyèrent un sort encore plus funeste sous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut, du temps de *Trajan*, un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de Dieu contre les Romains ; ils se rassemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chypre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bien-tôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien*, quand *Barcochebas*, se disant leur messie, se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabin très savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut par faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes Tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent au-

cun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Égypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Égyptiens ; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haîne irréconciliable contre toutes les autres nations ; elle se révolte contre tous ses maîtres ; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rempante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos

précurſeurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les héraults de la Providence.

Les deux autres nations qui ſont errantes comme la juive dans l'Orient, & qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, ſont les Banians & les Parſis, nommés Guèbres. Ces Banians, adonnés au commerce, ainſi que les Juifs, ſont les deſcendans des premiers habitans paiſibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur ſang à un ſang étranger, non plus que les Bracmanes. Les Parſis ſont ces mêmes Perſes, autrefois dominateurs de l'Orient, & Souverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des Mages, adorant un ſeul Dieu, & conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Parsis ou Guèbres.

Je ne compte point ces reſtes d'Égyptiens adorateurs ſecrets d'*Iſis*, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

Des Prophètes Juifs.

Nous nous garderons bien de con-

fondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux avec les impoſteurs des autres nations. On ſait que Dieu ne ſe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inſpira *Balaam*, Prophète de Méſopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le Prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'eſt point dit qu'il fût un faux Prophète (1). Nous avons déja remarqué que les Prêtres d'Égypte étaient Prophètes & Voyans. Quel ſens voyans. attachait-on à ce mot ? Celui d'inſpiré. Tantôt l'inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir ; ſouvent il ſe contentait de parler d'un ſtyle figuré. C'eſt pourquoi, lorſque *Saint Paul* cite ce vers d'un Poète Grec, Aratus, *Tout vit dans Dieu, tout ſe meut, tout reſpire en Dieu*, il donne à ce Poète le nom de Prophète (2).

Le titre, la qualité de Prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un miniſtère particulier attaché par la loi

---

(1) Nombres, ch. 22.
(2) Actes des Apôtres, ch. 17.

à certaines perſonnes choiſies, comme la dignité de Pythie à Delphes? Non; les Prophètes étaient ſeulement ceux qui ſe ſentaient inſpirés, ou qui avaient des viſions. Il arrivait de-là, que ſouvent il s'élevait de faux Prophètes ſans miſſion, qui croyaient avoir l'eſprit de Dieu, & qui ſouvent cauſèrent de grands malheurs, comme les Prophètes des Cévennes au commencement de ce ſiècle.

Il était très-difficile de diſtinguer le faux Prophète du véritable, C'eſt pourquoi *Manaſſé*, Roi de Juda, fit périr *Iſaïe* par le ſupplice de la ſcie. Le Roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie*, qui prédiſaient des choſes contraires; & il fit mettre *Jérémie* en priſon. *Ézéchiel* fut tué par des Juifs compagnons de ſon eſclavage. *Michée* ayant prophétiſé des malheurs aux Rois *Achab* & *Joſaphat*, un autre Prophète *Thſedékia*, fils de *Canaa* (1), lui donna un ſoufflet, en lui diſant: l'Eſprit de l'Éternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Oſée*, chapitre 9, déclare que les Prophètes ſont

---

(1) Paralipomènes, chap. 18.

des foux, *ſtultum prophetam, inſanum virum ſpiritualem.* Les Prophètes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de diſcerner le vrai du faux, que d'attendre l'accompliſſement des prédictions.

ÉLISÉE étant allé à Damas en Syrie, le Roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de préſens, pour ſavoir s'il guérirait; *Éliſée* répondit, *que le Roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le Roi mourut en effet. Si *Éliſée* n'avait pas été un Prophète du vrai Dieu, on aurait pû le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout évènement; car, ſi le Roi n'était pas mort, *Éliſée* avait prédit ſa guériſon, en diſant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas ſpécifié le temps de ſa mort. Mais, ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de ſa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'eſprit double qu'*Éliſée* reçut d'*Élie*, ni ce que ſignifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au Ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurè-

rent en poéſie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel eſt le type, quel eſt le ſens myſtique de ces quarante-deux petits enfans, qui, en voyant *Éliſée* dans le chemin eſcarpé qui conduit à Béthel, lui dirent en riant, *monte, chauve, monte*; & de la vengeance qu'en tira le Prophète, en faiſant venir ſur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus; & le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pouſſèrent à un point qui nous étonne. Cet uſage était non-ſeulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions ſingulières les choſes qu'on voulait ſignifier. Rien n'était plus naturel alors que cet uſage; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs penſées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (ſi on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appellons *Darius*, un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq fléches; cela voulait dire que, ſi *Darius* ne s'enfuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, ou s'il ne ſe cachait comme une ſouris & comme une

grenouille, il périrait par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai : mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces temps reculés.

Les Rois s'écrivaient en énigmes ; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la Reine de *Saba*. *Tarquin le superbe*, consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire simple.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des Prophètes Juifs.

Isaïe veut faire entendre au Roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du Roi de Syrie, & du melk ou roitelet de Samarie unis contre lui ; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux Rois. Le Seigneur*

prendra un rasoir de louage pour raser la tête, le poil du pénil (qui est figuré par les pieds) , *& la barbe, &c.* Alors le Prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie ;* il couche avec la Prophètesse ; elle met au monde un enfant ; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *Partagez vîte les dépouilles ;* & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Égyptiens seront entièrement dépouillés par le Roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem sans être repris de justice ? Oui, sans doute : *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse ; *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de Bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaî-

nes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Iſaïe* il y eût un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

JÉRÉMIE n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Eſprit. Dieu étendit ſa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord ; cette chaudière repréſente les peuples qui viendront du ſeptentrion ; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jéruſalem.

Il achète une ceinture de lin, la met ſur ſes reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne enſuite la prendre, la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en diſant que l'orgueil de Jéruſalem pourrira.

Il ſe met des cordes au cou, il ſe charge de chaînes, il met un joug ſur ſes épaules ; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux Rois voiſins, pour les avertir de ſe ſoumettre au Roi de Babylone *Nabuchodonoſor*, en faveur duquel il prophétiſe.

ÉZÉCHIEL peut ſurprendre davantage ; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais, avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux ; il mange un volume de parchemin ; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jéruſalem ſur une brique ; il met à terre une poële de fer ; il couche trois cent quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, & quarante jours ſur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de féves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'eſt ainſi*, dit-il, *que les enfans d'Iſraël mangeront leur pain ſouillé parmi les nations chez leſquelles ils ſeront chaſſés.* Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœuf.

IL coupe ſes cheveux, & les diviſe en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la ſeconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troiſième.

LE même *Ezéchiel* a des allégories encore plus ſurprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainſi ; (1) Quand tu nâquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni ſalée... tu es devenue grande, ta gorge s'eſt formée, ton poil a paru... J'ai paſſé, j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, & je me ſuis étendu ſur ton ignominie... Je t'ai donné des chauſſures & des robes de coton, des braſſelets, un collier, des pendans d'oreille... Mais, pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es proſtituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſans.... tu as recherché les plus robuſtes.... On donne de l'argent aux courtiſanes, & tu en as donné à tes amans, &c.

(2) Oolla *a forniqué ſur moi ; elle a aimé avec fureur ſes amans, Princes, Magiſtrats, Cavaliers... Sa ſœur* Ooliba *s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le .... d'un âne, & qui ...., comme des chevaux.*

Ces expreſſions nous ſemblent bien

(1) Ézéch. ch. 16.
(2) Ézéch. ch. 23.

indécentes & bien groſſières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem & de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très-ſouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres ; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue Françaiſe ne reſſemble au Chaldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Oſée* (chap. 1.) de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéit. Cette proſtituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jeſraël :* c'eſt un type de la maiſon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jeſraël*. Enſuite le Seigneur ordonne à *Oſée* d'épouſer une femme adultère qui ſoit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'*Iſraël*, qui regardent les Dieux étrangers, & qui aiment le marc de raiſin. (chap. 3.) Le Seigneur, dans la prophétie d'*Amos*, menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout eſt l'oppoſé de nos mœurs & de notre tour d'eſprit ; &, ſi on examine les uſages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également

opposés à nos coutumes, non seulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

Des prières des Juifs.

Il nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent, dans leurs pseaumes, souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion; & ils demandent au Seigneur, dans le style oriental, tous les biens terrestres.

Tu arroseras les montagnes, la terre Ps. 88.
sera rassasiée de fruits.

Tu produis le foin pour les bêtes, & Ps. 103.
l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.

Juda est une marmite remplie de Ps. 107.
viandes; la montagne du Seigneur

est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?

MAIS il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

Ps. 2. *DEMANDE-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.*

Ps. 27. *MON Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans, punissez-les comme ils le méritent.*

Ps. 30. *QUE mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

Ps. 34. *SEIGNEUR, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages ; que mes ennemis soient couverts de confusion, qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége.*

Ps. 54. *QUE la mort les surprenne, qu'ils descendent tous vivans dans la fosse.*

Ps. 57. *DIEU brisera leurs dents dans leur bouche ; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

Ps. 58. *ILS souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés.*

Ps. 59. *JE m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.*

RÉPRIMEZ

RÉPRIMEZ ces bêtes ſauvages ; c'eſt une aſſemblée de peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches .... Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abbreuvée. Pſ. 67.

FAITES fondre ſur eux tous les traits de votre colère, qu'ils ſoient expoſés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes ſoient deſertes. Pſ. 68.

RÉPANDEZ abondamment votre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu. Pſ. 78.

MON Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu. Pſ. 82.

ASSERVISSEZ le pécheur ; que le malin ſoit toujours à ſon côté droit. Pſ. 108.

QU'IL ſoit toujours condamné quand il plaidera.

QUE ſa prière lui ſoit imputée à péché ; que ſes enfans ſoient orphelins, & ſa femme veuve ; que ſes enfans ſoient des mendians vagabonds ; que l'uſurier enlève tout ſon bien.

LE Seigneur juſte coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe ſèche des toîts. Pſ. 128.

Pſ. 136. *HEUREUX celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écraſera contre la pierre, &c.*

ON voit que, ſi Dieu avait exaucé toutes les prières de ſon peuple, il ne ſerait reſté que des Juifs ſur la terre; car ils déteſtaient toutes les nations; ils en étaient déteſtés; &, en demandant ſans ceſſe que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïſſaient, ils ſemblaient demander la ruine de la terrre entière. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'inſtrument de ſes vengeances. C'était par lui qu'il puniſſait les péchés des autres nations, comme il puniſſait ſon peuple par elles. Il n'eſt plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encore à la mammelle, & qu'on les écraſe contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ſes voiſins. Nous avons été auſſi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs pſeaumes, nous n'en détournons pas le ſens contre les peuples qui nous font la guerre. C'eſt un des grands avantages

que la loi de grace a ſur la loi de rigueur. Et plut-à-Dieu que ſous une loi ſainte & avec des prières divines, nous n'euſſions pas répandu le ſang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miſéricorde !

De Joſephe, Hiſtorien des Juifs.

On ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavien Joſephe* trouvât des contradicteurs, quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires ; il fallait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponſe de *Joſephe* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris, mêlé d'horreur, les vainqueurs de la terre connue, & les légiſlateurs des nations,

devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères ſavoir que *Joſephe* avait tiré la plupart des faits des livres ſacrés dictés par le Saint-Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſephe* avait ajoûté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques hiſtoriettes dans le troiſième livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un Sénateur Romain, en liſant ces contes Orientaux? *Joſephe* rapporte (liv. 10, ch. 12.) que *Darius*, fils d'*Aſtiage*, avait fait le prophète *Daniel* gouverneur de trois cent ſoixante villes, lorſqu'il défendit, ſous peine de la vie, de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'Écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cent ſoixante villes.

Joſephe ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit Juive.

Le même *Joſephe* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du Roi Darius*. Un eſclave Juif, intime ami du Roi des Rois! C'eſt à-

peu-près comme ſi un de nos Hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévennes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavien Joſephe*, *Darius*, qui était un Prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa Cour une queſtion digne du Mercure galant; ſavoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des Rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompenſe avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, ſe promener dans un charriot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de couſin du Roi.

Darius s'aſſit ſur ſon trône d'or pour écouter les réponſes de ſon Académie de beaux-eſprits. L'un diſſerta en faveur du vin, l'autre fut pour les Rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'elles; car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maitreſſe du Roi mon Seigneur, donner de petits ſoufflets ſur les joues de ſa ſacrée majeſté, & lui ôter ſon turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponſe de *Zo-*

robabel ſi comique, que ſur le champ il fit rebâtir le temple de Jéruſalem.

Ce conte reſſemble aſſez à celui qu'un de nos plus ingénieux Académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retrouſſé, lequel a ſervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous ſommes contraints d'avouer que l'Auteur du nez retrouſſé n'a eu ni lit d'or, ni carroſſe d'or, & que le Roi de France ne l'a point appellé mon couſin; nous ne ſommes plus au temps des *Darius.*

Ces rêveries dont *Joſephe* ſurchargeait les Livres ſaints, firent tort ſans doute, chez les Payens, aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient diſtinguer ce qui avait été puiſé dans une ſource impure, de ce que *Joſephe* avait tiré d'une ſource ſacrée. Cette Bible, ſacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou auſſi mépriſée d'eux que *Joſephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'Hiſtoire Juive. Les apparitions des Anges aux Patriarches, le paſſage de la mer rouge, les dix plaies d'Égypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en ſi peu de temps,

& dans un auſſi petit terrein, tous les prodiges qui ſignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple Roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en eſclavage.

JOSEPHE ſentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des Auteurs profanes; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les eſprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il eſt honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut, ſans doute, pardonner aux Romains, qui n'avaient que le ſens commun, & qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'Hiſtorien *Joſephe* que comme un miſérable tranſfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins*, & que tout le Sénat & les Chevaliers Romains nos maîtres; nous qui, éclairés par des lumières ſupérieures,

pouvons discerner les fables absurdes de *Joseph*, & les sublimes vérités que la sainte Écriture nous annonce.

D'un mensonge de Flavien Josephe, concernant Alexandre & les Juifs.

LORSQU'*ALEXANDRE*, élu par tous les Grecs comme son père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Syrie, l'une des Provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'assurer de l'Égypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand Capitaine, il fallut assiéger Tyr. Cette ville était sous la protection des Rois de Perse & souveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un siége opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer, est encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre*, que le Duc de Parme prit Anvers, & le Cardinal de *Ri-*

chelieu la Rochelle, s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes. *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de ſon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raiſons : il fallait, après avoir ſoumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluſe. Ainſi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour ſurprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluſe en ſept jours. C'eſt ainſi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul Oroſe* même, le rapportent fidèlement d'après le journal d'*Alexandre.*

Que fait *Joſephe* pour relever ſa nation ſujette des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre*, avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand-homme ? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en ſonge le grand-prêtre des Juifs *Jaddus*, (ſuppoſé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à ſon expédition contre les Perſes, que c'était par cette raiſon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Aſie. Il ne manqua donc pas, après le ſiége de Tyr, de ſe détourner

de cinq ou ſix journées de chemin pour aller voir Jéruſalem. Comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en ſonge à *Alexandre*, il reçut auſſi en ſonge un ordre de Dieu d'aller ſaluer ce Roi ; il obéit, & revêtu de ſes habits pontificaux, ſuivi de ſes Lévites en ſurplis, il alla en proceſſion au-devant d'*Alexandre* : dès que ce Monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge, ſept ou huit ans auparavant, de venir conquérir la Perſe ; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot hébreu ; *Alexandre*, qui ſans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſi-tôt le nom *Jehovah*, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſi-tôt des prophéties qui diſaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'Empire des Perſes, prophéties qui ne furent jamais faites après l'évènement. Il le flatta que Dieu l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe, ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabuchodonoſor* & *Cyrus*, qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un

après l'autre. Ce conte abſurde du Romancier *Joſephe* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un Écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'Hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.

Des préjugés populaires auxquels les Écrivains ſacrés ont daigné ſe conformer par condeſcendance.

Les Livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale, & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'Auteur du Pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire *Ève.* On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'Écrivain ſacré fait parler le ſerpent, & l'âneſſe de *Balaam.* Pluſieurs Juifs & pluſieurs Docteurs Chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie ; mais ſoit embléme, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'Auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

M vj

L'OPINION commune était que les cieux étaient ſolides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'Écriture ſe proportionne à cette phyſique.

LES Indiens, les Chaldéens, les Perſans, imaginaient que Dieu avait formé le monde en ſix temps. L'Auteur de la Genèſe, pour ne pas effaroucher la faibleſſe des Juifs, repréſente Dieu formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays ſecs, brûlés du ſoleil ; le divin Auteur place le premier homme dans un jardin.

ON n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu eſt toujours repréſenté comme un homme ; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

LE mot *ame*, *Ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie : l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

ON croyait qu'il y avait des nations

de géans, & la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des Anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainſi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent: l'Auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſement ſucée par des Charlatans nommés *Pſilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. *Moïſe* éleva un ſerpent d'airain, dont la vue guériſſait ceux que les ſerpens

avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermiſſeaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen ſûr de ſe procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne faiſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réuſſir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile*, dans ſon quatrième chant des Géorgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée*; mais auſſi il ajoûte que c'eſt un miracle, *mirabile monſtrum*.

C'EST en rectifiant cet antique préjugé qu'il eſt rapporté que *Samſon* trouva un eſſain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'ÉTAIT encore une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le Pſalmiſte ſe prête à cette erreur, en diſant, Pſ. 58. *Tel que l'aſpic ſourd qui bouche ſes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ANCIENNE opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de ſe figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, ſubſiſte encore dans le petit peuple, ainſi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un ſang corrompu, & que, ſi un homme approchait de ſa femme dans ce temps critique, il faiſait néceſſairement des enfans lépreux & eſtropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui ſe feront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

ENFIN l'Eſprit ſaint veut bien ſe con-

former tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourriſſe pour mûrir.

SAINT Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection : *Inſenſés, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier ?* On ſait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourriſſait, il ne léverait pas ; mais alors on était dans cette erreur, & le Saint-Eſprit daignait en tirer des comparaiſons utiles. C'eſt ce que *Saint Jérôme* appelle parler par œconomie.

TOUTES les maladies de convulſions paſſèrent pour des poſſeſſions de diable, dès que la doctrine des diables fut admiſe. L'épilepſie, chez les Romains comme chez les Grecs, fut appellée le *mal ſacré*. La mélancolie, accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes, chez les Grecs. L'Écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables, chez les anciens Grecs, étaient ſouvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreſte* à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Étéocle*, & *Polinice*. Les Juifs Helléniſtes, qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les Saducéens ne reconnaiſſaient point de diables ; mais les Phariſiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables ; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même accuſé, ſelon *Saint Matthieu*, de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils tiomphent des eſprits malins ?

Certes, ſi les mêmes Juifs qui firent mourir *Jéſus* avaient eu le pouvoir de

faire de tels miracles, ſi les Phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils faiſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur; ils avaient le don que *Jéſus* communiquait à ſes diſciples; &, s'ils ne l'avaient pas, *Jéſus* ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les Juifs, ni les Chrétiens ne jouiſſent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps ſi commune. Il y a toujours des exorciſtes; mais on ne voit plus de diables, ni de poſſédés: tant les choſes changent avec le temps! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des poſſédés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin, ſont inutiles quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre; la vertu ſeule ne change jamais: elle eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, & qui eſt toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.

Des Anges, des Génies, des Diables, chez les anciennes nations & chez les Juifs.

TOUT a sa source dans la nature de l'esprit humain ; tous les hommes puissans, les Magistrats, les Princes avaient leurs Messagers ; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Chaldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des Anges. Les Parsis ignicoles, qui subsistent encore, ont communiqué à l'Auteur de la religion des anciens Parsis (1), les noms des Anges que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni *Raphael*, ni *Gabriel*, que les Perses n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots sont Chaldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'histoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun Ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

---

(1) Hide, *de religione veterum Persarum.*

Les Perses, dans leur ancien catalogue, qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de Génies bienfaisans, que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs, au lieu de Génies tutélaires, eurent des divinités sécondaires, des héros & des demi-Dieux. Au lieu de diables ils eurent *Até*, *Erynnis*, les *Eumènides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux Génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les Princes, les fils de Princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que

dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon Hébreu.

Ces Anges eurent toujours la forme humaine, & c'eſt ainſi que nous les peignons encore aujourd'hui, en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduiſit *Tobie*. Les Anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces Patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les Anges de *Loth* avaient un corps. Il ſerait même difficile de comprendre comment les Anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru ſous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve*; il parle même au ſerpent; il ſe promène dans le jardin d'Éden à l'heure de midi. Il daigne converſer avec *Abraham*, avec les Patriarches, avec *Moïſe*. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Geneſe: *faiſons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible reſſemblance de la forme de ſon créateur; & que

cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des Anges, transformés en diables, en démons, ſoit le fondement de la religion Juive & de la Chrétienne, il n'en eſt pourtant rien dit dans la Genèſe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèſe dit expreſſément qu'un ſerpent parla à *Ève*, & la ſéduiſit. Elle a ſoin de remarquer que le ſerpent était le plus habile, le plus ruſé de tous les animaux; & nous avons obſervé que toutes les nations avaient cette opinion du ſerpent. La Genèſe marque encore poſitivement que la haîne des hommes pour les ſerpens, vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'eſt depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraſer; & qu'enfin il eſt condamné, pour ſa mauvaiſe action, à remper ſur le ventre, & à manger la pouſſière de la terre. Il eſt vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble à notre curioſité, que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des Anges rebelles devenus démons, qui venait

exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage de Dieu, & le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le Pentateuque dont nous puiſſions inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières.

SATHAN paraît, dans *Job*, le maître de la terre, ſubordonné à Dieu. Mais quel homme, un peu verſé dans l'antiquité, ne ſait que ce mot *Sathan* était Chaldéen, que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perſes adopté par les Chaldéens, le mauvais principe qui dominait ſur les hommes? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déja dit que les mots Arabes, conſervés dans la traduction Hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien Joſèphe*, qui ne le compte point parmi les livres du canon Hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

LES démons, les diables, chaſſés du globe du Ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiècles comme les auteurs de notre damnation. Mais encore une fois, c'eſt une opi-

nion dont il n'y a aucune trace dans l'Ancien Teſtament. C'eſt une vérité de tradition.

QUELQUES commentateurs ont écrit que ce paſſage d'*Iſaïe : Comment es-tu tombé du Ciel, ô* Lucifer, *qui paraiſſais le matin ?* déſigne la chûte des Anges, & que c'eſt *Lucifer* qui ſe déguiſa en ſerpent pour faire manger la pomme à *Ève* & à ſon mari.

MAIS, en vérité, une allégorie ſi étrangère, reſſemble à ces énigmes qu'on faiſait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les Colléges. On expoſait, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard & une jeune fille. L'un diſait : c'eſt l'hyver & le printemps ; l'autre, c'eſt la neige & le feu ; un autre, c'eſt la roſe & l'épine, ou bien, c'eſt la force & la faibleſſe : & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

IL en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au diable. *Iſaïe*, dans ſon 14e chap. en inſultant à la mort d'un Roi de Babylone, lui dit : *à ta mort on a chanté à gorge déployée ; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu*

depuis

depuis, aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau, malgré le son de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombée du Ciel, étoile du matin, Hélel ? *Toi qui pressais les Nations, tu es abattue en terre !*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer ;* on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du Ciel, était un Ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géans, armés contre les Dieux, répandue chez toutes les nations, est, selon plusieurs commentateurs, une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des Anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'Epître de S. Jude, où il est dit : » *Dieu a gardé » dans les ténèbres, enchaînés jusqu'au » jugement du grand jour, les Anges » qui ont dégénéré de leur origine, & » qui ont abandonné leur propre demeure..... Malheur à ceux qui ont suivi*

» *les traces de* Caïn.... *desquels* Énoc, » *septième homme après* Adam, *a pro-* » *phétisé, en disant : voici, le Seigneur* » *est venu avec ses millions de saints,* » *&c.*

On s'imagina qu'*Énoc* avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des Anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, *Énoc* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres; & le faux *Énoc*, que cite *S. Jude*, est reconnu pour être forgé par un Juif (1). Secondement, ce faux *Énoc* ne dit pas un mot de la rébellion & de la chûte des

---

(1) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoc* ait quelque antiquité : car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze Patriarches, autre livre Juif, retouché par un Chrétien du premier siècle : & ce testament des douze Patriarches est même cité par *Saint Paul* dans sa première Épître aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du Patriarche *Ruben*, porte au Chapitre 6, *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux* : & *Saint Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces Patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

Anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses *Egregori.*

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accrû, ils eurent de très-belles filles; les Anges, les Veillans, Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux; ils se dirent: choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas, *leur Prince, dit: je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent: faisons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathême, si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils* étaient deux cents en nombre. Ils *partirent ensemble du temps de* Jared, *& allèrent sur la montagne appellée* Hermonim *à cause de leur serment. Voici le nom des principaux:* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel, Hosampsich, Zaciel, Parmar, Thausael, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du monde. De ce commerce

naquirent trois genres d'hommes, les géans, Naphilim, *&c.*

L'AUTEUR de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers temps; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes: c'eſt l'ancienne manière orientale.

ON voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la Genèſe: *Or, en ce temps, il y avait des géans ſur la terre; car, les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſans du ſiècle.*

LE livre d'*Énoc* & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en naquit. Mais, ni cet *Énoc*, ni aucun livre de l'Ancien Teſtament, ne parlent de la guerre des Anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haîne contre le genre-humain.

IL n'eſt queſtion des Eſprits malins & du diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre Juif; & dans l'aven-

vre de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable Juif, mais Perſan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Égypte; mais il eſt conſtant que, les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer; & ce fut quand la ſecte des Phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Ève* fut un diable, un Ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chûte des Anges devenus diables; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzebuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth*; mais c'étaient d'anciens Dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-ſe-buth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le Roi *Ochoſias* même l'avait conſulté comme un Dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie; & *Élie*, indigné de cette démarche,

avait dit : *N'y a-t-il point de Dieu en Iſraël, pour aller conſulter le Dieu d'Accaron ?*

ASTAROTH était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'APÔTRE *Jude* dit encore *que le diable ſe querella avec l'Ange* Michaël, *au ſujet du corps de* Moïſe. Mais on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de *Michaël* avec le diable n'eſt que dans un livre apocryphe intitulé, *Analipſes de Moïſe*, cité par *Origène* dans le troiſième livre de ſes principes.

IL eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables juſques vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puiſèrent cette doctrine chez les Perſes qui la tenaient de *Zoroaſtre.*

IL n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tous ces faits ; & il faut ajoûter que la Religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais Génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité, avant de parvenir au peu-

ple Juif. Notre ſainte religion a conſacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les Anciens qu'une opinion, eſt devenu, par la révélation, une vérité divine.

Si les Juifs ont enſeigné les autres nations, ou s'ils ont été enſeignés par elles ?

LES Livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion.

PHILON, dans ſa relation de ſa miſſion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Iſraël* eſt un terme Chaldéen, que c'eſt un nom que les Chaldéens donnèrent aux juſtes conſacrés à Dieu, qu'*Iſrael* ſignifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela ſeul que les Juifs n'appellèrent *Jacob Iſrael*, qu'ils ne ſe donnèrent le nom d'*Iſraélites*, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du Chaldéen. Or, ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue que quand ils furent eſclaves en Chaldée. Eſt-il vraiſemblable que dans

les déserts de l'Arabie Pétrée, ils eussent appris déja le Chaldéen ?

FLAVIEN *Josephe*, dans sa réponse à *Appion*, à *Lysimaque* & à *Molon* (liv. 2. ch. 5.) avoue en propres termes, *que ce sont les Égyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire, comme* Hérodote *le témoigne.* En effet, serait-il probable que la nation antique & puissante des Égyptiens eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué ?*

LES Livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïse* avait été nourri dans les sciences des Égyptiens, & ils ne disent nulle part que les Égyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir son Temple & son Palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au Roi de Tyr ? Il est dit même qu'il donna vingt villes au Roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était sans doute payer bien chèrement, & le marché est étrange; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artistes Juifs ?

LE même *Josephe* dont nous avons parlé, avoue que sa nation, qu'il s'ef-

force de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations; qu'elle fut ſur-tout inconnue des Grecs, qui connaiſſaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner* (ajoûte-t-il, liv. premier, chap. 5.) que *notre nation, éloignée de la mer, & ne ſe piquant point de rien écrire, ait été ſi peu connue?*

Lorsque le même *Joſephe* raconte, avec ſes exagérations ordinaires, la manière auſſi honorable qu'incroyable, dont le Roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres Juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, *Joſephe*, dis-je, ajoûte que *Demétrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la Bibliothèque de ſon Roi, demanda à l'un des traducteurs, comment il ſe *pouvait faire qu'aucun Hiſtorien, aucun Poète étranger n'eût jamais parlé des loix Juives?* Le Traducteur répondit: *Comme ces loix ſont toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu.* Théopompe, *voulant en inſérer quelque choſe dans ſon hiſtoire, perdit l'eſprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un ſonge qu'il était*

devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choſes divines, & en faire part aux profanes (1), *il appaiſa la colère de Dieu par ſes prières, & rentra dans ſon bon ſens.*

THÉODECTE, *Poète Grec; ayant mis dans une Tragédie quelques paſſages qu'il avait tirés de nos livres Saints, devint auſſi-tôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu ſa faute.*

CES deux contes de *Joſephe*, indignes de l'hiſtoire, & d'un homme qui a le ſens commun, contrediſent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres Juifs; car, ſi c'était un crime d'en inſérer quelque choſe dans une autre langue, c'était ſans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Joſephe*, en rapportant ces deux hiſtoriettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaiſſance des livres de ſa nation.

AU contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appella les Juifs helléniſtes. Il eſt donc

---

(1) *Joſephe*, Hiſtoire des Juifs, liv. 12. ch. 2.

indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure & d'une partie de l'Égypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hebreux.

Des Romains. Commencemens de leur Empire & de leur religion : leur tolérance.

Les Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cent cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans lui communiquèrent la superstition des augures, superstition pourtant fondée sur des observations physiques, sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez

un autre, devait être un peuple petit & barbare; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des Rois & des premiers Consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas, sans doute, entendre par ce nom de Rois, des Monarques tels que *Cyrus* & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers Rois de Rome étaient des Capitaines de Flibustiers.

Si l'on en croit les historiens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le besoin qui le portaient à ces rapines, rendirent ses injustices heureuses; il se soutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de quatre siècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie

consista, pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais, dans le sein de la République, il y eut de très-grandes vertus. Les Romains, policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les Législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs Républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là, au contraire, ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent, à quatre ou cinq milles à la ronde, les Èques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand Roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le temps de *Scipion l'Africain*.

J'OBSERVERAI ici ſur leur Religion deux choſes importantes ; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le Sénat & les Empereurs reconnurent toujours un Dieu ſuprême, ainſi que la plupart des Philoſophes, & des Poètes de la Grèce.

Tolérance.

LA tolérance de toutes les Religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car, de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penſer comme lui? Mais quand un peuple eſt raſſemblé, quand la Religion eſt devenue une loi de l'État, il faut ſe ſoumettre à cette loi. Or les Romains, par leurs loix, adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui, eux-mêmes, avaient des Autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

LES ordonnances des douze tables portent ; *ſeparatim nemo habeſſit Deos neve advenas niſi publicè adſcitos :* que perſonne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux, ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les Divinités du monde, cette eſpèce d'hoſpi-

talité divine fut le droit des gens de toute l'Antiquité, excepté, peut-être, chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien aſſez que l'ambition, la rapine verſaſſent le ſang humain, ſans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il eſt encore très-remarquable que chez les Romains on ne perſécuta jamais perſonne pour ſa manière de penſer. Il n'y en a pas un ſeul exemple depuis *Romulus* juſqu'à *Domitien*; & chez les Grecs il n'y eut que le ſeul *Socrate*.

Il eſt encore inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur *Jupiter* était le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le ſeul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainſi, de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée,

ſe joignit une foule de ſuperſtitions ; qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronnée. On ſait bien que les poulets ſacrés, & la déeſſe *Pertunda*, & la déeſſe *Cloacina*, ſont ridicules.

POURQUOI les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſottiſes ? C'eſt qu'étant anciennes, elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Émiles*, les *Cicérons*, les *Catons*, les *Céſars* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mords que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

Queſtions ſur les conquêtes des Romains, & leur décadence.

POURQUOI les Romains, qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de

circuit ſous *Romulus*, devinrent-ils avec le temps les plus grands Conquérans de la terre? Et d'où vient que les Juifs, qui prétendent avoir eu ſix cent trente mille ſoldats en ſortant d'Égypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage? Ils avaient tout l'enthouſiaſme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce ſont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer & les vendre au marché.

N'EST-IL pas clair (humainement parlant & ne conſidérant que les cauſes ſecondes) que, ſi les Juifs, qui eſpéraient la conquête du monde, ont été preſque toujours aſſervis, ce fut leur faute. Et, ſi les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains

de les comparer un moment avec les Juifs.

POURQUOI les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'eſt-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient ſucceſſivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à *Pyrrhus*.

ALORS toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier aſſez formidable pour détruire Carthage.

POURQUOI les Romains employèrent-ils ſept cents années à ſe donner enfin un Empire à-peu-près auſſi vaſte que celui qu'*Alexandre* conquit en ſept ou huit années ? Eſt-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuſes, & qu'*Alexandre* eut à faire à des peuples amollis ?

POURQUOI cet Empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robuſtes, plus guer-

tiers que les Romains amollis à leur tour ſous *Honorius* & ſous ſes ſucceſſeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du temps de *Marius*, les Romains dûrent prévoir que les Cimbres, c'eſt-à-dire, les peuples du nord, déchireraient l'Empire, lorſqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faibleſſe des Empereurs, les factions de leurs Miniſtres & de leurs Eunuques, la haîne que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles ſanglantes élevées dans le Chriſtianiſme, les diſputes théologiques ſubſtituées au maniement des armes, & la molleſſe à la valeur, des multitudes de Moines remplaçant les agriculteurs & les ſoldats, tout appellait ces mêmes barbares, qui n'avaient pu vaincre la République guerrière, & qui accablèrent Rome languiſſante, ſous des Empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'Empire Romain, quelles meſures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de *l'Omooſios* à *l'Omouſios* mettait le trou-

ble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius*, Patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet Empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les Chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les baptisés ; enfin il tourmenta tant les Chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Sainte Vierge *Anthropotokos*; ses ennemis, qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le Concile d'Éphèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui, au commencement du cinquième siècle, marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il

de ſe trouver preſſé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Eſt-il naturel qu'il voulût paſſer les Alpes & l'Apennin, lorſque Conſtantinople tremblante s'offrait à ſa conquête ? Les Hiſtoriens de ces temps-là, auſſi mal inſtruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce myſtère ; mais il eſt aiſé de le deviner. *Alaric* avait été Général d'armée ſous *Théodoſe premier*, Prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant ſa défenſe aux Goths. Il vainquit avec eux ſon compétiteur *Eugène ;* mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodoſe* ſoudoyait *Alaric* & ſes Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodoſe*, fut ſur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc ſon tributaire pour aller tomber ſur *Honorius* & ſur Rome.

HONORIUS avait pour général le célèbre *Stilicon*, le ſeul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déja arrêté les efforts des barbares. *Honorius*, ſur de ſimples ſoupçons, lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il était plus aiſé d'aſſaſſiner *Stilicon* que de battre

Alaric. Cet indigne Empereur, retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siége devant Rome. L'ancienne maitresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

HONORIUS ne voulut pas tenir le Traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitans du nord y pénétrèrent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'EST ainsi que *Théodose second* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'Y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des Etats ? Qui aurait prédit à *Auguste* qu'un jour le Capitole serait occupé par un Prêtre d'une religion tirée de la religion Juive, aurait bien étonné *Auguste.* Pourquoi ce Prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Césars ?* C'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort ; comme les Évêques d'Allemagne, vers le treizième siècle, devinrent Souverains des peuples dont ils étaient Pasteurs.

TOUT évènement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths, ni pour des Évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet second.*

Des premiers Peuples qui écrivirent l'Histoire, & des fables des premiers Historiens.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles

de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption, toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encore a plusieurs siècles au-delà sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Égyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives, & de les conserver; parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loix, peu d'évènemens; qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire; un peuple errant, encore moins; une simple ville, très-rarement.

L'Histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques régistres très-

sommaires,

ſommaires, qui ſont conſervés, autant qu'ils peuvent l'être, dans un temple, ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis, dont on a foulé aux pieds l'habitation ; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une Hiſtoire, un peu détaillée, peut ſuccéder à ces régiſtres informes ; & cette première Hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien Hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cent quarante ans après la fondation de Rome.

Or, ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains, nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire ; ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun Hiſtorien avant *Grégoire de Tours*, croira-t-on de bonne-foi que des Tartares vaga-

bonds, qui dorment ſur la neige, ou des Troglodites qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucydides* & des *Xénophons?* Peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les Arts, dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Eſquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de pluſieurs ſiècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une ſuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne ſe moquerait-on pas de ces pauvres ſauvages? Et ſi quelques perſonnes amoureuſes du merveilleux, ou intéreſſées à le faire croire, donnaient la torture à leur eſprit pour rendre ces ſottiſes vraiſemblables, ne ſe moquerait-on pas de leurs efforts? Et s'ils joignaient à leur abſurdité l'inſolence d'affecter du mépris pour les Savans, & la cruauté de perſécuter ceux qui douteraient, ne feraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me

conter les métamorphoſes de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler ſi je lui fais des objections, comment dois-je en uſer avec ce Siamois ?

Les Hiſtoriens Romains nous content, à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une veſtale, dans un ſiècle où l'Italie n'avait point de veſtales ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déja vu ; que *Caſtor* & *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* ſe jetta dans un gouffre, & que le gouffre ſe referma ; mais le Sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'Hiſtoire Romaine des évènemens très-poſſibles, qui ſont très-peu vraiſemblables. Pluſieurs ſavans hommes ont déja révoqué en doute l'aventure des oies qui ſauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruiſit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live* ; mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'État, dit préciſément le con-

traire ; il aſſure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live* ou de *Polybe ?* Au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du ſupplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé, en-dedans, de pointes de fer ? Ce genre de mort eſt aſſurément unique. Comment ce même *Polybe*, preſque contemporain, *Polybe* qui était ſur les lieux, qui a écrit ſi ſupérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il paſſé ſous ſilence un fait auſſi extraordinaire, auſſi important, & qui aurait ſi bien juſtifié la mauvaiſe foi dont les Romains en uſèrent avec les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il oſé violer ſi barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient, entre leurs mains, pluſieurs principaux citoyens de Carthage, ſur leſquels ils auraient pu ſe venger ?

Enfin, *Diodore de Sicile*, rapporte dans un de ſes fragmens, que, les en-

fans de *Régulus* ayant fort maltraité des priſonniers Carthaginois, le Sénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juſte vengeance aux fils de *Régulus*, ſi leur père avait été aſſaſſiné à Carthage ? L'hiſtoire du ſupplice de *Régulus* s'établit avec le temps, la haîne contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

SI nous jettons les yeux ſur les premiers temps de notre hiſtoire de France, tout en eſt, peut-être, auſſi faux qu'obſcur & dégoûtant; du moins il eſt bien difficile de croire l'aventure de *Childéric* & d'une *Bazine*, femme d'un *Bazin*, & d'un Capitaine Romain élu Roi des Francs, qui n'avaient point encore de Rois.

GRÉGOIRE de Tours eſt notre *Hérodote*, à cela près, que le Tourangeau eſt moins amuſant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire*, furent ils plus éclairés & plus véridiques ? Ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des aſſaſſins qui leur avaient donné des terres ? Ne char-

gèrent-ils jamais d'opprobres des Princes ſages qui ne leur avaient rien donné?

JE ſais bien que les Francs, qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards, qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Viſigoths, qui régnèrent en Eſpagne. On voit autant de meurtres, autant d'aſſaſſinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierris*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des Rois de *Juda* & d'*Iſraël*. Rien n'eſt aſſurément plus ſauvage que ces temps barbares : cependant, n'eſt-il pas permis de douter du ſupplice de la Reine *Brunehaut* ?

ELLE était âgée de près de quatre-vingts ans, quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire*, qui écrivait ſur la fin du huitième ſiècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*, (& non pas dans le ſeptième ſiècle, comme il eſt dit dans l'Abrégé Chronologique par une faute d'impreſſion) *Frédegaire*, dis-je, nous aſſure que le Roi *Clotaire*, Prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la Reine *Brunehaut* ſur un chameau autour de ſon camp, enſuite la

fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, la mit en pièces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une Reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſe tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moînes *Frédegaire* & *Aimoin* le diſent: mais ces moines ſont-ils des *de Thou* & des *Humes?*

Il y a un autre tombeau érigé à cette Reine au quinzième ſiècle dans l'Abbaye de *S. Martin d'Autun*, qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de

la cavale indomptée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la Reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertence, ou plutôt par honneur? Car, au quinzième ſiècle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange aventure ſi mal conſtatée? Il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la Sibylle.*

Tous ces ſiècles de barbarie ſont des ſiècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands évènemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cent ſoixante mille dans la bataille; en vérité, c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou; la choſe n'eſt pas impoſſible; mais que Dieu ait affligé

ſon cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *S. Denis* dans l'égliſe de ces moines pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'Hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des Rois Francs & de leurs Maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine ? On y aſſiége continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, &, qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

Des Légiſlateurs qui ont parlé au nom des Dieux.

Tout Légiſlateur profane qui oſa feindre que la Divinité lui avait dicté ſes loix, était viſiblement un blaſphè-

mateur, & un traître; un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les Dieux; un traître, puiſqu'il aſſerviſſait ſa patrie à ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un ſoin reſpectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras dans ſes beſoins pour mériter d'en être ſecouru à ton tour:* voilà les loix que la nature à promulguées, du fond des iſles du Japon, aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Lycurgue*, ni *Numa* n'avaient beſoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié: arrête, ne compromets point ainſi la Divinité; tu veux me tromper, ſi tu la fais deſcendre pour enſeigner ce que nous ſavons tous; tu veux ſans doute la faire ſervir à quelqu'autre uſage: tu veux te prévaloir de mon conſentement à des

vérités éternelles, pour arracher de moi mon conſentement à ton uſurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blaſphème.

Les autres loix ſont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des Éphores, tantôt des Conſuls, des Comices par centuries, ou des Comices par tribus, un Aréopage ou un Sénat, l'Ariſtocratie, la Démocratie ou la Monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain, de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un Légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les Légiſlateurs profanes ont-ils été des frippons, dignes du dernier ſupplice ? Non : de même qu'aujourd'hui, dans les aſſemblées des Magiſtrats, il ſe trouve toujours des ames droites & élevées, qui propoſent des choſes utiles à la Société, ſans ſe vanter qu'elles lui ont été révélées ; de même auſſi, parmi les Légiſlateurs, il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des loix admirables, ſans les attribuer à

Jupiter ou à *Minerve*. Tel fut le Sénat Romain, qui donna des loix à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper; & tel de nos jours a été *Pierre-le-Grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermès* aux Égyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Le reſte manque. L'Éditeur n'a rien oſé ajoûter au manuſcrit de ...... S'il retrouve la ſuite, il en fera part aux amateurs de l'Hiſtoire.





AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raiſons pour leſquelles on commence cet Eſſai par l'Orient.

VOus voulez enfin ſurmonter le dégoût que vous cauſe l'Hiſtoire moderne, depuis la décadence de l'Empire Romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & déſolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immenſité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'eſprit, les mœurs, les uſages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'eſt pas

de ſavoir en quelle année un Prince indigne d'être connu ſuccéda à un Prince barbare chez une nation groſſière. Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans ſa tête la ſuite chronologique de toutes les dynaſties, on ne ſaurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des Souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des Rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. De quoi vous ſerviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui ſe ſont diſputé des provinces englouties enſuite dans de grands Royaumes? Preſque chaque ville a aujourd'hui ſon hiſtoire, vraie ou fauſſe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les ſeules annales d'un ordre monaſtique contiennent plus de volumes que celles de l'Empire Romain.

Dans tous ces recueils immenſes qu'on ne peut embraſſer, il faut ſe borner & choiſir. C'eſt un vaſte magaſin, où vous prendrez ce qui eſt à votre uſage.

L'ILLUSTRE *Boſſuet*, qui, dans ſon diſcours ſur une partie de l'Hiſtoire univerſelle, en a ſaiſi le véritable eſprit, au moins dans ce qu'il dit de l'Empire Romain, s'eſt arrêté à *Charlemagne.* C'eſt en commençant à cette époque que votre deſſein eſt de vous faire un tableau du monde; mais il faudra ſouvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent Écrivain, en diſant un mot des Arabes qui fondèrent un ſi puiſſant Empire & une religion ſi floriſſante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour inſinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive; que, ſi Dieu donna l'Empire de l'Aſie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs; ſi Dieu fit règner *Cyrus*, ce fut pour les venger; ſi Dieu envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres cauſes; & *Boſſuet* même ne les a pas omiſes en parlant de l'eſprit des nations.

L'auteur se propose de donner la suite du discours de Bossuet sur l'histoire universelle.

IL eût été à ſouhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens & les

Chinois, qui ont été si considérables ; avant que les autres nations fussent formées.

Nourris des productions de leur terre, vétus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ?

En vous instruisant en Philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Stérilité naturelle de nos climats.

Les climats orientaux, voisins du Midi, tiennent tout de la nature ; & nous dans notre Occident septentrional nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates, & des Scythes. On dit que l'isle de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le

riz, les fruits délicieux croiſſaient vers l'Euphrate, à la Chine, & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce juſqu'aux extrémités de notre hémiſphère, fut longtemps célèbre, avant même que nous en ſuſſions aſſez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut ſavoir quelque choſe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-poſtérieures aux Aſiatiques.

Nul ancien monument en Europe.

Si, par exemple, des Gaulois voiſins des Alpes, joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis ſur les bords de l'Éridan, vinrent juſqu'à Rome trois cent ſoixante & un ans après ſa fondation; s'ils aſſiégèrent le capitole, ce ſont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois, environ cent ans après, entrèrent dans la Theſſalie, dans la Macédoine, & paſſèrent ſur le rivage du Pont-Euxin, ce ſont les Grecs qui nous le diſent, ſans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reſte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reſſemblent à celles des Tartares. Elles

prouvent ſeulement que la nation était très-nombreuſe, mais non civiliſée. La colonie des Grecs, qui fonda Marſeille ſix cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de ſon territoire.

GAULOIS, Allemans, Eſpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne ſavons rien de nous avant dix-huit ſiècles, ſinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas oſé imaginer une origine. Ces vaines idées, que tout cet Occident fut peuplé par *Gomer*, fils de *Japhet*, ſont des fables orientales.

Anciens Toſcans.

Si les anciens Toſcans, qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt c'eſt parce que de tout temps une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne

Toſcane ? Aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, & qui probablement ſont des premiers ſiècles de la République Romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte pas une ſeule inſcription d'elles, dans leur ancien langage.

Anciens Eſpagnols.

L'ESPAGNE maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que, depuis, les Eſpagnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à tour de quoi s'enrichir dans les tréſors que la terre produiſait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Méxique & du Pérou; le temps les a épuiſées, comme il épuiſera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus deſcendans de *Gomer* avaient bien mal profité des préſens que leur faiſait la terre en tout genre, puiſqu'ils furent ſubjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths, & par les Arabes.

Gaule barbare.

Ce que nous ſavons des Gaulois par *Jules Céſar*, & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait beſoin d'être ſoumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage Celtique étaient affreuſes. L'Empereur *Julien*, ſous qui ce langage ſe parlait encore, dit, dans ſon miſopogon, qu'il reſſemblait au croaſſement des corbeaux. Les mœurs, du temps de *Céſar*, étaient auſſi barbares que le langage. Les Druïdes, impoſteurs groſſiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuſes ſtatues d'oſier. Les Druïdeſſes plongeaient des couteaux dans le cœur des priſonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le ſang coulait. De grandes pierres un peu creuſées qu'on a trouvées ſur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, ſont, dit-on, les autels où l'on faiſait ces ſacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biſcaye & de la Gaſcogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps ſauvages, qui ſont la honte de la nature.

COMPTONS, parmi les folies de l'esprit humain, l'idée qu'on a eue de nos jours de faire descendre les Celtes des Hébreux. Ils sacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé sa fille. Les Druïdes étaient vétus de blanc pour imiter les Prêtres des Juifs; ils avaient, comme eux, un grand Pontife. Leurs Druïdesses sont des images de la sœur de *Moïse* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourrissait à Marseille, & qu'on immolait couronné de fleurs, & chargé de malédictions, avait, pour origine le *bouc émissaire*. On va jusqu'à trouver de la ressemblance entre trois ou quatre mots Celtiques & Hébraïques qu'on prononce également mal; & on en conclut que les Juifs, & les nations des Celtes sont la même famille. C'est ainsi qu'on insulte à la raison dans des histoires universelles, & qu'on étouffe, sous un amas de conjectures forcées, le peu de connaissance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Ridicule des histoires anciennes.

LES Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois; sacrifiaient, comme eux, des victimes humaines; décidaient, comme eux, leurs petits différends particuliers par le duel,

Hommes sacrifiés.

& avaient ſeulement plus de groſſièreté & moins d'induſtrie. *Ceſar*, dans ſes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que, quand un de leurs Rois, *Arioviſte*, amena cent mille de ſes Germains errans pour piller les Gaules que *Ceſar* voulait aſſervir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui; qu'*Arioviſte* les fit charger de chaînes, qu'ils furent deſtinés à être ſacrifiés aux Dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorſqu'il les délivra par ſa victoire.

Germains barbares.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les ſœurs, les frères, les enfans couchaient nuds ſur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domeſtiques. Ce ſont-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains; mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes : l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient ſeulement

faire la ſatyre de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ſes éloges, avoue, ce que tout le monde ſavait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine, que de cultiver la terre ; & qu'après avoir pillé leurs voiſins, ils retournaient chez eux manger & dormir. Cependant, on ne peut pas toujours vivre de brigandage. Les Empereurs Romains continrent ou ſubjuguèrent ces ſauvages ; ils furent forcés au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

QUAND *Céſar* paſſe en Angleterre, il trouve cette iſle plus ſauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roſeaux, & leurs ornemens, des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient ſur la peau, en y faiſant des piquûres, en y verſant le ſuc des herbes, ainſi que le pratiquent encore les ſauvages de l'Amérique.

QUE la nature humaine ait été plongée pendant une longue ſuite de ſiè-

cles dans cet état ſi approchant de celui des brutes, & inférieur à pluſieurs égards, c'eſt ce qui n'eſt que trop vrai. La raiſon en eſt, comme on l'a dit, qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme de *deſirer ce qu'on ne connaît pas.* Il a fallu par-tout, non-ſeulement un eſpace de temps prodigieux, mais des circonſtances heureuſes, pour que l'homme s'élevât au-deſſus de la vie animale.

Vous avez donc grande raiſon de vouloir paſſer tout d'un coup aux nations qui ont été civiliſées les premières. Il ſe peut que, long-temps avant les Empires de la Chine, & des Indes, il y ait eu des nations inſtruites, polies, puiſſantes, que des déluges de barbares auront enſuite replongées dans le premier état d'ignorance & de groſſièreté, qu'on appelle l'état de pure nature.

La ſeule priſe de Conſtantinople a ſuffi pour anéantir l'eſprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique, autrefois ſi floriſſantes, ne ſont preſque plus que des repaires de brigands. Des changemens encore plus grands

grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales ; car si l'océan n'a pu changer entièrement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vastes terreins. La nature a dû être exposée à un grand nombre de fléaux & de vicissitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siècles : c'est ce que vous avez déja vu dans le discours préliminaire.

Changemens dans le globe.

Nous redirons encore qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers ; car, 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds, & plus, au-dessus de l'océan. 2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux ? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des direc-

tions diverſes ; ce ſont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appellé *la terre.* Nous voyons que les moindres plantes ont une ſtructure invariable. Comment la terre ſerait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient ſuppoſées avoir porté des mers, ce ſerait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydroſtatique.

4°. Le lit de l'océan eſt creuſé, & dans ce creux il n'eſt point de chaînes de montagnes d'un pole à l'autre, ni d'orient en occident, comme ſur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que pluſieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les *Cordiliéras*, parce qu'elle a couvert la partie baſſe de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles ſont. Dans combien de livres n'a-t-on

pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cime des montagnes de la Suiſſe ! Cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'ADMETTONS en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux aient éprouvé, par les volcans & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats. Mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe dans le phyſique & dans le moral : mais nous ne les connaiſſons pas ; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

Pourquoi le monde nous paraît nouv[eau]

D'AILLEURS, vous commencez vos recherches au temps où le cahos de notre Europe commence à prendre une forme après la chûte de l'Empire Romain. Parcourons donc enſemble ce globe. Voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même maniè-

Marche que suit l'auteur en cet ouvrage.

re qu'il paraît avoir été civilisé, c'est-à-dire depuis les pays orientaux jusqu'aux nôtres ; & portons notre première attention sur un peuple qui avait une histoire suivie dans une langue déja fixée, lorsque nous n'avions pas encore l'usage de l'écriture.





ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS,

Et ſur les principaux faits de l'Hiſtoire, depuis Charlemagne juſqu'à Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes loix, de ſes uſages & de ſes ſciences.

L'EMPIRE de la Chine, dès-lors, était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, CH. I.
ſur-tout en y comprenant la Corée & le Tonquin, provinces alors tributaires

CH. I.

des Chinois. Environ trente dégrés en longitude, & vingt-quatre en latitude, forment ſon étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet État ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient ſouffert d'altération ſenſible.

SON hiſtoire inconteſtable, & la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte, par la chronologie la plus ſûre, juſqu'à une éclipſe calculée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les Mathématiciens miſſionnaires, qui, envoyés dans les derniers ſiècles, chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont inſtruite. Le Père *Gaubil* a examiné une ſuite de trente-ſix éclipſes de ſoleil, rapportées dans les livres de *Confucius* ; & il n'en a trouvé que deux fauſſes & deux douteuſes. Les douteuſes ſont celles qui en effet ſont arrivées, mais qui n'ont pu être obſervées du lieu où l'on ſuppoſe l'obſervateur ; & cela même prouve qu'alors les Aſtronomes Chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Éclipſes calculées.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les obſervations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité: mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits: les Chinois, au contraire, ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, & par des témoignages authentiques, juſqu'à l'Empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajans*, & des *Antonins*. S'il fut pour ſon temps un Mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déja très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades Germaines ou Gauloiſes aient réformé l'aſtronomie. *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Ch. I.

Avant *Hiao*, on trouve encore ſix Rois ſes prédéceſſeurs ; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire, dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton*, qui, ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les Rois de différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raiſonnable qu'il eſt plus modéré, ces ſix Rois auront régné à-peu-près cent trente ans ; ce qui eſt bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cent quarante ans qu'on donne, par exemple, aux ſept Rois de Rome, & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces Rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq ſiècles avant l'ère vulgaire, au temps que les Babyloniens avaient déja une ſuite d'obſervations aſtronomiques ; & dès-lors la Chine obéiſſait à un ſouverain. Ses quinze Royaumes, réunis ſous un ſeul homme, prouvent que long-temps auparavant cet État était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de ſouverainetés ; car jamais un grand État ne s'eſt

formé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du temps. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité. Ch. I.

Il est rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'Empereur *Yo*, quatrième successeur de *Fohi*, on observa une conjonction de *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Mercure* & *Vénus*. Nos Astronomes modernes disputent entr'eux sur le temps de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais, quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres Chinois disent expressément que, de temps immémorial, on savait à la Chine que *Vénus* & *Mercure* tournaient autour du Soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles connaissances supposaient une multitude de siècles antérieurs.

Ce qui rend sur-tout ces premiers livres respectables, & qui leur donne une supériorité reconnue sur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'est qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune mê-

me de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres États, excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ses loix écrites sur le dos d'un serpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaissait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'est pas à nous, au bout de notre occident, à contester les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des sauvages.

Prodigieuse antiquité de l'Empire de la Chine, prouvée.

UN tyran, nommé *Chi-Haangti*, ordonna, à la vérité, qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre insensé & barbare avertissait de les conserver avec soin, & ils reparurent après lui. Qu'importe, après tout, que ces livres renferment, ou non, une chronologie toujours sûre? Je veux que nous ne sachions pas en quel temps précisément vécut *Charlemagne*: dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siècles. Puis donc que l'Empereur *Hiao*, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le

pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cycle, un comput qui commence deux mille ſix cent deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtémes différens pour compter les temps anciens, & qui ainſi n'en avons pas un?

Ridicule ſuppoſition de la propagation de l'eſpèce humaine.

RÉPÉTONS que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables pour qu'une nation s'accroiſſe d'un vingtième au bout de cent années; & très-ſouvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De ſavans chronologiſtes ont ſupputé qu'une ſeule famille, après le déluge, toujours occupée à peupler, & ſes enfans s'étant occupés de même, il ſe trouva en deux cent cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les mille & une nuits aient inventé rien de plus abſurde.

CH. I.

Il a déja été dit qu'on ne fait point ainſi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenſes de l'Aſie dont il ne ſort perſonne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans néceſſaire. Tout cela eſt encore une nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité de la population de la Chine.

ELLE était au temps de *Charlemagne*, comme long-temps auparavant, plus peuplée encore que vaſte. Le dernier dénombrement dont nous avons connaiſſance, fait ſeulement dans les quinze provinces qui compoſent la Chine proprement dite, monte juſqu'à près de ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre ; en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni la Jeuneſſe au-deſſous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes ; encore moins les femmes, qui ſont par-tout en pareil nombre que les hommes, à un quinzième ou un ſeizième près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude de ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions

Population.

d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Espagne & le Portugal, dix ou douze dans la Russie Européanne, six dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les Isles, quatre dans la Suède, trois dans la Norvège & le Danemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins.

On ne doit donc pas être surpris, si les villes Chinoises sont immenses; si Pékin, la nouvelle capitale de l'Empire, a près de six de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens; si Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage; si une simple bourgade, nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'Empire Chinois, journal le plus authentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics, des ressources & des intérêts de

Ch. I.

Libéralités ſingulières.

tous les ordres de l'État ; ce journal, dis-je, rapporte que, l'an de notre ère 1725, la femme que l'Empereur *Yont-chin* déclara impératrice, fit, à cette occaſion, ſelon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui paſſaient ſoixante & dix ans. Le journal compte dans la ſeule province de Kanton quatre-vingt-dix-huit mille deux cent vingt femmes de ſoixante & dix ans qui reçurent ces préſens, quarante mille huit cent quatre-vingt-treize qui paſſaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cent cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce préſent ! En voilà plus de cent quarante deux mille qui le reçurent dans une ſeule province. Ce nombre eſt de celles qui ne ſont plus comptées parmi les perſonnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'État ? Et, ſi chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'Empire, à quelles ſommes dut monter cette libéralité !

État des armées.

Les forces de l'État conſiſtent, ſelon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cent mille

ſoldats bien entretenus : cinq cent ſoixante & dix mille chevaux ſont nourris, ou dans les écuries, ou dans les pâturages de l'Empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les couriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'Empereur *Cany-hi*, dans ces derniers tems, approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſes magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers, & ſoixante mille hommes de pied, marchaient en ordre de bataille : c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes Chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon-ſens inſpirait à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie ; un foſſé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois ſe ſervent de canons, ils n'ont point ſuivi le modèle de nos places de guerre : mais, au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur Empire. La grande muraille qui ſéparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-ſept ans avant notre ère, ſubſiſte encore dans un contour

Grande muraille.

CH. I.

de cinq cents lieues, s'élève ſur des montagnes, deſcend dans des précipices, ayant preſque par-tout vingt de nos pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur. Monument ſupérieur aux pyramides d'Égypte par ſon utilité, comme par ſon immenſité.

CE rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la ſuite des temps des diviſions de la Chine, & de la ſubjuguer; mais la conſtitution de l'État n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eſt devenu une partie de l'État conquis; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre, les armes à la main, aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

Anciens quadriges.

ON trouve dans le troiſième livre de *Confuſée* une particularité qui fait voir combien l'uſage des charriots armés eſt ancien. De ſon temps, les vice-Rois, ou Gouverneurs de provinces, étaient obligés de fournir au chef de l'État, ou Empereur, mille chars de guerre, à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère*, qui fleurit long-temps avant le philoſophe Chinois, ne parle jamais que de chars à

deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient, ſans doute, commencé, & étaient parvenus à ſe ſervir de quadriges. Mais, ni chez les anciens Grecs, du temps de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun uſage de la ſimple cavalerie. Il paraît pourtant inconteſtable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des charriots. Il eſt marqué que les Pharaons d'Égypte avaient de la cavalerie, mais ils ſe ſervaient auſſi de chars de guerre. Cependant il eſt à croire que, dans un pays fangeux, comme l'Égypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toujours très-médiocre.

Finances.

QUANT aux finances, le revenu ordinaire de l'Empereur ſe monte, ſelon les ſupputations les plus vraiſemblables, à deux cent millions d'onces d'argent. Il eſt à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos ſous, valeur intrinſèque, comme le dit l'hiſtoire de la Chine; car il n'y a point de valeur intrinſèque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette ſomme revient à douze cent cinquante mil-

CH. I.

lions de notre monnoie en 1740. Je dis, en ce temps, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore : c'est à quoi ne prennent pas assez garde les écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

ILS ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, long-temps avant que les dariques fussent fabriquées en Perse. L'Empereur *Cang-hi* avait rassemblé une suite de trois mille de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis long-temps l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnoie, le poids & le titre en font le prix : on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul, dans ce pays, a une valeur arbitraire. Le gouvernement, dans des temps difficiles, a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un État de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques, qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit.

Ce pays, favorisé de la nature, possède presque tous les fruits transplantés de notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers temps, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du riz.

Manufactures.

L'INSECTE précieux qui produit la soie, est originaire de la Chine; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui les couvre; & ces étoffes étaient si rares du temps même de *Justinien*, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de temps immémorial; on en faisait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent, depuis deux mille ans, fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

Imprimerie.

L'IMPRIMERIE fut inventée par eux

CH. I. dans le même temps. On ſait que cette imprimerie eſt une gravure ſur des planches de bois, telle que *Guittenberg* la pratiqua le premier à Mayence au quinzième ſiècle. L'art de graver les caractères ſur le bois eſt plus perfectionné à la Chine ; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup ſupérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux ; tant ils ſont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'USAGE des cloches eſt chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au ſixième ſiècle de notre ère. Ils ont cultivé la chymie ; &, ſans devenir jamais bons phyſiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en ſervaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont ſurpaſſé les autres nations. Ce furent les Portugais qui, dans ces derniers ſiècles, leur ont enſeigné l'uſage de l'artillerie ; & ce ſont les Jéſuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces inſtrumens deſtructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puiſqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Aſtronomie. ILS ne pouſſèrent loin l'aſtronomie

qu'en tant qu'elle eſt la ſcience des yeux, & le fruit de la patience. Ils obſervèrent le Ciel aſſidûment, remarquèrent tous les phénomènes, & les tranſmirent à la poſtérité. Ils diviſèrent, comme nous, le cours du ſoleil en trois cent ſoixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confuſément, la préceſſion des équinoxes & des ſolſtices. Ce qui mérite, peut-être, le plus d'attention, c'eſt que, de temps immémorial, ils partagent le mois en ſemaines de ſept jours. Les Indiens en uſaient ainſi; la Chaldée ſe conforma à cette méthode, qui paſſa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

ON montre encore les inſtrumens dont ſe ſervit un de leurs fameux aſtronomes mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'eſt que du troiſième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conſerve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embraſſer, porté ſur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, ſur lequel ſont tracés les méridiens & les parallèles.

PÉKIN a un obſervatoire, rempli

Ch. I.

d'aſtrolabes & de ſphères armilaires ; inſtrumens, à la vérité, inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la ſupériorité des Chinois ſur les autres peuples d'Aſie.

La bouſſole, qu'ils connaiſſaient, ne ſervait pas à ſon véritable uſage de guider la route des vaiſſeaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Poſſeſſeurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas beſoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La bouſſole, ainſi que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Géométrie. Voyez les lettres de Parenin.

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain qu'ils connaiſſaient ces élémens pluſieurs ſiècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'Empereur *Cang-hi* aſſura, de nos jours, au père *Parenin*, l'un des plus ſavans & des plus ſages miſſionnaires qui aient approché de ce Prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des propriétés du triangle rectangle, pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cent ſoixante années ; & le père *Parenin* lui-

même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration, attribuée en occident à *Pythagore*, était depuis long-temps au rang des théorêmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois, ayant été ſi loin dans des temps ſi reculés, ſont toujours reſtés à ce terme; pourquoi l'aſtronomie eſt chez eux ſi ancienne & ſi bornée; pourquoi, dans la muſique, ils ignorent encore les demi-tons? Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpèce d'hommes, ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui eſt moins étonnant, c'eſt la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'aſtrologie judiciaire aux vraies connaiſſances céleſtes. Cette ſuperſtition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-temps que nous en ſommes guéris; tant l'erreur ſemble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts

CH. I. & de ſciences, cultivés, ſans interruption, depuis ſi long-temps, à la Chine, ont cependant fait ſi peu de progrès, il y en a peut-être deux raiſons : l'une eſt le reſpect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été tranſmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui eſt ancien ; l'autre eſt la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaiſſances.

L'ART de faire connaître ſes idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-ſimple, eſt chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un ſavant, à la Chine, eſt celui qui connaît le plus de ces caractères ; quelques-uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

CE qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la morale & les loix. Le reſpect des enfans pour leurs pères eſt le fondement du gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y eſt jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre ſon père qu'avec le conſentement de tous les parens, des amis, & des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme

comme les pères des villes & des provinces, & le Roi comme le père de l'Empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet État immense.

La Chine monarchie tempérée.

LA loi fondamentale étant donc que l'Empire est une famille, on-y a regardé, plus qu'ailleurs, le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'Empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manufactures.

NOUS traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & sur-tout les missionnaires, ont cru voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur; ont voit des hommes qui se prosternent; & dès-lors, on les prend pour des esclaves. Celui devant qui on se prosterne, doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hommes, sa seule volonté doit servir de loi. Il n'en est pourtant pas ainsi, & c'est ce que nous discuterons. Il suffit de dire ici que, dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis

Ch. I.

d'écrire ſur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhenſible dans le gouvernement; que cet uſage fut mis en vigueur ſous le règne de *Venti*, deux ſiècles avant notre ère vulgaire, & que dans les temps paiſibles les repréſentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette obſervation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans *l'Eſprit des Loix*, contre ce gouvernement le plus ancien qui ſoit au monde.

Tous les vices exiſtent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des loix, parce que les loix ſont toujours uniformes. Le ſavant auteur des Mémoires de l'Amiral *Anſon* témoigne un grand mépris pour la Chine, ſur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils euſſent fait naufrage ſur nos côtes maritimes dans le temps où les loix des nations d'Europe confiſquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires?

Ch. I. Usages utiles.

Les cérémonies continuelles, qui, chez les Chinois, gênent la société, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquilité.

Dans les autres pays les loix punissent les crimes; à la Chine, elles font plus; elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une Province: le mandarin est obligé d'en avertir l'Empereur; & l'Empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers temps, un pauvre paysan, nommé *Chicou*, trouve une

Loi admirable.

bourſe remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la tranſporte juſqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourſe au magiſtrat du canton, ſans vouloir rien pour ſes peines. Le magiſtrat, ſous peine d'être caſſé, était obligé d'en avertir le tribunal ſuprême de Pékin; le tribunal, obligé d'en avertir l'Empereur; & le pauvre payſan fut créé mandarin du cinquième ordre: car il y a des places de mandarins pour les payſans qui ſe diſtinguent par la morale, comme pour ceux qui réuſſiſſent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait diſtingué ce payſan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux loix, jointe à l'adoration d'un Être ſuprême, forment la religion de la Chine, celle des Empereurs & des lettrés. L'Empereur eſt de temps immémorial le premier pontife: c'eſt lui qui ſacrifie au *Tien*, au Souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philoſophe, le premier prédicateur de l'Empire: ſes édits ſont preſque toujours des inſtructions & des leçons de morale.

CHAPITRE II.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée ; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptième ſiècle. De quelques ſectes établies dans le pays.

DANS le ſiècle paſſé nous ne connaiſſions pas aſſez la Chine. *Voſſius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* ſon rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouſſait la contradiction juſqu'à feindre de mépriſer les Chinois, & juſqu'à les calomnier. Tâchons d'éviter ces excès. CH. II.

CONFUTZÉE, que nous appellons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle conſiſte à être juſte. Il l'enſeigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abbaiſſement, tantôt premier miniſtre d'un Roi tributaire de l'Empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de ſon vivant cinq mille diſciples ; & après ſa mort ſes diſciples furent les Empereurs,

Ch. II. Morale de Confutzée.

les *Colao*, c'eſt-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'eſt pas peuple. Il commence par dire dans ſon livre, que quiconque eſt deſtiné à gouverner, doit *rectifier la raiſon qu'il a reçue du ciel comme on eſſuie un miroir terni*; qu'il doit *auſſi ſe renouveller ſoi-même, pour renouveller le peuple par ſon exemple*. Tout tend à ce but; il n'eſt point prophète, il ne ſe dit point inſpiré: il ne connaît d'inſpiration que l'attention continuelle à réprimer ſes paſſions; il n'écrit qu'en ſage. Auſſi n'eſt-il regardé par les Chinois que comme un ſage. Sa morale eſt auſſi pure, auſſi ſévère & en même temps auſſi humaine que celle d'*Épictète*. Il ne dit point: ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; mais, *fais aux autres ce que tu veux qu'on te faſſe*. Il recommande le pardon des injures, le ſouvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses diſciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux & le plus reſpectable qui fut jamais ſur la terre, fut celui où l'on ſuivit ſes loix.

Sa famille ſubſiſte encore: & dans un pays où il n'y a d'autre nobleſſe que celle des ſervices actuels, elle eſt diſ-

tinguée des autres familles en mémoire de ſon fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines que puiſſe former l'eſprit humain ſans révélation : c'eſt pourquoi le père *le Comte*, & d'autres miſſionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai Dieu, quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont ſacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Culte de Dieu très-ancien.

LES reproches d'athéïſme dont on charge ſi libéralement dans notre Occident quiconque ne penſe pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être auſſi inconſidéré que nous le ſommes dans toutes nos diſputes, pour avoir oſé traiter d'athée un gouvernement dont preſque tous les édits parlent (1) *d'un Être ſuprême, père des peuples, récompenſant & puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme & lui*

(1) Voyez l'édit de l'Empereur *Tontchin*, rapporté dans les Mémoires de la Chine, rédigés par le Jéſuite *du Halde*.

une correſpondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.

Le parti oppoſé aux Jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les Jéſuites en étaient favoriſés. Mais il faut que cette rage de parti ſe taiſe devant le teſtament de l'Empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je ſuis âgé de ſoixante & dix ans, j'en ai régné ſoixante & un : je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au Dieu de toutes les récoltes de l'Empire ; je ne puis les attribuer à ma faible vertu.

Il eſt vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenſes éternelles ; & c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. *Moïſe* lui-même ne parle point de l'autre vie dans ſes loix. Les Saducéens chez les Juifs ne la crurent jamais ; & ce dogme n'a été heureuſement conſtaté dans l'Occident que par le Maître de la vie & de la mort.

On a cru que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un Dieu immatériel ; mais il eſt injuſte d'inférer de-là qu'ils ſont athées. Les anciens Égyptiens, ces peuples ſi reli-

gieux, n'adoraient pas *Iſis* & *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les Dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine; &, ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt qu'on flétriſſait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarette* dit que, ſelon tous les interprètes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aërée, ignée, qui, en ſe ſeparant du corps, ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Énéïde. Or, certainement ni le Manuel d'*Épictète*, ni l'Énéïde ne ſont infectés de l'athéïſme. Tous les premiers pères de l'égliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des payens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des

Ch. II.

lettrés ne fut deshonorée par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement Chinois accusé à la fois d'athéïsme & d'idolâtrie.

En imputant l'athéïsme au gouvernement de ce vaste Empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine, est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son temps comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Secte de Fo.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une secte, qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Épicure* fut reçue & combattue à la Chine cinq cents ans avant Jésus-Christ : mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils appor-

tèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adorée, ſous différens noms, par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu deſcendu ſur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conſéquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant Jéſus-Chriſt, a infecté l'Aſie orientale; c'eſt ce Dieu que prêchent les *bonzes* à la Chine, les *talapoins* à Siam, les *lamas* en Tartarie. C'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effraient la nature. Quelques-uns paſſent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front toujours baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer des démons, pour opérer des miracles, ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette ſecte ſéduit quelquefois des mandarins; &, par une fatalité qui montre que la même ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques mandarins ſe ſont fait tondre en bonzes par piété.

Ce ſont eux qui, dans la Tartarie,

Ch. II.

ont à leur tête le *Dalailama*, idole vivante qu'on adore, & c'eſt-là peut-être le triomphe de la ſuperſtition humaine.

Grand-lama.

Ce *Dalailama*, ſucceſſeur & vicaire du Dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les Prêtres nourriſſent toujours un jeune *lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontife, qui prend ſa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *lamas* ſont diviſés. Enfin il s'eſt, depuis quelque temps, fait ſouverain du Tibet, à l'occident de la Chine. L'Empereur reçoit ſes Ambaſſadeurs, & lui envoie des préſens conſidérables.

Ces ſectes ſont tolérées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers faits pour le nourrir; tandis que les magiſtrats & les lettrés, ſéparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure. Il ſemble, en effet, que la populace ne mérite pas une religion raiſonnable. *Confucius* gémiſſait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait beaucoup d'idolâtres de ſon temps. La ſecte de *Lao-*

kiun avait déja introduit les ſuperſtitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ſes livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés? C'eſt que le peuple eſt gouverné par les bonzes.* CH. II.

BEAUCOUP de lettrés ſont, à la vérité, tombés dans le matérialiſme, mais leur morale n'en a point été altérée. Ils penſent que la vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes, & ſi aimable par elle-même, qu'on n'a pas même beſoin de la connaiſſance d'un Dieu pour la ſuivre. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les matérialiſtes Chinois ſoient athées; puiſque pluſieurs Pères de l'Égliſe croyaient Dieu & les Anges corporels. Matérialiſtes.

NOUS ne ſavons point, au fond, ce que c'eſt que la matière; encore moins connaiſſons nous ce qui eſt immatériel. Les Chinois n'en ſavent pas, ſur cela, plus que nous: il a ſuffi aux lettrés d'adorer un Être ſuprême; on n'en peut douter.

CROIRE Dieu & les eſprits corporels, eſt une ancienne erreur métaphyſique; mais ne croire abſolument aucun Dieu, ce ſerait une erreur affreuſe en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement ſage. C'eſt une

Ch. II.

contradiction digne de nous de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste; & de crier avec la même violence que le plus sage Empire de l'Univers est fondé sur l'athéïsme.

Le père *Fouquet*, Jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des Jésuites, m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu de Philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

Fausse inscription.

On prétend que, vers le huitième siècle, avant *Charlemagne*, la religion Chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sir, une inscription en caractères Syriaques & Chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteste qu'un saint homme, nommé *Olopüen*, conduit par des nuées bleues, & observant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de Jésus-Christ; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la ville Impériale, l'Empereur envoya un Colao au-devant de

lui, & lui fit bâtir une église chrétienne.

Il eſt évident, par l'inſcription même, que c'eſt une de ces fraudes pieuſes qu'on s'eſt toujours trop aiſément permiſes. Le ſage *Navarette* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette *ère des Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui eſt, dit-on, Chinois, & qui reſſemble à un ancien nom Eſpagnol, ces *nuées bleues* qui ſervent de guides, cette égliſe chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Paleſtine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine ſans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la ſuppoſition. Ceux qui s'efforcent de la ſoutenir, ne font pas réflexion que les prêtres, dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des Neſtoriens, & qu'ainſi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inſcription avec celle de *Malabar*, où il eſt dit que *S. Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier, avec une règle & un pieu, & qu'il porta ſeul une groſſe poutre pour preuve de ſa miſſion. Il y a aſſez de vérités hiſtoriques, ſans y mêler ces abſurdes menſonges.

CH. II. Juifs à la Chine.

IL eſt très-vrai qu'au temps de *Charlemagne* la religion Chrétienne (ainſi que les peuples qui la profeſſent) avait toujours été abſolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juifs : pluſieurs familles de cette nation non moins errante que ſuperſtitieuſe, s'y etaient établies deux ſiècles avant notre ère vulgaire ; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juifs ont fait dans preſque tout le monde.

JE me réſerve à jetter les yeux ſur Siam, ſur le Japon, & ſur tout ce qui eſt ſitué vers l'Orient & le Midi, lorſque je ſerai parvenu au temps où l'induſtrie des Européens s'eſt ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémiſphère.



CHAPITRE III.

Des Indes.

EN ſuivant le cours apparent du ſoleil, je trouve d'abord l'Inde, ou l'Indouſtan, contrée auſſi vaſte que la Chine, & plus connue par les denrées précieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays eſt l'unique dans le monde qui produiſe ces épiceries, dont la ſobriété de ſes habitans peut ſe paſſer, & qui ſont néceſſaires à la voracité des peuples ſeptentrionaux. CH. III.

UNE chaîne de montagnes peu interrompue, ſemble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perſe; le reſte eſt entouré de mers. L'Inde, en-deçà du Gange, fut long-temps ſoumiſe aux Perſans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce, & vainqueur de *Darius*, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes tributaires de ſon ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleſſe qu'inſpirent la cha-

Ch. III.

leur du climat & la richesse de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre*, pour y chercher la science. C'est-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces *Fables morales*, traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les Orientaux, & particulièrement chez les Indiens. *Pythagore*, disciple des gymnosophistes, serait lui seul une preuve incontestable que les véritables sciences étaient cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté long-temps dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vraisemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était si connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte. Cette dépense est un peu forte pour un philosophe ; il est digne d'un sage de remercier d'une pensée heureuse l'Être dont nous vient toute pensée, ainsi que le mouvement & la vie. Mais il est bien plus vraisemblable que *Pythagore* dut ce

Pythagore n'est pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

théorême aux gymnoſophiſtes, qu'il ne l'eſt qu'il ait immolé cent bœufs. Ch. III.

Long-temps avant *Pilpay*, les ſages de l'Inde avaient traité la morale & la philoſophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs Rois, ils diſaient : *que les Dieux qui préſident aux divers élémens, & qui ſont en diſcorde entre eux, avaient pris ce Roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui eſt à-peu-près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui eſt préciſément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion*; mais elle eſt plus ingénieuſe. Un ſage découvre qui des deux eſt le Dieu, & qui eſt l'homme. Ces traditions montrent combien ſont anciennes les paraboles qui font enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs, dans leur mythologie, n'ont été que des diſciples de l'Inde & de l'Égypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un ſens philoſophique : ce ſens a diſparu, & les fables ſont reſtées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs Arabes,

Ch. III.

qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents ans avant le célèbre *Marco Paolo*. Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'Empereur de la Chine, qui régnait alors ; ils rapportent que l'Empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands Rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre *le Roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le Roi de la ſageſſe, parce que la ſageſſe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains Orientaux ; mais enfin il réſulte que les Indiens paſſaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, ſoit que l'Empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux Arabes, ſoit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il eſt indubitable que les plus anciennes théogonies furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans, dans leur ancienne langue ſacrée, nommée le *Hanſcrit* ou le *Sanſcrit*. De ces deux livres, le premier eſt le *Shaſta*, & le ſecond, le *Védam*. Voici le commencement du *Shaſta*.

« L'Éternel, abſorbé dans la contem-
» plation de ſon exiſtence, réſolut,
» dans la plénitude des temps, de for-
» mer des etres participans de ſon eſſen-
» ce & de ſa béatitude... Ces êtres n'é-
» taient pas; il voulut, & ils furent ».

On voit aſſez que cet exorde véritablement ſublime, & qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-Dieux, les eſprits céleſtes, adoptés enſuite par les Chaldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admîrent, quand ils furent captifs à Babylone. Ce fut-là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux Anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michael*, *Gabriel*, *Raphael*, *Iſrael* même, ſont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shaſta* qu'on trouve l'hiſtoire de la chûte de ces Anges. Voici comme le *Shaſta* s'exprime (1).

---

(1) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Genèſe devint le principal mauvais Ange. On lui donna tantôt le nom de *Sathan*, qui eſt un mot perſan; tantôt celui de *Lucifer*, étoile du matin, parce que la vulgate

CH. III.

« Depuis la création des *Debtalog*, » (c'eſt-à-dire, des Anges) la joie & » l'harmonie environnèrent long-temps » le trône de l'Éternel. Ce bonheur au- » rait duré juſqu'à la fin des temps ; » mais l'envie entra dans le cœur de » *Moiſaor*, & des Anges ſes ſuivans. » Ils rejettèrent le pouvoir de perfecti- » bilité, dont l'Éternel les avait doués » dans ſa bonté. Ils exercèrent le pou- » voir d'imperfection. Ils firent le mal » à la vue de l'Éternel. Les Anges fidè- » les furent ſaiſis de triſteſſe. La douleur » fut connue pour la première fois ».

Ensuite la rébellion des mauvais Anges eſt décrite. Les trois miniſtres de Dieu, qui ſont peut-être l'original de la Trinité de *Platon*, précipitent les

traduiſit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Iſaïe*, inſultant à la mort d'un Roi de Babylone, lui dit par une figure de réthorique : *Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce paſſage à la chûte des Anges. C'eſt encore le fondement du poème de *Milton*. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le *Shaſta* indien. Le *Shaſta* ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à Dieu par les Anges ſes créatures, & à rendre quelque temps la victoire indéciſe. Cet excès était réſervé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau eſt tiré principalement de M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans avec les brames, & qui entend très-bien leur langue ſacrée.

mauvais Anges dans l'abîme. A la fin des temps Dieu leur fait grace, & les envoye animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité de si majestueux & de si philosophique. Ces mystères des Bracmanes percèrent enfin jusques dans la Syrie. Il fallait qu'ils fussent bien connus, puisque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérode.* Ce fut alors qu'on forgea, suivant ces principes Indiens, le faux livre d'*Énoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il est dit quelque chose de la chûte des Anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion Chrétienne.

Les esprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébétés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs, & abruti les Égyptiens. Les sciences ont presque péri de même chez les Perses par les révolutions de l'État. Nous avons vu qu'elles se sont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cause qui agissait sur nous, c'est-à-dire, par un respect superstitieux pour l'antiquité, & par les règlemens mêmes des écoles. Ainsi,

CH. III.

dans tout pays, l'eſprit humain trouve des obſtacles à ſes progrès.

CEPENDANT, juſqu'au treizième ſiècle de notre ère, l'eſprit vraiment philoſophique ne périt pas abſolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième ſiècle, traduiſit quelques écrits d'un brame, ſon contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique : le paſſage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

« J'ai vu toutes les ſectes s'accuſer » réciproquement d'impoſture ; j'ai vu » tous les mages diſputer avec fureur » du premier principe, & de la der» nière fin. Je les ai tous interrogés, » & je n'ai vu, dans tous ces chefs de » factions, qu'une opiniâtreté inflexi» ble, un mépris ſuperbe pour les au» tres, une haîne implacable. J'ai donc » réſolu de n'en croire aucun. Ces doc» teurs, en cherchant la vérité, ſont » comme une femme qui veut faire » entrer ſon amant par une porte dé» robée, & qui ne peut trouver la clef » de la porte. Les hommes, dans leurs vai» nes recherches, reſſemblent à celui qui » monte ſur un arbre où il y a un peu » de miel ; & à peine en a-t-il mangé, » que les ſerpens qui ſont autour de » l'arbre, le dévorent.

TELL

Ch. III.

TELLE fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu, que nous appellons *des échecs*, par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *Shack*, qui veut dire *Prince*, & de *pion*, qui signifie *soldat*, se sont conservés encore dans cette partie de l'Orient. Les chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ont apportés en Europe vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, sont une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

Chiffres indiens.

ON y a, de temps immémorial, divisé la route annuelle du soleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnosophistes, commença toujours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment *Moscham*, & qui est pour nous le bélier. Leurs semaines furent toujours de sept jours : division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les

Année indienne.

CH. III.

noms des ſept planètes. Le jour du ſoleil eſt appellé chez eux *Mitradinam :* reſte à ſavoir ſi ce mot *Mitra*, qui chez les Perſes ſignifie auſſi le ſoleil, eſt originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des ſages de l'Inde.

IL eſt bien difficile de dire laquelle des deux nations enſeigna l'autre ; mais s'il s'agiſſait de décider entre les Indes & l'Égypte, je croirai toujours les ſciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture eſt fondée ſur ce que le terrein des Indes eſt bien plus aiſément habitable que le terrein voiſin du Nil, dont les débordemens dûrent longtemps rebuter les premiers colons avant qu'ils euſſent dompté ce fleuve en creuſant des canaux. Le ſol des Indes eſt d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curioſité & l'induſtrie humaine.

L'homme eſt-il originaire de l'Inde ?

QUELQUES-UNS ont cru la race des hommes originaire de l'Indouſtan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & ſur une terre qui produit, ſans culture, les fruits les plus nourriſſans, les plus ſalutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci, ſur-tout, donnent aiſément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir

& le loger. Et de quoi, d'ailleurs, a besoin un habitant de cette presqu'isle? Tout ouvrier y travaille presque nud, deux aunes d'étoffe, tout au plus, servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nuds du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui, chez nous, exigent tant de fraix & de soins, seraient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut, à ces nations, que des nourritures rafraîchissantes & pures; la Nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabare en un mois. Toutes ces considérations semblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain est origi-

naire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laiſſé preſque rien a faire. Mais cela prouve ſeulement que les Indiens ſont indigènes, & ne prouve point du tout que les autres eſpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs & les nègres, & les rouges, & les Lapons, & les Samoyèdes, & les Albinois ne viennent certainement pas du même ſol. La différence entre toutes ces eſpèces eſt auſſi marquée qu'entre les chevaux & les chameaux; il n'y a donc qu'un brame mal inſtruit & entêté, qui puiſſe prétendre que tous les hommes deſcendent de l'Indien *Adimo* & de ſa femme.

L'INDE, au temps de *Charlemagne*, n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes, ſeuls maîtres du commerce maritime, fourniſſaient à la fois les denrées des Indes à Conſtantinople & aux Francs. Veniſe les allait déja chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore conſidérable en France chez les particuliers; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes, dès qu'ils furent les maîtres de

l'Égypte. Ainsi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déja si riche par lui-même. Delà vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, sortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, soit Juifs, soit Sarrasins, les Tartares & les Romains mêmes, qui, postés dans le plus mauvais pays de l'Italie, subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il est incontestable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces isles, ces immenses archipels qui l'avoisinent à l'Orient & au Midi, tenaient, dans les temps reculés, à la terre ferme. On s'en apperçoit encore par la mer même qui les sépare : son peu de profondeur ; les arbres qui croissent sur son fond, semblables à ceux des isles ; les nouveaux terreins qu'elle laisse souvent à découvert, tout fait voir que ce continent a été inondé ; & il a dû l'être insensiblement, quand l'océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

Ch. III.

L'Inde, dans tous les temps connus, commerçante & induſtrieuſe, avait néceſſairement une grande police ; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes loix, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés ; mais les hommes avec des loix ſages ont toujours eu des coutumes inſenſées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde de temps immémorial. Les Philoſophes Indiens ſe jettaient eux-mêmes dans un bucher, par un excès de fanatiſme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus*, qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple ; cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encore. La veuve du Roi de Tanjour ſe brûla en 1735 ſur le bucher de ſon époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix* gouverneur de Pondichéri, ont été témoins de pareils ſacrifices ; c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une femme du Malabar. Il ſemblerait qu'une nation chez qui les philoſophes, & même les femmes, ſe dévouaient ainſi à la mort,

Affreuſes ſuperſtitions.

dût être une nation guerrière & invincible : cependant, depuis l'ancien *Sézac*, quiconque à attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Il ſerait encore difficile de concilier les idées ſublimes que les bramins conſervent de l'Être ſuprême avec leurs ſuperſtitions & leur mythologie fabuleuſe, ſi l'hiſtoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Chrétiens de Saint Thomas.

Il y avait des chrétiens ſur les côtes de Malabar depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie, nommé *Mar Thomas*, s'étant établi ſur les côtes de Malabar avec ſa famille & ſes facteurs, au ſixième ſiècle, y laiſſa ſa religion, qui était le neſtorianiſme: ces ſectaires orientaux, s'étant multipliés, ſe nommèrent les *chrétiens de ſaint Thomas* : ils vécurent paiſiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaiſſance de l'Égliſe latine.

Ce n'eſt pas certainement le chriſtianiſme qui fleuriſſait alors dans l'Inde, c'eſt le mahométiſme. Il s'y était introduit par les conquêtes des Califes;

Ch. III. & *Aaron al Rachild*, cet illuſtre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perſe & d'une partie de l'Inde, envoya des miſſionnaires muſulmans des rives du Gange aux iſles de l'océan indien, & juſques chez des peuplades de nègres. Depuis ce temps, il y eut beaucoup de muſulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertît à ſa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refuſé le joug & la loi d'*Aaron al Rachild*, comme les Saxons refusèrent de ſe ſoumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été auſſi mous, que nos ſeptentrionaux étaient agreſtes. La molleſſe, inſpirée par le climat, ne ſe corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du Midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre Occident: leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, & portent ſouvent à la férocité; &, quoique la ſuperſtition

& les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté, qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du Nord. Ch. III.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il fallait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux dérèglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était, de temps immémorial, une maxime chez eux & chez les Chinois, que le ſage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, diſait que le ſage viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu beſoin d'un ſage.



CHAPITRE IV.

Des bracmanes ; du Védam, & de l'Ezourvédam.

Ch. IV.

SI l'Inde, de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-temps celle du gouvernement Chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Être suprême, dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un Dieu unique,

de l'adorer, & de ſentir dans le fond de ſon cœur qu'il faut être juſte, que, quand des Princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du tems pour établir des loix arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes raſſemblés, à croire un Dieu, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois Rois & Pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que ſur la raiſon univerſelle. Il n'en eſt pas de même dans les pays où le Pontificat n'eſt pas uni à la Royauté. Alors les fonctions religieuſes, qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profeſſion ſéparée : le culte de Dieu devient un métier; &, pour faire valoir ce métier, il faut ſouvent des preſtiges & des fourberies.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes, dès qu'ils ne furent plus Souverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu, qu'on nomme *Caſte*, était toujours la plus conſidérée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui; & c'eſt dans cette même tribu qu'on trouvait

Ch. IV.

les ſages vrais ou faux, que les Grecs appellèrent *gymnoſophiſtes.* Il eſt difficile de nier qu'il y eût parmi eux, dans leur décadence, cette eſpèce de vertu qui s'accorde avec les illuſions du fanatiſme. Ils reconnaiſſaient toujours un Dieu ſuprême à travers la multitude de divinités ſubalternes que la ſuperſtition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expreſſément, qu'au fond, les bracmanes n'adoraient qu'un ſeul Dieu. En cela, ils étaient ſemblables à *Confucius*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les ſages, à tous les hiérophantes des myſtères. Les ſept années de noviciat chez les bracmanes, la loi du ſilence pendant ces ſept années, étaient en vigueur du temps de *Strabon.* Le célibat, pendant ce temps d'épreuve; l'abſtinence de la chair des animaux qui ſervent l'homme, étaient des loix qu'on ne tranſgreſſa jamais, & qui ſubſiſtent encore chez les brames. Ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée ſe trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima ſata eſt ætas* eſt la deviſe de toutes les nations.

Ancienne théologie des bracmanes.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément d'Alexandrie*, *Philoſtrate*, *Porphyre*, *Pallade*, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *Saint Ambroiſe* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de ſon temps. Peut-être eſt-ce une de ces exagérations qu'on ſe permet quelquefois, pour faire rougir ſes concitoyens de leurs déſordres : on loue les bracmanes pour corriger les moines; &, ſi *ſaint Ambroiſe* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais enfin il réſulte de tant de témoignages, que ces hommes ſinguliers étaient en réputation de ſainteté dans toute la terre.

Cette connaiſſance d'un Dieu unique dont tous les philoſophes leur ſavaient tant de gré, ils la conſervent encore aujourd'hui au milieu des pagodes & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit, dans une de ſes épîtres, où le faux domine preſque toujours :

CH. IV.

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze cifelé.

Fauffe idée qu'on a des bracmanes en Europe.

CERTAINEMENT des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches abfurdes font intolérables : on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde. Les Manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe : on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroaftre*. Il eft temps que nous quittions l'indigne ufage de calomnier toutes les fectes, & d'infulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous favez, l'*Ezourvédam*, ancien commentaire, compofé par *Chumontou*, fur ce *Védam*, fur ce livre facré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-favant, qui a rendu beaucoup de fervice à notre compagnie des Indes; & il l'a traduit lui-même de la langue facrée en françois (1).

(1) Ce manufcrit eft à la Bibliothèque du Roi, où chacun peut le confulter.

CH. IV.
Paroles tirées du Védam même.

DANS cet *Ezourvédam*, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie : il rapporte les propres paroles du Védam. *C'est l'Être suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible : il y a eu quatre âges différens ; tout périt à la fin de chaque âge ; tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre*, &c.

*LORSQUE Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde : il créa d'abord le temps, ensuite l'eau & la terre ; & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons, en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre, est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'est l'*Immaüs.*)* Adimo, *c'est le nom du premier homme sorti des mains de Dieu.* Procriti *est le nom de son épouse. D'*Adimo *nâquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

QUE de choses curieuses dans ce peu de paroles ! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu est le

Ch. IV.

créateur du monde : on voit enſuite la ſource primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens ſont renfermés dans le *Védam*. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre choſe que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à deſſécher les terres, que la négligence des hommes a laiſſé long-temps inondées. Toutes les citations du *Védam*, dans ce manuſcrit, ſont étonnantes : on y trouve expreſſément ces paroles admirables : *Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. Dieu, qui eſt la ſageſſe & la ſainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Le Védam, origine des fables de la Grèce.

Voici un morceau des plus ſinguliers du Védam. *Le premier homme étant ſorti des mains de Dieu, lui dit : Il y aura ſur la terre différentes occupations, tous ne ſeront pas propres à toutes ; comment les diſtinguer entr'eux ? Dieu lui répondit : Ceux qui ſont nés avec plus d'eſprit & de goût pour la vertu que les autres, ſeront les brames. Ceux qui participent le plus du* Roſogoun, *c'eſt-à-dire, de l'ambition, ſeront les guerriers. Ceux qui partici-*

pent le plus du Tomogoun, *c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogoun, *c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.*

ON reconnaît, dans ces paroles, l'origine véritable des quatre castes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la société humaine. En effet, sur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, sinon sur l'inégalité primitive des talens? Le *Védam*, poursuit & dit : *L'Être suprême n'a ni corps, ni figure ;* & l'*Ezourvédam* ajoûte : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains, sont des insensés.* Chumontou cite ensuite ces paroles du Védam. *Dans le temps que Dieu tira toutes choses du néant, il créa séparément un individu de chaque espèce, & voulut qu'il portât dans lui son germe, afin qu'il pût produire : il est le principe de chaque chose : le soleil n'est qu'un corps sans vie & sans connaissance ; il est entre les mains de Dieu, comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela, l'auteur du commentaire, combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient plusieurs in-

Ch. IV.

carnations dans le Dieu *Brama*, & dans le Dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi :

Dis-moi donc, homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo *& cette* Odité, *que tu dis avoir donné naiſſance à ton Dieu? Ne ſont-ils pas des hommes comme les autres? Et ce Dieu, qui eſt pur de ſa nature, & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abbaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revétir d'une figure humaine? Ne rougis-tu pas de nous préſenter ce Dieu en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures? As-tu perdu l'eſprit? Ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Être ſuprême le perſonnage de ſourbe & de menteur? ..... Ceſſe de tromper les hommes : ce n'eſt qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le* Védam; *car ſi tu reſtes dans les mêmes ſentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce ſerait le proſtituer que de te l'enſeigner.*

Au livre troiſième de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventaient ſur une incarnation du Dieu *Brama*, qui, ſelon eux, parut dans l'Inde ſous le nom de *Copilo*, c'eſt-à-dire, de pénitent : ils prétendaient qu'il avait voulu naître

de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'IL eſt vrai, dit le commentateur, *que Brama ſoit né ſur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Éternel? Celui qui eſt ſouverainement heureux, & dans qui ſeul eſt notre bonheur, aurait-il voulu ſe ſoumettre à tout ce que ſouffre un enfant?* &c.

ON trouve enſuite une deſcription de l'enfer toute ſemblable à celle que les Égyptiens & les Grecs ont donnée depuis, ſous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer Dieu*, répond le commentateur Chumontou : *il faut faire ce qui nous eſt ordonné par le* Védam, *& le faire de la façon dont il nous eſt preſcrit.* Il y a, dit-il, *quatre amours de Dieu.* Le premier eſt de l'aimer pour lui-même, *ſans intérêt perſonnel.* Le ſecond, de l'aimer *par intérêt.* Le troiſième, de ne l'aimer que dans les *momens où l'on n'écoute pas ſes paſſions.* Le quatrième, de ne l'aimer que pour *obtenir l'objet de ces paſſions mêmes;* & ce *quatrième amour n'en mérite pas le nom.*

TEL eſt le précis des pricipales ſingularités du *Védam*, livre inconnu

CH. IV.

jusqu'aujourd'hui à l'Europe, & à presque toute l'Asie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormovédam*, qui est leur rituel, est un ramas de cérémonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange ou de l'Indus; ou plutôt quiconque, n'étant pas philosophe, s'étonne des sottises des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense; c'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astronomie judiciaire a pu inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémonies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les homme soient devenus faibles & lâches dans l'Inde, à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les superstitions & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sézac*, *Madiès*, les Assyriens, les Perses, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, &, de nos jours, *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait

un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas ſu être guerrier.

JAMAIS les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation & de miſère : toutes ces pagodes ont des revenus conſidérables, & les dévots les enrichiſſent encore de leurs offrandes. Quand un raya paſſe devant une pagode, il deſcend de ſon cheval, de ſon chameau, ou de ſon élephant, ou de ſon palanquin, & marche à pied juſqu'à ce qu'il ait paſſé le territoire du temple.

CET ancien commentaire du *Védam* dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre*; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle *Zomboudipo*; le mont Immaüs eſt *Mérou*; le Gange eſt nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne ſont plus connus que des ſavans dans la langue ſacrée.

L'ANCIENNE pureté de la religion des premiers bracmanes ne ſubſiſte plus que chez quelques-uns de leurs philoſophes; & ceux-là ne ſe donnent pas la peine d'inſtruire un peuple qui ne veut pas être inſtruit, & qui ne le mérite pas. Il

CH. IV.

y aurait même du riſque à vouloir le détromper : les brames ignorans ſe ſouleveraient ; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques ſuperſtitieuſes, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enſeigner la raiſon à ſes concitoyens, eſt perſécuté, à moins qu'il ne ſoit le plus fort ; & il arrive preſque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance au lieu de les rompre.

Peu de chriſtianiſme dans l'Inde.

LA religion mahométane ſeule a fait dans l'Inde d'immenſes progrès, ſurtout parmi les hommes bien élevés, parce que c'eſt la religion du Prince, & qu'elle n'enſeigne que l'unité de Dieu, conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le chriſtianiſme n'a pas eu, dans l'Inde, le même ſuccès, malgré l'évidence & la ſainteté de ſa doctrine, & malgré les grands établiſſemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'eſt même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles ſe haïſſent toutes, & que pluſieurs d'entr'elles ſe font ſouvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enſeignent. Leurs uſages d'ailleurs révoltent les Indiens :

ils ſont ſcandaliſés de nous voir boire du vin, & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes, qui fait que nous prononçons ſi mal les langues de l'Aſie, eſt encore un obſtacle preſqu'invincible; mais le plus grand eſt la différence des opinions qui diviſent nos miſſionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniſte. Ainſi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accuſant les autres de menſonge, ils étonnent un peuple ſimple & paiſible, qui voit accourir chez lui des extrémités occidentales de la terre des hommes ardens pour ſe déchirer mutuellement ſur les rives du Gange. CH. IV.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des miſſionnaires reſpectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & inſtruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Aſie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'hiſtoire de la miſſion de Tranquebar, avoue (1), *que les Portugais remplirent le*

(1) Premier tome, pag. 223.

Ch. IV. *séminaire de Goa de malfaiteurs, condamnés au banniſſement; qu'ils en firent des miſſionnaires, & que ces miſſionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre ſainte Religion a fait peu de progrès ſur les côtes, & nul dans les États ſoumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet*, & celle de *Brama*, partagent encore tout ce vaſte continent. Il n'y a pas encore deux ſiècles que nous appellions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaiſſaient que ſous le nom d'idolâtres.



CHAPITRE V.

De la Perse, au temps de Mahomet le Prophète, & de l'ancienne Religion de Zoroastre.

CH. V.

En tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le temps qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déja fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du Mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'Empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination, avant *Alexandre*, de l'Égypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleu-

Ch. V.

cides, elle avait repris des accroiſſemens ſous *Arſaces* le Parthien, deux cent cinquante ans avant Jéſus-Chriſt. Les Arſacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin: mais ils diſputèrent avec les Romains de l'Empire de l'Orient, & leur oppoſèrent toujours des barrières inſurmontables.

Du temps d'*Alexandre Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un ſimple ſoldat Perſan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce Royaume aux Parthes, & rétablit l'Empire des Perſes, dont l'étendue ne différait guères alors de ce qu'elle eſt de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perſes, ni comment ce peuple ſe vantait de quatre cent mille ans d'obſervations aſtronomiques, dont on ne put retrouver qu'une ſuite de dix-neuf cents années du temps d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre ſujet pour vous rappeller l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que ſolides, dont les ruines mêmes ſont détruites. Si quelque reſte des arts Aſiatiques mérite un peu no-

tre curioſité, ce ſont les ruines de Perſépolis, décrites dans pluſieurs livres, & copiées dans pluſieurs eſtampes. Je ſais quelle admiration inſpirent ces maſures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtiſane *Taïs* mirent Perſépolis en cendre. Mais était-ce un chef d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui ſont encore debout, ne ſont aſſurément ni dans de belles proportions, ni d'un deſſein élégant. Les chapiteaux ſurchargés d'ornemens groſſiers, ont preſque autant de hauteur que le fuſt même des colonnes. Toutes les figures ſont auſſi lourdes & auſſi ſèches que celles dont nos égliſes gothiques ſont encore malheureuſement ornées. Ce ſont des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que, ſi on s'arrêtait à l'hiſtoire des arts, on ne trouverait que quatre ſiècles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguſte*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

CH. V.

Antiquité des Perſes.

CEPENDANT les Perſans furent toujours un peuple ingénieux. *Locman*, qui eſt le même qu'*Éſope*, était né à Casbin. Cette tradition eſt bien plus vrai-

ſemblable que celle qui le fait originaire d'Éthiopie, pays où il n'y eut jamais de philoſophes. Les dogmes de l'ancien *Zerduſt*, appellé *Zoroaſtre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, ſubſiſtaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Perſans, ainſi que les Égyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un ſecond *Zoroaſtre*, ſous *Darius*, fils d'*Hiſtaſpes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'eſt dans ces dogmes qu'on trouve, ainſi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuſe ou malheureuſe. C'eſt-là qu'on voit expreſſément un enfer. *Zoroaſtre*, dans les écrits que le *Sadder* a rédigés, dit que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réſervées aux méchans; il y voit pluſieurs Rois, un, entre autres, auquel il manquait un pied; il en demande à Dieu la raiſon. Dieu lui répond: *Ce Roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en ſa vie. Il vit, en allant à la chaſſe, un dromadaire qui était lié trop loin de ſon auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge*

Immortalité de l'ame.

Trait ſingulier du Sadder.

Paradis & enfer chez toutes les nations.

d'un coup de pied ; j'ai mis ſon pied dans le Ciel, tout le reſte eſt ici. Ce trait, peu connu, fait voir l'eſpèce de philoſophie qui régnait dans ces temps reculés, philoſophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde.

Vous ſavez que les Babyloniens furent les premiers, après les Indiens, qui admîrent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux Anges que dans le temps de leur captivité à Babylone. Le nom de *Sathan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job ;* ce nom eſt Perſan, & on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* eſt employé par l'auteur, quel qu'il ſoit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en Chaldéen. Le nom d'*Iſraël* même était Chaldéen, & ſignifiait *voyant Dieu.* Ce *Sadder* eſt l'abrégé du *Zenda-Veſta*, ou du *Zend*, l'un des trois plus anciens livres qui ſoient au monde, comme nous l'avons dit dans le diſcours qui ſert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Veſta* ſignifiait, chez les Chaldéens, le culte du feu : le *Sadder* eſt diviſé en cent articles, que les Orientaux appellaient *portes* ou *puiſſances :* il eſt important

de les lire, ſi l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité ſe figure toujours que nous avons tout inventé, que tout eſt venu des Juifs, & de nous, qui avons ſuccédé aux Juifs ; on eſt bien détrompé, quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces portes qui ſerviront à nous tirer d'erreur.

PREMIÈRE PORTE.

Le decrèt du très-juſte Dieu eſt que les hommes ſoient jugés par le bien & le mal qu'ils auront fait. Leurs actions ſeront peſées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de *Sathan*.

I I.

Si les vertus l'emportent ſur les péchés, le Ciel eſt ton partage : ſi les péchés l'emportent, l'enfer eſt ton châtiment.

V.

Qui donne l'aumône eſt véritablement un homme ; c'eſt le plus grand

mérite dans notre ſainte Religion, &c.

V I.

CÉLÈBRE quatre fois par jour le ſoleil; célèbre la lune au commencement du mois.

NB. Il ne dit point : Adore comme des Dieux le ſoleil & la lune : mais, célèbre le ſoleil & la lune, comme ouvrages du créateur. Les anciens Perſes n'étaient point ignicoles, mais déïcoles, comme le prouve invinciblement l'hiſtorien de la religion des Perſes.

V I I.

DIS : *Ahunovar* & *Ashim Vuhû*, quand quelqu'un éternue.

NB. ON ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent.

I X.

FUIS, ſur-tout, le péché contre nature : il n'y en a point de plus grand.

NB. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* ſe trompe,

quand il dit que cette infamie était permiſe par les loix de Perſe.

X I.

Aye ſoin d'entretenir le feu ſacré ; c'eſt l'ame du monde, &c.

N B. Ce feu ſacré devint un des rites de pluſieurs nations.

X I I.

N'ensevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

NB. Ce précepte prouve combien ſe ſont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perſes n'enſeveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples ; la morale ſeule ne change pas.

X I I I.

Aime ton père & ta mère, ſi tu veux vivre à jamais.

NB. Voyez le décalogue.

X V.

QUELQUE choſe qu'on te préſente, bénis Dieu.

X I X.

MARIE-TOI dans ta jeuneſſe ; ce monde n'eſt qu'un paſſage ; il faut que ton fils te ſuive, & que la chaîne des êtres ne ſoit point interrompue.

X X X.

IL eſt certain que Dieu a dit à *Zoroaſtre :* quand on ſera dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, qu'on ne la faſſe pas.

NB. Ceci eſt un peu contre la doctrine des opinions probables.

X X X I I I.

QUE les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes ; ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

X X X V.

MAIS, s'il s'agit du néceſſaire, quand

tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

X L.

QUICONQUE exhorte les hommes à la pénitence, doit être ſans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne ſoit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que ſon caractère ſoit bon, ſon ame ſenſible à l'amitié, ſon cœur & ſa langue toujours d'intelligence; qu'il ſoit éloigné de toute débauche, de toute injuſtice, de tout péché; qu'il ſoit un exemple de bonté, de juſtice devant le peuple de Dieu.

N B. QUEL exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple eſt appellé le peuple de Dieu.

X L I.

QUAND les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveuillance; cela eſt agréable au Créateur.

N B. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes*.

LXVII.

Ne ments jamais ; cela eſt infâme, quand même le menſonge ſerait utile.

NB. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtiſannes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXX.

Qu'on s'abſtienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta penſée ſoient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grace.

XCI.

Jour & nuit penſe à faire du bien ;

Ch. V.

la vie eſt courte. Si, devant ſervir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les ſix *Gahambârs*; car Dieu a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le temps des ſix *Gahambârs* ne refuſe perſonne. Un jour le grand Roi *Giemshid* ordonna au chef de ſes cuiſines de donner à manger à tous ceux qui ſe préſenteraient; le mauvais Génie ou *Sathan* ſe préſenta ſous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné, il demanda encore à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui ſervît un bœuf; *Sathan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit ſervir des chevaux; *Sathan* en demanda encore d'autres. Alors le juſte Dieu envoya l'ange *Behman*, qui chaſſa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à Dieu.

NB. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême des anciens Perſes.

Ce ſont-là les principaux dogmes des anciens Perſes. Preſque tous ſont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies ſont par-tout différentes; la vertu eſt par-tout la même; c'eſt qu'elle vient de Dieu, & le reſte eſt des hommes.

Nous remarquerons ſeulement que les Parſis eurent toujours un baptême, & jamais la circonciſion. Le baptême eſt commun à toutes les anciennes nations de l'Orient; la circonciſion des Égyptiens, des Arabes & des Juifs, eſt infiniment poſtérieure; car rien n'eſt plus naturel que de ſe laver: il a fallu bien des ſiècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Être des êtres.

Nous paſſons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des uſages que nous ne connaiſſons plus. Nous ſupprimons auſſi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures giganteſques incohérentes & fauſſes, ſi familières à tous ces peuples, chez leſquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Éſope*, qui ait écrit naturellement.

Nous ſavons aſſez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes, n'y ayant jamais vécu en ſociété avec les femmes, & ayant preſque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occaſions de ſe former l'eſprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux

Ch. V.

Perſans, aux Juifs le ſoleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les baſilics, il ne leur reſte plus de poéſie.

Il ſuffit de ſavoir que ces préceptes de *Zoroaſtre* rapportés dans le *Sadder*, ſont de l'antiquité la plus haute; qu'il y eſt parlé des rois dont *Béroſe* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne ſavons pas quel était le premier Zoroaſtre, en quel temps il vivait, ſi c'eſt le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs; mais nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que ſa religion enſeignait la vertu; c'eſt le but eſſentiel de toutes les religions: elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'eſt pas dans la nature humaine, quelqu'abrutie qu'elle puiſſe être, de croire à un homme qui viendrait enſeigner le crime.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encore que les Perſes n'étaient point idolâtres. Notre ignorante temérité accuſa long-temps d'idolâtrie les Perſans, les Indiens, les Chinois & juſqu'aux mahométans, ſi attachés à l'unité de Dieu, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres, faute d'avoir approfondi nos myſtères. Tous nos

anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans *payens*, & leur Empire, la *paganie*. Nous ressemblions, dans ces temps-là, aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard; c'est une vérité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thyeste*, & des noces d'*Œdipe*; les chrétiens, aux payens: toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes: l'univers s'est calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze* l'Ancien des jours, & *Arimane* le Génie des ténèbres, sont l'origine du manichéisme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'est la *Pandore* des Grecs; c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'Orient sous tous les gouvernemens; &, au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toujours soutenue en Perse. Ni les

Dieux des Grecs, ni d'autres Divinités, n'avaient prévalu.

CH. V.

NOUSHIRVAN ou *Cosroès le Grand*, sur la fin du sixième siècle, avait étendu son Empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait *heureuse*. Il en avait chassé les Abyssins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres États, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui, s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

LES enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'Empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, & par les intrigues du patriarche *Cyriaque* & de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau; & le pape *Grégoire le Grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en con-

damnant la mémoire de *Maurice* qu'il avait loué pendant ſa vie. CH. V.

L'Empire de Rome en Occident était anéanti; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jettait, dans les déſerts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puiſſance muſulmane.

Fin du tome premier.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Fin de la Table du Tome I.

[library stamp]

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

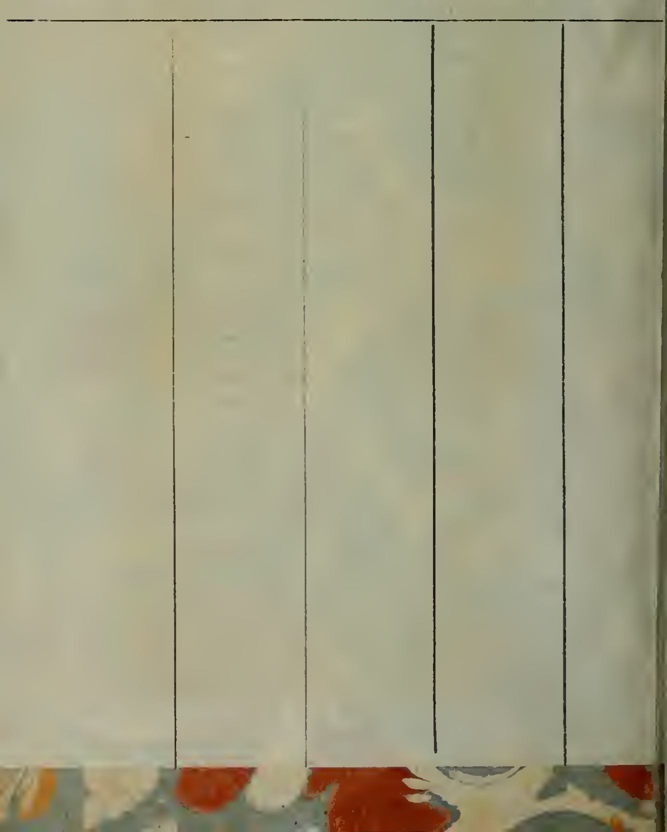
Echéance

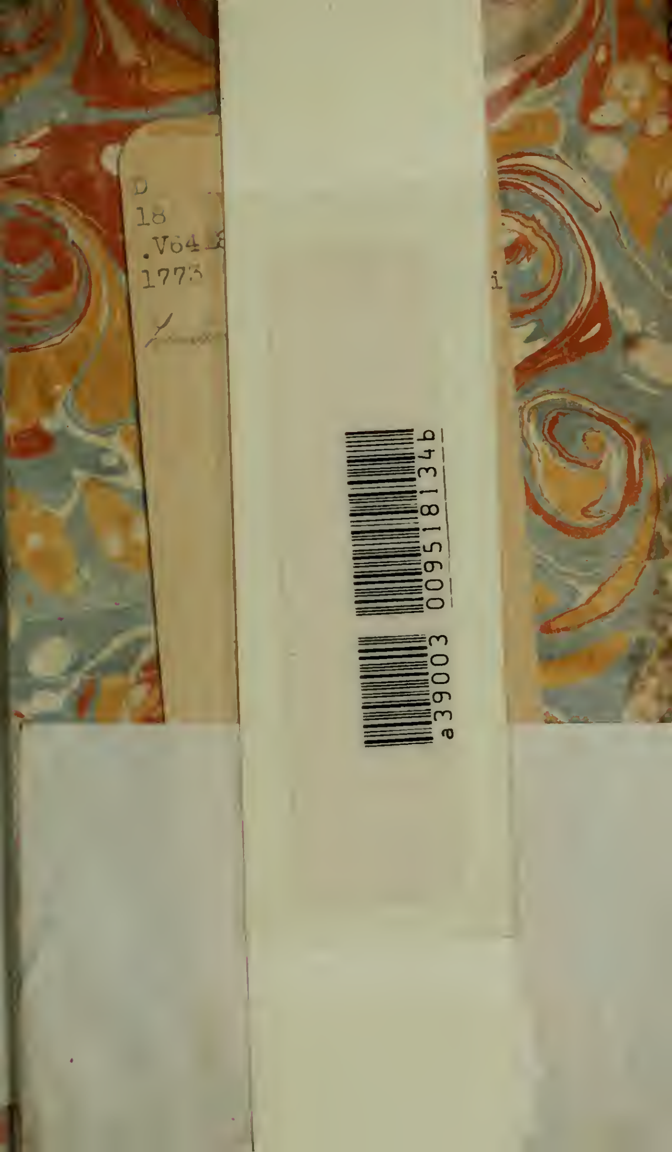
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on o fore the last date stamped below will be a fine of five cents, and an charge of one cent for each additiona




D
18
.V64
1773
a39003 009518134b


D 18